FAUST BRADESCO

LES TROIS ÉPREUVES LÉGIONNAIRES

Éléments de doctrine

ÉDITIONS PROMÉTHÉE

LES TROIS ÉPREUVES LÉGIONNAIRES

DU MEME AUTEUR

EN FRANÇAIS

Etienne le Grand (Le dernier des croisés).
Antimachiavélisme légionnaire (Eléments de doctrine légionnaire).
Le monde étrange de Ionesco (Théâtre — Essai critique).

EN ROUMAIN

Conducere si disciplina (Eléments de doctrine légionnaire).
Antimachiavelism legionar (Eléments de doctrine légionnaire).
Ram Kalu Adi (Nouvelles).
Poezia lirica japoneza (Essai critique).

EN PORTUGAIS

O reatamento econômico com a Uniao Soviética.
Neutralismo e sobrevivência.
A idéia de liberdade na época humanista.
O tesouro da arte popular romena (conferência).
A alma do povo romeno (conferência).

TRADUCTIONS EN PORTUGAIS

O homen nôvo de Horia Sima (Eléments de doctrine légionnaire).
Testemunhos para um homem nôvo de Ernest Bernea (Eléments de doctrine légionnaire).

FAUST BRADESCO

LES TROIS ÉPREUVES LEGIONNAIRES

Eléments de doctrine

ÉDITIONS PROMÉTHÉE

© 1972, by *Editions Prométhée*, Paris

PREFACE

Le Mouvement Légionnaire Roumain, connu habituellement en France sous le nom de « *Garde de Fer* » est, croit-on généralement, un mouvement politique et, dans un sens, cela est vrai. Cependant, à la lecture de ce livre, chacun se rendra compte qu'il lui faut, ici, réviser sa notion de la Politique.

La Politique, pour le fondateur de la Garde de Fer, se rencontre avec les réalités spirituelles les plus élevées, car ce dont il s'agit, en définitive, c'est de hausser l'homme au niveau de ce que Dieu attend de lui.

Aussi, la pensée du Mouvement Légionnaire Roumain tranche-t-elle violemment avec un certain scepticisme des milieux de la « *droite habituelle* » et, a fortiori, avec l'actuelle frénésie de satisfactions matérielles.

Ce qui confère à cet ouvrage tout son intérêt, c'est qu'IL ÉTONNE PAR SON CÔTÉ INACTUEL, QUI EST EN MÊME TEMPS SON CÔTÉ LE PLUS ACTUEL.

En effet, nos contemporains, vidés d'eux-mêmes à force de se complaire dans la facilité et le désordre, nos contemporains affaiblis et inconsciemment assoiffés d'Absolu ont besoin d'entendre un autre

langage que celui des grands prêtres de la religion du plaisir.

En reprenant le dur chemin de l'Honneur, de l'Héroïsme, du Sacrifice, ils ont besoin de retrouver l'univers Chrétien de leurs ancêtres, profondément renouvelé dans le creuset des épreuves actuelles.

Charles Péguy disait : « *Il y a un règne végétal, un règne animal, un règne humain et un règne chrétien.* »

Peut-être l'auteur n'a-t-il pas suffisamment insisté sur le caractère fondamentalement chrétien du « *règne* » ou de « *l'univers* » légionnaire. Dans tous les cas, ce caractère chrétien apparaît néanmoins dans l'ouvrage de M. Faust Bradesco par les épreuves de la vie légionnaire et la Foi qu'elles impliquent, par la dimension spirituelle que Corneliu Codreanu réintroduit dans la vie politique du XX^e^ siècle.

Ainsi, le lecteur fait connaissance avec le mâle visage d'un nationalisme de type nouveau, qui, loin de se refermer sur lui-même, constitue, en un sens, une leçon permanente et universelle.

En effet, ce dont il s'agit ici, c'est que, par l'effort lucide et conscient de chacun, le groupe atteigne à la fin providentielle que Dieu lui assigne dans l'Histoire.

Aussi, comme on le verra, Corneliu Codreanu, bien différent des maquignons politiciens et autres arrivistes, était un éducateur ; et avant tout, un éducateur par sa vie et par son exemple.

« *Le ciel consacre les actes* », disait-il.

Il n'est que de parler avec les paysans français qui l'ont connu avant la guerre dans la région de Grenoble où il avait séjourné, pour mesurer à quel point son influence était profonde.

Cette influence ne venait pas de discours habiles,

d'effets oratoires ou de thèses savamment présentées, mais de la puissance d'une vie UNE par son aspiration, son intensité, son témoignage et sa foi

Mais, dira-t-on aujourd'hui, Corneliu Codreanu est mort, et la Roumanie appartient au bloc matérialiste dirigé par l'U.R.S.S.

Non, Codreanu n'est pas mort, les précurseurs ne meurent jamais ! Ils font ce qu'ils ont à faire puis s'en vont, laissant un témoignage et allumant une flamme qui s'élève au-delà des temps, même si, dans le moment présent, on croit ne plus distinguer autre chose que de la cendre.

Ainsi a fait Codreanu, imitant en cela ce Jésus, qui n'est pas super-star, mais CHRIST-ROI et DIEU TOUT PUISSANT ; ce Christ Précurseur des précurseurs, Précurseur de Lui-Même et de son retour en Gloire. Ce Christ qui avait appris à Codreanu que « *l'essentiel n'est pas de vivre, mais de ressusciter* ».

Le nom véritable de la Garde de Fer est « *Légion de l'Archange Michel* ». Du reste, dans son propre ouvrage. Corneliu Codreanu raconte comment la présence vivante de l'Archange Michel, l'Archange des Combats, s'est imposée à lui dans les moments décisifs ; et, dès lors, il nous est loisible de constater à quel point sa carrière, bien que jalonnée par le sacrifice et le martyre, prit un caractère foudroyant, percutant, entraînant le peuple roumain derrière lui, malgré la haine et les persécutions.

Puisse le lecteur, à l'école de Codreanu, en faisant la connaissance de ces « *éléments de doctrine légionnaire* », se disposer, lui aussi, à ce grand changement intérieur qui est à la fois le fondement et le prélude indispensable de tous les changements extérieurs que nous appelons tous.

Rémy de LAON

PREMIERE PARTIE

FACTUM

LA LEGION DE L'ARCHANGE MICHEL

L'apparition de la « Légion de l'Archange Michel » est due à une évolution organique de la société roumaine, à une transformation spirituelle profonde des élites nationales, après la première guerre mondiale.

Les causes de cette évolution sont extrêmement complexes et leur étude approfondie dans le cadre de cet ouvrage deviendrait fastidieuse. Nous tenons seulement à souligner, dès le début, que, dans l'atmosphère de l'époque, la Légion de 1927 a constitué l'indispensable réaction des forces vives, propres, sincères, patriotiques et désintéressées de la nation et, spécialement, de la jeunesse qui ne trouvait plus son équilibre, ni la raison de sa lutte, dans les formes vieillies d'un nationalisme caduc.

Nous soulignons également que la Légion n'est pas apparue comme un parti, comme un concurrent des autres organisations politiques, mais comme un accusateur, et comme un exemple de vertus possibles au sein de la nation.

D'un côté, le panorama politique du récent Etat Roumain unifié donnait l'impression d'une vaste arène livrée aux fauves, s'entre-déchirant pour la domination exclusive de l'indulgente et

patiente victime de toujours : la nation roumaine. La mentalité politique, faite de démagogie, d'égoïsme, de relâchement, de manque de scrupules dans les affaires publiques, était devenu désespérément nuisible. La corruption, apanage caractéristique de l'époque, par une symbiose imperceptible, avait envahi la vie publique de tout le pays, la transformant en un exemple typique de décadence politico-sociale. Situation profondément humiliante, visible à tous les échelons des cadres politiques et du fonctionnarisme. Dans le corps jeune de la Roumanie nouvelle, on sentait l'infection d'une gangrène effroyable.

Un antidote devait surgir pour remettre d'aplomb la vie nationale. D'ailleurs, quelques solitaires, hommes politiques ou simple combattants nationalistes, avaient déjà essayé d'endiguer le mal. Le résultat avait été imperceptible, pour ne pas dire inexistant. Personne n'avait encore surgi pour formuler en phrases précises, lapidaires, bouleversantes, la révolte des masses contre cet état des choses. Les trois grands partis n'avaient aucun intérêt à réagir, chacun attendant « *sagement* » que son tour arrivât pour prendre le pouvoir et en faire autant. Les petits partis, impuissants, n'auraient eu aucune résonance, même s'ils avaient essayé de lutter contre le courant corrupteur. Tandis que les gens honnêtes, susceptibles de prendre une attitude digne d'être imitée, étaient restés attachés à des méthodes et à des conceptions vieillies.

D'un autre côté, le dynamisme et le fanatisme du bolchevisme russe augmentaient l'inquiétude et la méfiance de ceux qui comprenaient que, au-delà du Dniestr, grandissait, menaçant, sous les regards indifférents de nos politiciens, le dragon aux sept têtes...

Quelle force spirituelle pouvions-nous opposer à

un éventuel déferlement rouge ?... Pour pouvoir saisir un danger futur, il fallait avoir plus qu'un tempérament de politicien ; il fallait avoir *une vision politique originale et l'intuition de l'avenir.* Justement ce qui manquait à la majorité des politiciens de cette époque-là.

De plus, des problèmes idéologiques nouveaux agitaient tous les peuples et préoccupaient l'opinion publique. Une nouvelle ère politico-sociale se frayait un chemin, ignorée par l'ancien monde, pressentie par les nouvelles générations. Sans le vouloir, la comparaison se faisait dans les esprits et le résultat condamnait impitoyablement le passé, ce passé compromis, indolent, inadaptable.

Tel était le triste aspect du milieu national dans lequel est né et s'est développé le Mouvement Légionnaire. Un cadre moralement corrompu, politiquement déchu, idéologiquement menacé.

Le seul élément susceptible, dans une certaine mesure, de contrecarrer le glissement dangereux, aurait pu être la fameuse organisation L.A.N.C. (*La Ligue de Défense Nationale Chrétienne*) du professeur A.-C. Cuza. Elle constituait déjà une opposition sérieuse en tant que parti politique nationaliste et bien intentionné, mais surtout comme catalyseur des jeunes générations intellectuelles. Toute la fleur de l'intellectualité de 1922 (date culminante de la lutte contre l'envahissement de la culture roumaine par les masses judaïques) avait trouvé un point d'appui dans la doctrine et dans l'action du professeur A.-C. Cuza. La L.A.N.C. était devenue le refuge de tous ceux qui étaient écœurés par la situation dégradante de la politique roumaine, par la corruption devenue règle de morale, par l'exploitation impitoyable de l'élément autochtone, par la démagogie déprimante de la propagande électorale, par l'écrasante invasion des étrangers...

La Roumanie traversait une terrible et noire période, pendant laquelle la L.A.N.C. aurait pu briller. Il n'a pas été donné à celle-ci, cependant, de devenir l'élément d'équilibre et d'établissement de l'ordre, parce qu'elle ne remplissait, ni constitutionnellement, ni doctrinairement, les conditions nécessaires.

La L.A.N.C. personnifiait une forme de nationalisme tout à fait rétrograde, basé sur des revendications mineures, établissant une morale simpliste, des méthodes d'action dépassées et inefficaces, conformes à la mentalité et aux possibilités de réalisation du vieux prof. A.-C. Cuza.

Dépourvue de dynamisme, axée exclusivement sur l'idée de l'antisémitisme, mais ignorant les agitations idéologiques de l'époque, la L.A.N.C. se trouvait dans l'impossibilité constitutionnelle de sortir de son provincialisme politique et de se transformer en un mouvement de portée nationale, avec des racines profondément enfoncées dans la spiritualité et les aspirations de tout le peuple roumain.

La jeune génération, qui, réfractaire aux méthodes de la politique autochtone, avait cherché dans la L.A.N.C. une atmosphère en accord avec ses aspirations, espérant trouver dans le sein de ce groupement des possibilités illimitées de réalisation, s'est heurtée à certaines barrières, qui lui ont fait voir et l'ont obligée à considérer certaines vérités. On y découvrait : une doctrine étroite, limitée ; aucune vision d'envergure du phénomène politique roumain pris dans sa totalité ; aucune préoccupation pour les problèmes généraux d'une nation nouvelle, virile, désireuse de se réaliser ; aucun programme spécialement axé sur les revendications des masses prolétaires en pleine effervescence.

Une seule qualité : c'était un mouvement nationaliste, reposant sur un fond d'honnêteté incontestable. Fait énorme pour l'époque et pour la mentalité des partis politiques. Fait minime et de qualité insuffisante aux yeux de la nouvelle génération. Les masses — spécialement la jeunesse — ne pouvaient plus être attirées, retenues, par une dialectique datant d'avant 1914, soutenue par des hommes sans initiative, enkystés dans une « *problématique* » dépassée par les événements.

Et il ne s'agissait pas seulement de la noble et naturelle ambition de toute génération lorsqu'elle commence sa vie propre. C'était un « *quoi* », comme un substratum incompréhensible, comme un tressaillement sorti des profondeurs, qui poussait cette génération vers d'autres formes plus créatrices. C'était l'esprit du temps !... C'était la transformation organique de la société. Le contenu idéologique du *cuzisme* ne pouvait plus la satisfaire. Instinctivement, la jeunesse se rendait compte que les idéals existants ne représentaient plus une bannière suffisante pour leurs espoirs et leurs aspirations.

Ce fut une époque douloureuse, épuisante, secouée par des problèmes de conscience, au cours desquels personne ne savait plus exactement quelle voie choisir. Pour beaucoup, ce combat intérieur fut un véritable drame. Tant il était difficile de s'arracher à une organisation connue, estimée, dans laquelle on avait mis tous ses espoirs, pour s'aventurer seul sur un chemin nouveau !

En politique, cependant, les réalités cruelles sont plus impérieuses et parfois plus puissantes que les sentiments. On s'adapte ou on succombe. Or, la L.A.N.C. n'était pas capable de s'adapter à ces réalités et condamnait avec elle à l'impuissance nombre d'énergies, de capacités, d'esprits.

La rupture devait se produire.

Et elle se produisit pour le bien de la nation.

Ce fut une libération de forces nouvelles, qui, dans un rythme original, se lancèrent non pas à la conquête d'une plate-forme politique, mais dans *la concrétisation d'une nouvelle forme spirituelle* en accord avec l'âme de la nation ; dans *la réalisation d'une nouvelle forme de vie* en opposition avec les formes hybrides introduites par les mœurs politiques ; dans *la conquête d'un ascendant moral*.

L'apparition du LÉGIONNARISME a constitué plus qu'une scission matérielle dans le mouvement nationaliste. Le légionnarisme a représenté une rupture idéologique, de proportions et de conséquences incomparablement plus profondes et significatives.

Le Mouvement Légionnaire, s'arrachant à l' « *inactivisme* », à l' « *inactualisme* » de la L.A.N.C. et introduisant, dans sa doctrine, certaines normes idéologiques révolutionnaires, a transformé totalement le concept spirituel du mouvement nationaliste. Jusque-là, son élément essentiel était l'anti-sémitisme exclusiviste et parfois impétueux. Par l'apparition du Mouvement Légionnaire, cet élément perd de sa valeur primordiale. Il n'est plus considéré comme un point de ralliement des forces nationalistes, mais comme un « *simple point* » à résoudre dans un programme général d'action.

Corneliu Codreanu, par une vision et une intuition exceptionnelles, s'était rendu compte que la plaie incurable de la Roumanie n'était pas tellement l'énorme quantité de Juifs qui s'étaient incrustés dans le Pays, mais plutôt la *désagrégation morale* qui avait eu lieu dans toutes les couches sociales de la nation, et qui permettait, dans l'indifférence, le déferlement ininterrompu de ces masses allogènes.

La naissance et le maintien d'une mentalité nuisible ; l'apparition de mœurs dangereuses pour la santé spirituelle du peuple ; la création d'une caste de politiciens sans scrupules, entourés d'une clientèle avide et licencieuse, présageaient pour le peuple roumain un avenir beaucoup plus triste que les dangers immédiats et visibles ressassés par les dirigeants de l'ancien mouvement nationaliste.

Le mal était profond !... Sournois, il attaquait les racines spirituelles de la nation. Ce qu'il fallait faire avant tout, ce n'était pas seulement assurer la défaite des apparences, des formes extérieures, des périls immédiats, mais *détruire les causes profondes*, pour que, sur des assises nouvelles, propres, solides, puisse se refaire le tronc puissant de la nation. Une fois ce problème capital résolu, les autres recevraient leur solution adéquate avec la plus grande facilité, y compris la question épineuse de la juiverie.

Ainsi, et pour cause, a surgi, dans la conception de Corneliu Codreanu, l'idée de base du Mouvement : l'idée de « L'HOMME NOUVEAU ». D'un homme nouveau, différent à tous les points de vue de celui que l'on connaissait, un homme aux antipodes du politicien vénal de l'époque, un homme qui serait le commencement d'une nouvelle ère roumaine, un homme qui pourrait être imité par d'autres peuples dans leur recherche « *d'un meilleur collectif* ».

En partant de la prémisse que les réalités sociales ne sont que les expressions palpables d'un état spirituel, d'un processus intérieur, Corneliu Codreanu est arrivé à la conclusion que l'HOMME est l'élément noble, valable, de la société et que, en lui, dans son âme, doit avoir lieu la véritable transformation vers le bien, qui se répercutera fatalement sur toute la communauté à laquelle il appartient.

« *A temps nouveaux, hommes nouveaux* », voilà

la voie : des hommes débarrassés de toutes les tares, de tous les péchés et de toutes les mentalités décadentes ; plus même, chargés de qualités spirituelles nouvelles ou renouvelées, capables de résoudre les problèmes de la nation et de dominer l'avenir.

Cette conception était réellement un saut révolutionnaire. On brisait un cadre déjà établi. D'élément numérique, statistique, l'homme devenait élément qualitatif. Ainsi, la nouvelle doctrine de Corneliu Codreanu se basait sur les qualités ataviques de l'individu, sur sa force de saisir et de comprendre la grande révolution spirituelle à laquelle il prenait part activement, mais aussi consciemment. D'ailleurs, l'activité du légionnarisme, dès le début et jusqu'aujourd'hui, n'a jamais tendu à encadrer des forces à tout prix, mais *à découvrir et à former des caractères*. Non pas du prosélytisme à tout prix, mais un *missionnarisme* spirituel avant tout. Non pas des votes, mais des *valeurs*...

Par la conception de « *l'homme nouveau* », par la volonté de créer cet homme nouveau, le Mouvement Légionnaire a effectué un dépassement fondamental de nature doctrinaire, par rapport aux anciennes conceptions du nationalisme traditionnel. De même, l'anti-sémitisme purement formel et inefficace a perdu sa priorité ; il a été remplacé par une conception d'ensemble plus étendue et plus créatrice. La position de l'homme nouveau laisse de côté l'expectative et la passivité, elle devient combative et réalisatrice.

Dorénavant, le mouvement nationaliste, par le légionnarisme, poursuit un but constructif, positif, grandiose, de proportions gigantesques, aux conséquences décisives pour le peuple roumain ; quelque chose de complet, en dehors du domaine d'activité et de compréhension de tous les partis.

C'est pourquoi, bien que simple et essentielle, la conception de Corneliu Codreanu n'a pas pu être comprise d'emblée dès le début. Elle était trop originale, trop profonde, trop « *inconformiste* ». Cependant elle a été comprise instinctivement par les milliers de Roumains spirituellement propres, qui sont venus embrasser la nouvelle doctrine, s'y intégrer, lutter pour elle, sacrifier leurs vies pour sa victoire.

Aujourd'hui, après plus de quarante ans de souffrances, la doctrine de l'HOMME NOUVEAU, sortie de l'âme carpathique de Corneliu Codreanu et de ses premiers compagnons, domine, malgré les apparences défavorables, l'esprit du peuple roumain et fortifie sa foi dans la victoire du bien sur le mal.

L'ECHELLE DE VALEURS DU LEGIONNARISME

Toute transformation de structure établit une nouvelle évaluation des valeurs. Qu'est-ce à dire ? Qu'il s'agit d'adopter de nouvelles normes, plus ou moins opposées à celles existantes, considérées comme dépassées. Les mouvements extrémistes, spécialement, considèrent comme essentiel au régime qu'ils veulent imposer ce processus de remplacement des anciennes lignes par un système original propre. Toute leur conception idéologique consiste à renverser une situation, à imposer de nouvelles valeurs. D'ailleurs, toute leur raison d'être réside dans cette volonté de changement, de renouveau fondamental.

Naturellement, la nouvelle disposition normative n'est qu'un moyen d'aboutir à un nouvel équilibre social et politique dans la communauté humaine soumise à la transformation. C'est pourquoi, parallèlement à la mise en valeur d'une nouvelle échelle de valeurs, apparaissent aussi de *nouvelles obligations*.

Cependant, pour que la doctrine ou l'idéologie qui les lance puisse compter sur une victoire incontestable et pleine de perspectives d'avenir, il faut qu'elle tienne compte en même temps d'un autre

élément : *le libre assentiment des individus qui constituent la communauté* et auxquels sera appliquée la nouvelle échelle de valeurs et d'obligations. Sans cet assentiment, le changement de structure n'est qu'une nouvelle violence, sans aucune valeur humaine, même si elle est momentanément victorieuse.

Les transformations profondes, qui atteignent les fondements d'une communauté ou d'une société, ne peuvent être acceptées, ni considérées définitives ou légales, tant qu'elles ne reçoivent pas la confirmation volontaire des individus qui la composent. Or, celle-ci ne peut survenir que si l'atmosphère, dans laquelle les nouveaux éléments vont apparaître, est *baignée de liberté.* L'homme peut vivre sous n'importe quel régime, peut même prospérer, mais il ne peut se sentir HOMME, au sens plein du mot, que dans un régime de liberté. L'individu a besoin, non seulement de pain et de maison, mais aussi de dignité, de respect et d'honneur. Tout le drame de l'individu dans la société réside dans l'instabilité de ce jeu de normes, entre lesquelles il doit préciser son choix.

La DÉMOCRATIE garantit tant bien que mal sa liberté, mais elle ne la met pas à l'abri de la concurrence implacable d'individus sans scrupules, et elle ne satisfait pas non plus entièrement l'humaine exigence d'être respecté comme individu et comme membre d'une communauté. Les différences de classe, et surtout de fortune, provoquent une rupture profonde entre les différents éléments de la société. Les conséquences extrêmes, nous les sentons dans l'antagonisme des relations entre la bourgeoisie et le prolétariat.

L'échelle de valeurs bourgeoise ne permet aucune amélioration d'envergure, parce que, en tant qu'élément essentiel de ce monde, elle a pour mis-

sion la défense des privilèges d'une certaine classe. On oublie cependant que cette échelle doit s'appliquer dans un monde radicalement différent de celui du XIX[e] siècle. La règle en est un programme et un défi : chacun pour soi au milieu d'une liberté anarchique. Or, la liberté seule, bien qu'extrêmement importante, ne saurait répondre aux problèmes immenses d'une époque en pleine évolution, ni satisfaire les aspirations complexes d'un prolétariat puissant par le nombre, et de plus en plus conscient du handicap d'un insupportable état de faits.

Il est impossible de préciser si la démocratie est capable ou non d'une réforme structurelle, mais son comportement jusqu'ici, et surtout depuis la II[e] guerre mondiale, montre une ankylose de la dynamique bourgeoise et une stagnation de son évolution.

Le COMMUNISME, à son tour, peut atteindre et satisfaire, dans une certaine mesure, la partie matérielle de la distribution (d'ailleurs assez problématique, en réalité). Puis, par l'introduction théorique d'une égalité fictive, il peut donner aux masses, affectives et crédules, l'impression que leur dignité est reconnue et que le respect de l'homme existe enfin. Pouvoir dire « *tovaritch* » à un ministre est une satisfaction importante pour un prolétaire.

Aveuglé par cet avantage, il ne se rend pas compte des iniquités d'une échelle de valeurs dans laquelle, en échange du droit de pouvoir traiter tout le monde de « *tovaritch* », l'individu a perdu tous les droits qui découlaient de l'ancienne liberté.

L'échelle de valeurs communiste est révolutionnaire, sans doute ; elle détruit ou transforme celle de la bourgeoisie ; mais elle N'ÉLÈVE PAS ET NE SERT PAS NON PLUS L'HOMME. Pour l'individu, le passage de l'anarchie de l'individualisme à la tyrannie collectiviste, doublée de l'autoritarisme étatique, ne

saurait être regardé comme une évolution bienfaisante et, moins encore, comme une fatalité du déterminisme historique.

Le communisme établit des normes nouvelles, mais il ne les propose pas à l'individu pour qu'il les accepte. Il les lui impose d'office. Or *les normes les plus parfaites, si elles sont imposées par la force, perdent toute valeur humaine.* Et même si les nouvelles normes lui garantissent une existence dépourvue de soucis (ce qui est fort problématique), l'individu ne peut pas être, à la longue, satisfait de son sort. Il a besoin aussi d'autres choses pour se sentir heureux. *Le bonheur est un état d'esprit* qui dépasse les satisfactions matérielles, les satisfactions primaires. Seuls, les animaux peuvent accepter une pareille situation, parce qu'ils n'ont ni force de raisonnement, ni aspirations.

On constate donc que tant la démocratie que le communisme ne respectent nullement la personne humaine, et qu'ils sont incapables de remédier à cette situation. L'un et l'autre traitent l'homme d'après des échelles de valeurs différentes, le mettant néanmoins en infériorité, soit par rapport à la bourgeoisie privilégiée et égoïste, soit par rapport à la collectivité anonyme et indifférente, représentée par une nouvelle classe de privilégiés : les membres du parti communiste.

Au sein de ces deux systèmes, pour pouvoir s'élever, se distinguer, s'imposer, un individu est obligé de renier toutes velléités de liberté. Dans la démocratie, il doit se conformer aux principes des groupes occultes qui dominent le monde politique ; dans le communisme, il doit se soumettre à la rigidité du parti, transformé en caste privilégiée et oppressive. Dans les deux conceptions, L'HOMME EST UN MOYEN ET UNE VICTIME ! Seul, le conformisme le plus bas peut encore donner quelques satisfactions

à l'individu. Mais à quel prix ! ! Or, tous les individus ne sont pas prêts à se soumettre à un pareil conformisme. La plupart, en dépit des apparences, ont une haute conception de la vie et du comportement civique. Ceux-ci ont besoin de LIBERTÉ, de respect mutuel, d'une atmosphère de confiance et d'enthousiasme pour se sentir heureux et pouvoir donner leur apport de travail et de sacrifice pour le bien de la société, de l'Etat.

Le LÉGIONNARISME introduit dans le circuit politique du siècle, une nouvelle échelle de valeurs. Une échelle de valeurs totalement différente de celle de la bourgeoisie et surtout, du communisme ; une échelle de valeurs dans laquelle il n'y a pas de danger de voir apparaître des privilégiés et, moins encore, de tyrannie.

Dans ce nouveau système, l'individu devra trouver la place qui lui revient dans une société complètement transformée, où les droits à la vie, au travail, à l'éducation, au respect humain, se trouveront pleinement satisfaits, sans que l'homme perde sa personnalité, sa liberté ou sa dignité.

Le légionnarisme cherche à réconcilier toutes les couches sociales sous le signe du respect et de la compréhension réciproques. Sa conception n'a pas à sa base le principe de l'oppression des classes prolétaires au bénéfice des privilégiés bourgeois-capitalistes, ni le principe de l'élévation fictive de la classe ouvrière par la destruction des autres classes, mais le PRINCIPE MORAL DE L'UNITÉ SPIRITUELLE AU SEIN DE LA COMMUNAUTÉ SOCIALE. Ce qui revient à mettre au premier plan « *l'amour* » à la place du « *mépris* » (attitude bourgeoise) ou de la « *haine* » (attitude communiste).

Dans le légionnarisme, l'échelle des valeurs n'est pas faite pour certaines couches sociales ou politiques. Elle englobe toute la communauté nationale.

L'homme acquiert toute son importance humaine, car on ne cherche pas à lui imposer quoi que ce soit. C'est par sa propre force de discernement et de sa propre initiative que l'homme acceptera de se soumettre à ces normes nouvelles. On demande donc à l'individu un apport personnel, une prise de responsabilité. C'est de cette manière que lui sont garantis la liberté, la dignité, l'honneur.

De plus, quelle que soit l'attitude adoptée par l'individu, l'accès aux fonctions supérieurs ne peut pas lui être interdit sous prétexte d'incompatibilité idéologique. Dans un mouvement comme celui-là, basé sur la sélection et la capacité professionnelle, les discriminations qui ont désagrégé la démocratie et ont discrédité le communisme, ne peuvent plus avoir cours.

Le Mouvement Légionnaire veut réaliser l'entente spirituelle des classes sociales, pour créer une unité de vues et d'action. Les calamités sociales et politiques sont la conséquence de ce manque d'unité et de compréhension. Personne n'essaie de rapprocher les groupes ou les classes en divergence par une conciliation spirituelle. On a essayé une foule d'autres méthodes, qui ont toutes échoué. Les rapprochements tentés avaient une base, soit trop professionnelle, soit trop « *paternaliste* ». L'une et l'autre ne pouvaient satisfaire que partiellement les antagonismes en choc.

Or, la base de notre société, comme ce fut le cas en tous temps, n'est pas le GROUPE, ainsi que pourrait le faire croire une analyse superficielle. Les groupes (syndicats, corporations, groupes d'intérêts limités ou généraux, etc.) ne sont qu'un instrument de lutte ou de défense. L'ÉLÉMENT VRAI, C'EST L'HOMME. C'est lui qui a évolué, c'est lui qui s'est cultivé, c'est lui qui sent les différences de classes, c'est lui qui aspire à un respect social et à une di-

gnité professionnelle, c'est lui qui a besoin d'une situation matérielle meilleure...

Ainsi, éducation, rapprochement entre les classes et harmonie sociale ne peuvent s'effectuer que par l'élément HOMME. Et c'est lui toujours qui a le droit de décider s'il accepte une forme ou une autre de conduite politique, s'il veut ou non faire sienne l'échelle des valeurs énoncée par un système ou un autre.

Si l'homme, dans la démocratie, se perd dans la lutte pour s'affirmer ou pour survivre au milieu de la concurrence et des abus ; si, dans le communisme, il devient un simple pion sans droit d'opinion et sans liberté, dans le légionnarisme il reprend sa véritable mission et jouit de ses imprescriptibles droits naturels.

Sans aucun doute, les classes opprimées accepteront plus facilement l'échelle des valeurs légionnaires, qui leur ouvre des horizons nouveaux et positifs, que ne le feront les classes possédantes, cramponnées à leurs privilèges. En réalité cependant, COMME LE MOUVEMENT LÉGIONNAIRE N'ENTREVOIT PAS LA DESTRUCTION DES CLASSES, MAIS LEUR HARMONISATION DANS UN TOUT ORGANIQUE ET HOMOGÈNE, peu nombreux seront ceux qui voudront se cabrer dans une violente contre-offensive.

D'ailleurs, leur instinct de conservation les poussera à tendre une main pacifique et compréhensive à ceux qui veulent harmoniser des intérêts et des antagonismes, plutôt que de détruire tout pour reconstruire une société qui souffrira des mêmes tares congénitales. Le Mouvement Légionnaire, apparemment plus utile aux masses prolétaires, a vu se rapprocher de lui, dans un élan sincère et désintéressé, beaucoup d'éléments des classes sociales bourgeoises. Au milieu du Mouvement ces éléments — qui auraient pu être considérés autrement ennemis du

prolétariat et inconciliables par esprit et par mentalité — se sont façonné un autre esprit et une autre mentalité. Approfondissant la doctrine légionnaire, se rapprochant continuellement des aspirations des classes prolétaires et vivant en commun au milieu de la Légion, ils ont vu s'ouvrir des horizons nouveaux de vie matérielle et de perfection spirituelle.

L'échelle de valeurs légionnaire s'applique dans la même mesure à tous, indifféremment de leur niveau social ou professionnel. Celui qui l'accepte ne voit dans les autres individus que des éléments capables de respecter sa personne et ses aspirations, et donc, avec lesquels il peut s'entendre sans être obligé de recourir à des subterfuges ou à la lutte de classe. *Le respect mutuel, le respect de la personne humaine, ouvre la voie des compréhensions et des collaborations amicales.* Par l'éducation et par l'auto-éducation, toutes les animosités et les égoïsmes caractéristiques du « *fauve humain* » s'estompent.

L'échelle de valeurs légionnaire devient le trait d'union entre toutes les classes d'une communauté, si opposées qu'elles paraissent ou qu'elles puissent être en réalité. Grâce à cette échelle, prend naissance au sein de la communauté *un sentiment de solidarité* entre des individus ayant des problèmes et des intérêts divergents, les rapprochant, les confondant, dans le sentiment des mêmes aspirations et des mêmes obligations de respect réciproque.

LE DYNANISME LEGIONNAIRE

La politique, ne l'oublions pas, est un jeu de forces. Une continuelle oscillation de balancier. Qu'il s'agisse de lutte entre générations, entre personnalités politiques, entre partis avec ou sans prétentions, ou entre idéologies, tous ces heurts sont des chocs de force.

Comme dans n'importe quel combat, chacun s'efforce de sortir vainqueur. La victoire apparait donc comme le résultat d'un dynamisme. Mais ce fait ne signifie pas que les forces en conflit ont aussi, d'une manière intrinsèque, un caractère dynamique. On pourrait difficilement définir le dynamisme d'une génération ancienne, vieillie, en décomposition, même quand elle lutte de toutes ses forces, désespérément, pour garder ses privilèges !...

Le dynamisme, dans le sens compris par la pensée légionnaire, est tout autre chose que cette agitation fébrile pour renverser un adversaire, pour capter un nombre décisif de voix, pour arriver à un équilibre politique plus ou moins précaire et à la stabilisation d'une situation plus ou moins douteuse.

Le dynamisme, en tant qu'élément d'action, est sans doute, un facteur déterminant dans la quali-

fication et la classification des organisations politiques. De ce dynamisme dépendent en grande partie la vie, l'état social et l'avenir d'une nation. Or, ce facteur a été complètement négligé par les partis démocratiques, non seulement dans la vie publique roumaine, mais dans tous les pays dans lesquels ils se sont développés, ce pourquoi ces partis se trouvent aujourd'hui dans une situation d'infériorité organique par rapport à « *l'activisme* » des mouvements de gauche qui ont presque partout l'initiative. La faute en incombe à leur propre idéologie politique. La mentalité établie tout au long des décades de domination absolue sur les masses populaires se retourne aujourd'hui contre eux. La tendance structurelle vers l'équilibre et vers la stagnation empêche les partis de lutter avec succès contre le dynamisme révolutionnaire communiste et les met en conflit permanent avec les exigences du temps et de l'évolution sociale.

La vraie politique ne doit guère s'appuyer sur des intérêts particuliers — individuels ou de parti — parce que les intérêts particuliers sont *statiques*. Les particuliers aspirent à une stabilisation de la situation qui garantisse la stabilisation de leur position personnelle et celle de leur progéniture. C'est pourquoi les partis politiques dits « *historiques* » ont toujours eu une nature statique, une tendance vers l'équilibre immédiat. Et, toujours pour cette même raison, le « *népotisme* » a fleuri dans leur sein. C'était la stabilisation « *au pouvoir* » de la famille, du clan politique, du groupe d'intérêts.

Ce que tous les partis historiques ont ignoré a été le fait que, dans la politique, celui qui cherche l'équilibre purement et simplement aspire inconsciemment à une tranquillité avant-coureur du sommeil et de l'ankylose. L'immobilité est un signe de

vieillesse... Le désir d'équilibre, un signe de fatigue... Le fait de l'atteindre, putréfaction, mort...

Ils ont trop cru — et paraît-il ils croient toujours — dans l'élan vital de certains principes qui ne correspondent plus, à notre époque, à leur signification et à leur importance initiales. Ils n'ont pas su évoluer, ni dans l'esprit, ni dans les faits. Ils se sont cramponnés à une mentalité désuète. A l'heure qu'il est, le mal est plus profond que jamais...

Le manque d'une conception dynamique à la base d'une idéologie aussi importante que la démocratie, met ses défenseurs dans une infériorité évidente, tant du point de vue spirituel, que du point de vue politique et social. Car ils cherchent à garder, à maintenir un état de choses qui s'effondre sous la poussée des forces historiques nouvelles.

Au delà même des tenants de la démocratie libérale, parmi les défenseurs traditionnels de l'Occident, trop nombreux sont ceux qui ne peuvent ou ne veulent voir avec un sérieux suffisant les problèmes écrasants qui se posent à nous d'une manière de plus en plus pressante : le développement omni-envahissant de la technicité, la vacuité spirituelle d'une jeunesse toujours plus nombreuse dans une société suréquipée matériellement et moralement ruinée, au delà des mers le pullulement des populations d'un Tiers Monde livré à la subversion...

Tout cela (et tout le reste) oblige un mouvement politique qui essaie d'incarner son idéologie dans les réalités mouvantes de l'univers actuel et se déclare au service d'une entité collective, nation ou peuple, tout cela l'oblige à mettre au service des vérités permanentes qu'il représente un dynamisme sans cesse renouvelé, un dynamisme hautement généreux et désintéressé. Parce que, sans cette qualité, il ne dépassera en rien les idéologies politiques déjà existantes.

C'est pourquoi le Mouvement Légionnaire se range parfaitement dans l'atmosphère complexe et difficile de notre époque. Le Mouvement possède un dynamisme intrinsèque, qui fortifie ses bases spirituelles et assure ses actions dans l'avenir.

Le dynamisme légionnaire peut être considéré comme une conséquence directe de la conception politique de Corneliu Codreanu, qui a entrevu, dès le début, l'importance du facteur dynamique dans l'activité spirituelle et socio-politique de l'organisation nationaliste roumaine. Du moment qu'on ne poursuit pas l'avantage de quelques-uns, d'une caste, au détriment de la majorité, la politique du Mouvement Légionnaire DOIT se trouver en perpétuel mouvement, avec des actions mobiles et adaptables ; sa doctrine DOIT sans cesse définir — sur le plan des réalités politico-sociales — des objectifs nouveaux qui correspondent aux nécessités réelles et organiques de la communauté actuelle.

Dépassant l'égoïsme humain — individuel, de classe ou de parti — le Mouvement Légionnaire n'a en vue que les intérêts supérieurs de la nation, les nécessités des différentes couches sociales et professionnelles qui la composent. Or les intérêts de ces groupes sont en évolution constante, variant avec chaque génération, avec chaque époque. Seul l'individu aspire à la tranquillité, donc à l'équilibre. Les peuples, jamais !

Ainsi, la politique est une dynamique et c'est dans ce sens seulement qu'elle peut assurer son existence. Mais le dynamisme politique ne peut être jugé conforme à la réalité politico-sociale que s'il poursuit l'accomplissement de ses objectifs spécifiques. Une politique est *réaliste* quand elle étudie, dans le but sincère d'y remédier, toutes les revendications des masses nationales, même si elle n'arrive pas à leur donner entière satisfaction. Et

elle est par dessus tout *dynamique* quand elle met en application des principes nouveaux, ou cherche à adapter continuellement des principes stables aux nouveaux changements de mentalité et de progrès.

Le dynamisme politique — ainsi que le comprend le Mouvement Légionnaire — c'est *la présence dans l'actuel*. Un programme rigide, préétabli, et mis en application avec la même rigidité, ne peut convenir à un mouvement dynamique. Il devient routine. Il provoque un glissement vers l'idée de l'équilibre. Or, le Mouvement Légionnaire N'EST PAS UN MOUVEMENT D'ÉQUILIBRE, dans le sens matériel du mot. Par toutes ses caractéristiques, par sa conception de vie et d'action, il brise la tradition politique, établissant un dynamisme créateur. Il poursuit le renversement d'un état de choses devenu inadmissible dans l'atmosphère de notre époque ; il combat avec persévérance les absurdes exagérations du communisme international ; il cherche à implanter dans l'esprit et dans la vie du peuple les sains principes d'un renouveau spirituel de la politique ; et, en même temps, il s'efforce d'établir une coordination lucide et effective entre la doctrine légionnaire, l'évolution organique de la nation et les exigences du progrès.

Donc, le Mouvement Légionnaire se place dans une position de dynamisme constant. L'harmonie poursuivie entre ces trois éléments n'a cependant pas le moindre caractère d'absolu. C'est un simple point de programme qui, une fois atteint, dévoile autour de lui de nouvelles perspectives politiques et sociales, à analyser et à résoudre.

Le dynamisme, dans la conception légionnaire, est un état de conscience. C'est l'expression d'une activité continuelle et d'une abnégation spirituelle. C'est la transposition, dans le geste et dans le fait,

d'une façon de sentir et de penser. Ainsi, par son dynamisme, le légionnarisme ne poursuit pas seulement le renversement ou la destruction des obstacles, mais encore la matérialisation et la diffusion de sa doctrine, conformément à l'esprit nouveau, conçu par Corneliu Codreanu.

Le dynamisme légionnaire ne peut être purement et simplement assimilé, comparé, au « *dynamisme révolutionnaire* », toujours présent dans la terminologie politique actuelle. Il est beaucoup plus complet et beaucoup plus profond que cette explosion de forces latentes des périodes troubles de l'histoire. Ces déflagrations périodiques n'ont rien de spirituel dans leur explosion anarchique. Par ce genre de dynamisme, on cherche à sortir rapidement d'un état de choses préjudiciable ; après quoi, l'élan initial diminue, s'épuise, disparaît... Il s'agit d'un « *dynamisme de circonstances* ». Les partis démocratiques du XIX^e^ siècle se sont servi d'un pareil dynamisme ; les marxistes en font autant un peu partout, en cette seconde moitié de notre siècle.

Bien au contraire, le dynamisme légionnaire est un « *dynamisme de durée* », condition sine-qua-non pour l'application, dans le temps et dans l'espace, de la doctrine de l'homme nouveau. Ce dynamisme, bien que transmis par éducation collective, se manifeste, se cristallise, *subjectivement*, par une sédimentation lente dans l'âme de chaque légionnaire. C'est pourquoi, là où se rassemblent quelques légionnaires, leur dynamisme se révèle irrésistible, dépasse les autres forces présentes, les rejette dans l'ombre ou les dirige. Il n'y a pas de légionnaire sans cette force dynamique, car, sans ce trait de caractère, le légionnaire ne peut pas se sentir lui-même. C'est dans la lutte et dans l'effort continuel de perfectionnement et de dépassement

que se manifeste son dynamisme, et par celui-ci sa propre destinée.

C'est là qu'on peut voir l'énorme différence entre le dynamisme légionnaire et ce qu'on peut appeler le dynamisme marxiste ou communiste. Tous deux cherchent un dépassement, cependant sur des plans différents. Le dynamisme communiste cherche un dépassement matériel, quantitatif, celui des normes du travail, dans l'ordre purement économique ; le dynamisme légionnaire recherche un dépassement spirituel, qualitatif, dans le domaine des perfectionnements, qui est sans doute beaucoup plus difficile à atteindre, mais combien plus noble et plus significatif !

En appliquant cette même comparaison aux partis historiques, on constate qu'ils n'ont pas même une ombre de dynamisme. Ils sont, par leur nature, statiques, conformistes, rétrogrades. Pour eux, le dynamisme semble un état anarchique ou pré-révolutionnaire, dangereux pour la tranquillité ankylosée de la situation de fait. Pour eux, il s'agit d'une anomalie extrémiste, alors que, pour les légionnaires, c'est une condition de vie et d'affirmation de soi. C'est pourquoi le dynamisme légionnaire les épouvante, tout en les remplissant d'admiration et d'envie. Ils voudraient le combattre et l'imiter en même temps, le détruire et le remplacer... Mais, pour arriver à un pareil résultat, il faudrait qu'ils changent radicalement leur nature et leur conception de vie. Or, cela n'est pas possible ! Ils ne s'appelleraient plus des partis démocratiques.

Pour qu'une force politique, une fois au pouvoir, puisse garder son dynamisme initial et créateur, elle doit rester toujours vigilante. C'est-à-dire — fait presque paradoxal — *se considérer en déséquilibre permanent*. Elle doit s'efforcer de ne pas entrer sur le chemin soporifique du désir d'équilibre.

Dans ce but elle a besoin de posséder dans son propre sein un élément organique de réaction permanente contre sa propre tendance à l'usure, à la routine et à la torpeur. Un élément qui, certes fondé sur les mêmes valeurs et les mêmes vérités, apporte par son dynamisme et sa critique une possibilité toujours nouvelle de corriger ses défauts et de recoordonner ses attitudes.

Personne n'est omniscient. Tout le monde peut faillir. Surtout s'il se considère infaillible et n'a pas autour de lui le contre-poids d'une opposition « qu'elle soit intérieure ou extérieure ». La formule du « *parti unique* », telle qu'elle a été mise en pratique jusqu'ici, notamment en U.R.S.S., ne peut pas se maintenir. Elle est dépassée catégoriquement par les événements et par les expériences de notre temps. Toutes les tentatives dans ce sens ont eu une fin tragique. Si ce genre persiste encore en U.R.S.S. et dans les autres pays dominés par le communisme, cela est dû uniquement aux méthodes barbares employées par leurs gouvernements et leurs partis. La tyrannie est la conséquence finale du « parti unique » selon le mode soviétique. Et là où il y a tyrannie, ne peuvent subsister ni la liberté, ni la justice, ni la morale chrétienne.

Le dynamisme politique peut être considéré *créateur* seulement lorsqu'il se manifeste dans une atmosphère de liberté ; alors qu'il propose et adapte, et non pas lorsqu'il ordonne et impose ; alors qu'il laisse la liberté du choix et de la discussion sur tout ce qu'il propose ; alors qu'il fait cas de la persuasion, et non pas de la force.

Le Mouvement Légionnaire n'a pas besoin du paravent d'une fausse unanimité imposée d'une manière factice, ni d'autres subterfuges démagogiques pour mener à bien sa mission politique et sociale. Son dynamisme intrinsèque est l'arme la

plus efficace pour l'établissement et le maintien d'une position de suprématie.

On peut donc affirmer avec conviction, que le dynamisme légionnaire est non seulement une condition de perfectionnement spirituel des légionnaires, mais aussi une garantie de liberté et de création pour tous. Créateur par toute la gamme des dépassements imposées aux légionnaires ; créateur par ses nouvelles conceptions politiques et sociales ; créateur par les perspectives originales qu'il ouvre à la nation roumaine, et à toutes celles qui en tireront profit.

LE REALISME LEGIONNAIRE

Les attaques contre le Mouvement Légionnaire ont été longtemps basées sur l'idée préconçue et absurde d'un *manque de réalisme* dans sa conception politique. D'ailleurs, l'argument massue n'a jamais dépassé la simple affirmation gratuite que : *l'influence permanente de son idéalisme de base est un obstacle infranchissable à la réalisation d'un programme politique concret.*

Dans ce jugement partial et incorrect, « *réalisme* » et « *idéalisme* » surgissent comme deux notions opposées, incompatibles. S'appuyer sur une doctrine idéaliste équivaut, d'après cette opinion, à se placer en dehors de la réalité, ne pas comprendre la sensibilité du présent et ignorer le souffle de l'histoire...

Une pareille affirmation est absurde. Elle peut être encore soutenue, à la rigueur, par une certaine mentalité matérialiste : celle où les idées socio-politiques ne dépassent pas le stade de la superficialité et de la matérialité ; celle où l'on a en vue uniquement les structures externes. Dans ce cas, les conceptions anti-matérialistes (surnommées en l'occurrence « idéalistes ») sont toujours considérées comme « *dépourvues de réalisme* ». Vu sous

cet angle, « *réel* » est assimilé à « *matériel* », ce qui provoque fatalement une dissociation mentale entre « *réel* » et « *idéal* ». Rien de plus facile ensuite que de déclarer les mouvements idéalistes étrangers à la ligne du réalisme nécessaire à une bonne action politique.

Or, d'après nous, cette conception est tout à fait erronée.

Elle se réfère à une forme primitive de réalisme, à une sorte de réalisme sensualiste, qui s'éloigne du réalisme conceptuel, celui qui tient compte aussi d'autres éléments en dehors de ceux matériels et visibles.

Voici l'explication :

La situation d'une nation, du point de vue politico-social, peut produire à un certain moment deux sortes de réactions :

L'une, spectaculaire, comme un tressaillement spontané des masses, cristallisé autour d'une personnalité qui a compris l'exigence et l'appel du moment. C'est une réaction vive, mais en réalité, superficielle, que nous pouvons nommer RÉACTION HORIZONTALE. Elle peut atteindre la majorité de la nation, en se répandant vertigineusement dans toutes les couches sociales et jusque dans les régions les plus éloignées. Les causes d'une pareille réaction ne dépendent cependant pas de la structure intime de la société et elle ne tend pas non plus à une transformation profonde de l'ordre de l'Etat.

Cette réaction se place normalement dans une forme traditionnelle. C'est une protestation plus ou moins violente contre un abus devenu pesant et intolérable pour toute la communauté. *C'est un acte de défense, mais non de survivance.*

Dans le cas d'une pareille réaction, la gamme des moyens peut être très étendue, allant de la simple protestation d'une société civique jusqu'à

la révolution armée. En France, on a eu « *Le cas Poujade* », simple action de protestation. Poujade, en se dressant contre les impôts excessifs a réuni, dans les rangs de son organisation, des centaines de milliers de Français mécontents. C'était la réaction horizontale de la communauté française accablée à un moment donné par les conséquences d'un problème commun. En Roumanie, on a eu l'action de Grigore Fortu, la lutte civique de l'organisation « *Vlad l'Empaleur* » et beaucoup d'autres.

La réaction horizontale a un caractère sporadique et temporaire. Elle prend naissance bruyamment, s'étend rapidement et disparaît dans un temps plus ou moins long, ne laissant derrière elle aucune trace profonde, en dehors du souvenir .Et cela parce que *la réaction horizontale n'atteint pas l'infrastructure spirituelle de la communauté nationale, mais seulement la superstructure conventionnelle de la société.*

Le terme de ce genre de réaction est, soit la manifestation des nécessités immédiates par les organismes de l'Etat ; soit la fatigue des intéressés et l'abandon de l'action proposée ; dans un cas extrême, une révolution éclate, par la victoire de laquelle on espère faire triompher les revendications : Donc, *la réaction horizontale ne poursuit jamais la transformation de l'homme en profondeur,* en vue de réaliser un changement structurel de la société. L'homme n'est toujours qu'un élément quantitatif, dont l'intérêt présent coïncide avec l'intérêt momentané de tous les autres individus. Cette correspondance suit les règles les plus élémentaires de la psychologie des masses. Et même si le but poursuivi est grandiose, des déficiences fondamentales empêchent la réaction horizontale d'avoir des conséquences plus profondes et plus durables que l'intention initiale.

Il y a, néanmoins, une autre sorte de réaction, beaucoup plus profonde, qui s'adresse à un autre aspect de la personnalité. Nous l'appellerons RÉACTION VERTICALE. La différence entre les deux réactions réside dans leurs intentions, leurs moyens de réalisation, et surtout, dans leurs finalités et leurs conséquences, ce qui fait apparaître une distinction fondamentale, pour ne pas dire une opposition catégorique.

D'une manière imaginative, « *vertical* » ne signifie pas seulement élévation vers les nues, mais aussi approfondissement spirituel dans le substratum psychologique. La première réaction, dite horizontale, poursuit un changement formel dans le cadre d'une organisation étatique spécifique, sans modification essentielle de l'individu. L'autre, dite verticale, envisage un changement de structure, *un bouleversement total des valeurs*. C'est pourquoi la réaction horizontale se fonde plutôt sur l'exploitation (très souvent démagogique) de quelques faits visibles, tandis que *la réaction verticale crée des principes nouveaux*, appuyés sur des états de fait et des potentialités profondes.

D'ailleurs, les principes émis sur la base de la réaction verticale sont introduits dans le circuit spirituel de la communauté pour être assimilés et non pas simplement envisagés. Il s'agit d'éliminer d'anciens principes et de vieux préjugés moisis, qui ne profitent qu'à certains privilégiés, au mépris des intérêts vitaux de la nation et d'une évolution continue de la société.

Corneliu Zelea Codreanu se place sur la ligne de la réaction verticale, et il fait du légionnarisme la quintessence idéologique des aspirations intimes de la nation roumaine. Mais il n'est pas seulement l'interprète de ces sentiments ; il est en même temps l'initiateur d'une nouvelle mentalité. En ce siècle

de réveil intellectuel et d'intensification de tous les déséquilibres sociaux et économiques, il a compris, avant tant d'hommes politiques expérimentés, *la nécessité d'une transformation intime de l'homme*. Les institutions sont peut-être erronées, mais le mal se perpétue et s'aggrave par l'HOMME. Les institutions sont bonnes ou mauvaises, les relations entre les individus et entre les Etats sont amicales ou hostiles, la vie politique est haineuse, malhonnête ou harmonieuse, UNIQUEMENT EN FONCTION DE L'HOMME.

Donc, le renversement de ces états de fait, en vue d'une nouvelle synthèse sociale, capable de donner satisfaction au plus grand nombre d'individus, ne peut consister purement et simplement dans la création et le lancement d'un « *nouveau programme politique et social* » ou dans le « *déclenchement d'une révolution prolétaire* », et moins encore en une « *absurde union de prolétaires par dessus les frontières* ». Chacune de ces méthodes n'est qu'une superstructure institutionnelle, susceptible de remplacer une autre structure du même genre, mais dépassée, sans pour cela atteindre le fond du problème. Tous les efforts visent à renverser un état de fait matériel ; *c'est un changement de forme et non de fond*. Car, le programme des partis bourgeois et aussi celui des idéologies matérialistes, impliquent, dans leur propre finalité, l'apparition immédiate d'une nouvelle classe de profiteurs, qui ne fait que remplacer la précédente.

Corneliu Codreanu a compris le danger permanent de cette anomalie de conception qui ne fait que substituer à la classe dominante une autre couche venue de l'opposition ou du bas de la pyramide. Dans ce cas, bien que les privilégiés ne soient plus les mêmes, RIEN N'A CHANGÉ DANS LA MENTALITÉ

ET DANS LES CONSÉQUENCES. Les mythes, les slogans, les moyens directs, revêtent sans doute des formes nouvelles et alléchantes, mais au fond, rien d'essentiel n'a atteint ni modifié la constitution intime de l'homme. Celui-ci, inconscient ou intéressé, reste la proie de vieux ressentiments et de vieilles haines ; il reste mené par les mêmes préceptes de classe, de position sociale, de fortune, etc. Entraîné dans la lutte de ces organisations, il veut des changements mais uniquement pour pouvoir en profiter, ou pour venger d'anciens conflits.

La réaction du communiste ou de l'homme de parti bourgeois, est une réaction revendicatrice, qui repose dans le matériel et l'immédiat. Ils ne sont pas éduqués en vue de grandes renonciations pour le bien commun. Et même quand on constate une pareille renonciation, elle n'est pas volontaire, mais imposée, donc susceptible d'être rejetée à la première occasion.

Corneliu Codreanu a pénétré au cœur du problème ; il a compris dès le début, qu'il était *impossible de créer une société nouvelle sans changer la mentalité.* Il a visé directement ce faisceau d'idées enracinées ; il a voulu qu'elles soient passées au crible de la raison et soumises à un examen permanent dans la conscience même de l'homme. Celui-ci, en adhérant aux idées légionnaires et en assimilant correctement les principes révolutionnaires de la Légion, décide en pleine liberté le sens de ses propres attitudes. L'acte personnel établit un processus de conscience : *l'homme est libre de penser, de juger, de peser et de prendre une décision.* Il sait cependant, que s'il dévit des grands principes légionnaires, il s'attirera le blâme et le mépris de tous les autres membres, ce qui l'éloignera de l'univers légionnaire. Et loin de cet univers, il retombera misérablement dans les

traquenards de l'ancienne ornière. C'est pourquoi la tendance constante du légionnaire est de s'adapter volontairement aux normes du Mouvement.

La transformation imaginée et mise en pratique par Corneliu Codreanu est un processus en profondeur, visant à modifier l'homme, et par lui, la société — et pas seulement à renverser une superstructure politique et lui en substituer une autre, tout aussi déficiente.

L'homme a ses tares personnelles plus ou moins graves mais, en général, il est malléable et compréhensif. Tout dépend du système d'éducation et des idées éthico-sociales qui lui sont inculqués. Dans cette métamorphose intime repose le fondement positif du véritable « *réalisme* » politico-social.

Ainsi, le légionnarisme ne peut être accusé de « *manquer de vision réaliste* » par le simple fait qu'il admet, et même qu'il exige, une intériorisation constante de l'individu. Cette intériorisation n'est pas une attitude de détachement du présent, de négation de la vie sociale, de mépris devant la transformation continuelle du monde. Le Mouvement Légionnaire, dans son essence, est un mouvement né des nécessités urgentes de la société, il est donc pour cette société. Ce qu'il poursuit, c'est la fixation des normes précises et réalistes, capables d'améliorer la vie des communautés nationales.

Le réalisme du Mouvement Légionnaire s'appuie sur d'autres principes que ceux répandus dans le monde actuel. Il s'éloigne du réalisme matérialiste, déformé et déformant, et sa doctrine est un contrepoids aux tendances anarchistes générales. Corneliu Codreanu a saisi l'essence des conflits actuels et en a dégagé la ligne unique, capable de freiner et de corriger la désagrégation spirituelle et sociale où se débat l'humanité.

Il s'agit, sans doute, d'une conception spécifique-

ment roumaine, poursuivant le rétablissement de l'harmonie au sein de la communauté roumaine. Cependant, par l'importance du problème en cause et *par l'ampleur des principes émis, elle atteint l'universel.* L'individu, quel que soit son niveau social, sous n'importe quelle latitude, à n'importe quel stade de civilisation, doit affronter une série de problèmes, dont l'intensité peut varier, mais non l'essence. L'individu se trouve en permanence devant un choix. Tant qu'il s'agit de sa vie intime, le danger d'une erreur est limité à celui qui pense et décide. Toutefois, lorsqu'il s'agit de la vie d'une communauté ou de toute l'humanité, l'erreur commise par chaque individu peut devenir déterminante.

C'est pourquoi le Mouvement Légionnaire considère comme primordiale la transformation de l'HOMME. L'exemple et l'éducation civique sont des moyens excellents, mais *la mise en contact de l'individu avec son propre moi intime* est infiniment plus puissante et plus riche de résultats. La connaissance de ce moi, l'analyse de tant de tendances cachées, la sublimation de tant de penchants égoïstes, ne peuvent être réalisées de l'extérieur, par l'intervention énergique d'une volonté étrangère, si puissante ou si convaincante soit-elle. L'homme accepte difficilement et mal ce qui ne vient pas de sa propre conscience. Donc, c'est cette conscience qu'il faut atteindre sans cesse, mettre en condition de s'analyser et de distinguer une nouvelle réalité conforme à des principes inconnus jusque-là. Arracher l'homme de *l'actuel* ne signifie pas le faire rompre avec *l'actualité* ; mais l'amener à rompre ses attaches avec la mentalité préjudiciable qui suffoque et ruine sa communauté.

Nous pouvons affirmer que le Mouvement Légionnaire fait preuve d'un réalisme profond, par le

fait qu'il cherche à atteindre tout d'abord le fond même de l'être humain, et après seulement — comme une sorte de répercussion logique — la réalité sociale. La transformation de l'homme (réalité primordiale) attire ou facilite la transformation de la société (réalité subséquente). Pour cela, l'effort du légionnarisme pour *conquérir et modifier l'âme* (ce qui pourrait passer pour un abandon de la réalité visible) n'est pas une stagnation, et moins encore un pas en arrière. Au contraire, cette conduite peut être considérée comme la plus extraordinaire méthode de progrès. Ce n'est pas une fuite de la responsabilité sociale visible ; c'est un processus qui vise la seule base valable pour la transformation radicale et décisive de la société : LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME.

La société est ce qu'est l'homme. L'affermissement de ses forces spirituelles prépare la voie âpre de la régénération sociale. Si l'homme sait se recueillir et examiner le fond de sa propre conscience, il contribue d'une façon bien plus féconde au progrès social et à l'établissement des normes de justice sociale, que ne le font toutes les promesses d'avantages matériels. *La mentalité générale ne changera pas sans ce processus préalable de recueillement et de transformation spirituelle.*

C'est pourquoi la conception de Corneliu Codreanu est réaliste, bien que construite dans un esprit plein d'idéalisme. Elle est réaliste par le fait qu'elle ne reste pas dans l'abstraction. Corneliu Codreanu a énoncé des principes de vie, de comportement politique et social (côté idéaliste), mais il les a toujours accompagnés d'une action, d'une application dans le concret (côté réaliste).

Sa pensée politique n'est pas une énumération de formules isolées, un alignement de préceptes philosophiques de contenu social. Elle a toujours été

UNE PENSÉE EN ACTION, c'est-à-dire un concept énoncé dans une atmosphère propice et au moment opportun, appuyé par l'exemple des adhérents.

Le réalisme de la conception légionnaire consiste dans sa capacité de discerner, au milieu d'un monde corrompu et mercantile, livré à l'égoïsme et au négativisme, tout ce qui est vraiment essentiel pour la refonte de la société, de montrer la voie et les moyens indispensables pour atteindre ce but. C'est un réalisme créateur et transformateur, puisqu'en s'élevant contre l'opportunisme de situation, il modifie la ligne même du réalisme connu et accepté.

Idéaliste comme substance conceptuelle, le légionnarisme reste réaliste dans sa finalité, parce qu'il se manifeste dans le réel et tient compte des réalités. Mais, à la différence des autres constructions politico-sociales, il ne se contente pas de la réalité visible, il descend dans la réalité invisible du moi, à la source même des structures et des institutions extérieures de la société.

Plus complexe et plus complet que celui de n'importe quel autre organisme politique existant, le RÉALISME LÉGIONNAIRE est une garantie d'équité pour résoudre les graves problèmes qui rongent la société moderne. Profond, cohérent et rationnel, il ouvre de riches perspectives d'avenir.

L'EUDEMONISME LEGIONNAIRE

Par rapport à l'état antérieur à la Révolution française de 1789, et surtout aux yeux de ceux qui avaient perdu tant de privilèges, les intellectuels et les bourgeois révolutionnaires apparaissaient comme des fauves insatiables. Les masses populaires, elles, désireuses de liberté et d'une condition plus humaine, ont adhéré inconditionnellement au grand mouvement dynamique et tellement chargé de promesses d'avenir.

Qu'est-ce qui poussait ces masses à adhérer à un mouvement nouveau, aux conséquences imprévisibles ? C'était, sans doute, le fond révolutionnaire de l'eudémonisme démocratique ; c'est-à-dire, l'espoir d'un bonheur social, qu'elles n'avaient pas connu dans le passé et que la démocratie naissante leur promettait avec force.

Les masses, qu'elles soient des collectivités rurales ou urbaines, se désintéressent complètement du côté idéologique d'un mouvement. Ce qui peut les toucher, les électriser, les mouvoir, ce sont les réalisations ou les promesses qui ont une répercussion directe sur elles. C'est pourquoi on les voit souvent s'ébranler sous l'influence *d'un slogan mensonger*, mais très prometteur, et rester impassibles devant

une vérité dite avec sincérité, mais qui n'offre aucune perspective de réalisation immédiate, ou qui n'a pas été débitée avec la dose voulue de passion.

De même, on peut affirmer que, des masses affectives, ne peuvent surgir que les révolutions de force — explosions de certains ressentiments par trop comprimés. Tandis que, au sommet de la pyramide, au sein des élites, surgissent des réalisations d'un autre ordre. Leurs actions résultent de la dispersion d'idées mûres, analysées, fruits de la nécessité des temps présents et axées sur une éthique nouvelle.

Les masses peuvent désirer et espérer. Les élites doivent penser et réaliser. Cependant, on ne doit pas oublier une chose : les masses sont le fondement sur lequel s'appuient les réformes, toutes les réformes ; et elles sont, en même temps, la finalité de ces réformes.

Or, la question qui surgit spontanément devant la situation actuelle, du point de vue social, est la suivante : qu'est-ce que les masses peuvent désirer, espérer ? Ensuite, qu'est-ce que les élites doivent penser et réaliser ? Voilà le problème.

Il ne peut y avoir, pourtant, qu'une seule réponse, car depuis des siècles le but est unique et constant : *le bonheur social*, c'est-à-dire *le bonheur de toutes les classes au sein des collectivités nationales.*

Le bonheur social ne peut être interprété comme un état euphorique général, comparable aux joies de chaque individu pris à part. Du point de vue social, le bonheur d'une communauté est un état d'esprit durable, qui domine la majorité de cette communauté. Il ne poursuit pas la satisfaction continuelle des désirs divergents de ceux qui la composent, mais la réalisation et le maintien d'une atmosphère au milieu de laquelle n'importe quel

membre de la communauté se sente heureux ou puisse chercher son bonheur en toute liberté.

D'après nous, le bonheur, dans le sens social, ne peut être atteint que par un mouvement qui, en dépassant les principes juridiques, établisse comme base de l'existence et de l'activité, *des principes spirituels*. Nous nous expliquons :

La liberté, élément fondamental de la démocratie, n'est qu'un principe juridique. En effet, il s'agit d'une suprême prérogative de l'homme, mais personne ne peut soutenir que l'affirmation de ce principe et l'usage qu'on en a fait ait apporté aux peuples le bonheur tellement espéré.

Après l'enthousiasme des premières décennies, on a constaté un désaccord croissant entre les différentes classes sociales nouvellement organisées, et surtout, la constitution d'un prolétariat énorme, mécontent de son état, bien que méprisé par la classe ou les classes dirigeantes, bien que craint. La libération de l'homme, présentée au XVIII^e^ siècle comme le suprême bonheur a été accompagnée d'un essor matériel immense qui constitue aujourd'hui une réalité d'un caractère qui apparaît irréversible. Or, malgré tous ces bouleversements, les hommes ne sont toujours pas heureux.

En fait, ce principe de liberté est, continuellement et sans scrupules, foulé aux pieds. Ainsi, la liberté acquise au prix de tant de sacrifices, a créé pour l'homme un « *statut nouveau* », supérieur au précédent, mais elle n'a pas réalisé l'atmosphère indispensable à un état de compréhension générale. Les inégalités de fortune et de naissance ont contribué dans une proportion écrasante — malgré le principe de la liberté — à maintenir un manque d'harmonie sociale, donc à empêcher qu'on accède au bonheur que tous les démocrates proclamaient et promettaient.

Il n'est donc pas étonnant que le communisme, à son tour, ait établi sa lutte sur le *principe de l'égalité*. Cela paraissait tellement logique, puisque la liberté démocratique avait été incapable de résoudre le problème du bonheur des masses, de venir avec un correctif qui mette fin aux abus ! L'égalité de droit de l'individu devait devenir un fait, un fait réel. D'où, justement, le thème de propagande du socialisme scientifique : *le bonheur de la communauté ne peut se réaliser que par une égalité des droits.*

Le communisme avait-il besoin de plus pour attirer la sympathie des masses prolétaires, libres en principe de faire n'importe quoi, mais dépourvues à la fois de tous les biens matériels ? L'égalité préconisée ne donnait-elle pas le droit à chacun de prendre à celui qui possédait plus et de devenir ainsi son égal ? Dans leur façon simple de juger les choses, les masses ne se préoccupaient guère des autres aspects du problème.

Ainsi, le bonheur de chacun devait sortir de l'égalisation de tous les individus. Fait significatif : comme dans la démocratie, on constate qu'un principe juridique a été élevé au rang de dogme. En second lieu, on remarque que le socialisme scientifique s'est aussi abreuvé à un principe eudémonistique social : le bonheur des masses. Et, on ne peut pas croire qu'à l'origine il n'ait pas existé une bonne dose de sincérité. Des idéalistes convaincus existent dans tous les mouvements politiques. Ce qui leur a manqué — car ils l'ont considéré inutile — a été le contre-poids du même principe : *si, du point de vue social, le but final d'un mouvement doit être le bonheur des masses, du point de vue individuel, ce qui doit préoccuper le mouvement est le perfectionnement de l'individu qui intégrera ses cadres et ses élites futures.*

Il serait inutile d'analyser l'évolution de ce principe « *de rendre les peuples heureux* » dans la doctrine communiste. Les résultats visibles les plus éloquents apparaissent dans les pays d'au-delà du Rideau de Fer. L'application des principes communistes n'a fait que dépersonnaliser l'individu, que détruire toutes les libertés. Quant à l'égalité tellement vantée, nous croyons qu'en dehors du plaisir relatif de s'appeler les uns les autres par le petit nom, il n'en existe pas le moindre vestige.

De la sorte, il devient visible que, pas plus le principe démocratique de la liberté, que celui communiste de l'égalité, n'ont réussi à réaliser d'aucune manière le bonheur social des peuples, quoique les deux doctrines soient parties de l'idée eudémonistique du bonheur des masses.

Pourquoi ? Parce que leur propre idée eudémonistique était viciée à la base, tout leur édifice reposant sur une notion juridique.

On sait que l'idée de nation, de communauté, renferme en elle-même des problèmes extrêmement complexes. Celui du bonheur d'une collectivité, formée d'une infinité d'individus différents par l'âge, la culture, les intérêts, et dont les tendances individuelles sont continuellement centrifuges, est peut-être le plus important et le plus difficile. Pour que ces individus se sentent heureux en même temps, donc pour que le bonheur social soit effectif, il leur faut *un dénominateur commun*, qui puisse les rapprocher, les fondre ensemble. Mais il ne s'agit pas d'une fusion formelle, déterminée par décret. Il s'agit *d'une fusion en esprit* et dans les aspirations, la seule qui puisse lier — par-dessus les intérêts de classe, de profession, de fortune et de culture — les millions de molécules d'une collectivité. Or, ce dénominateur commun, ce magnétisme invisible mais indispensable, ne peut rien avoir de commun,

ni avec le principe libéral de la démocratie, ni avec celui, égalitaire, du communisme. Les résultats et les conséquences de ces principes sont trop récents, trop profondément imprégnés dans la chair des peuples pour pouvoir constituer dans l'avenir le ciment de leur bonheur. Les peuples l'ont compris ou commencent à le comprendre. On ne pourra jamais renouveler l'humanité en reprenant des formules déjà employées sans résultat.

Nous voulons être bien compris. Il ne s'agit pas de détruire la liberté conquise avec tant de difficulté, ni de mépriser l'égalité juridique qui doit exister à la base de n'importe quelle société. Il s'agit d'introduire *un nouvel élément*, un correctif, qui puisse mettre en évidence un état nouveau, qui établisse l'harmonie désirée dans le sein de la collectivité, en éliminant les défauts qui entachent les deux grands principes.

Or, ce nouvel élément a été élevé au rang de principe actif par le Mouvement Légionnaire. Il fait partie de la substance même de la doctrine légionnaire. Ce n'est pas un élément de propagande ou de circonstance. C'est un élément fondamental d'éducation et de transformation de l'homme. Il ne s'adresse pas à l'individu, comme un excitant des tendances et des nécessités primaires, mais à l'esprit, à l'âme, comme une possibilité d'analyse et de sentiment. C'est pourquoi ce nouvel élément peut atteindre n'importe quel individu par-dessus sa condition sociale, en dehors de la classe ou de la nation à laquelle il appartient.

Donc, si le but final de tout mouvement politico-social est le bonheur des peuples, des collectivités, des groupes, l'eudémonisme légionnaire apparaît comme le plus adéquat, comme le plus conforme aux nécessités actuelles, comme le seul capable de réaliser l'harmonie générale, tellement

compromise par l'application chaotique des « eudénomismes » précédents. Pourquoi ?

Parce que, en reconnaissant la valeur juridique de la liberté et de l'égalité des individus qui composent la communauté respective — mais en niant farouchement la possibilité d'un bonheur général par l'application stricte de n'importe lequel des deux principes — le légionnarisme introduit dans le circuit national un élément essentiel : *la compréhension* entre les individus par une appréciation réciproque de leur position dans la société. D'où découle une estimation plus exacte des droits et des obligations de chacun dans la communauté et par rapport aux autres couches sociales.

Quand disparaîtra la haine prêchée par le communisme contre les classes matériellement ou intellectuellement supérieures, ainsi que le mépris de ces classes envers les masses prolétaires, on pourra dire qu'on approche d'une époque de bonheur social. Cependant, pour en arriver là, il faut que chacun, de son côté, analyse l'importance sociale de l'autre, le comprenne, l'estime, l'accepte.

Sans ce changement de mentalité, la paix sociale ne sera jamais possible. C'est pourquoi, ni la démocratie, ni le communisme, ne sont arrivés à honorer leurs principes eudémonistiques. Ils ont établi par décret des situations légales, mais ils ont négligé complètement le côté spirituel. Le Mouvement Légionnaire cherche à atteindre justement ce côté, à le mettre en évidence et à l'harmoniser avec les situations légales.

LA COMPRÉHENSION RÉCIPROQUE ENTRE LES CLASSES SOCIALES EST LE PROBLÈME PRINCIPAL DE L'AVENIR. Le bonheur social ne peut résulter que d'une harmonisation des sentiments et des aspirations qui dominent les individus et les classes sociales ou professionnelles. Donc, cet élément nouveau

d'harmonisation est la réconciliation par l'esprit d'un nombre toujours plus grand d'individus.

D'autre part, l'élément catalyseur ne peut varier avec chaque collectivité à part. La base de la réconciliation des classes ne peut être qu'une seule: l'AMOUR, parce que l'amour est force de compréhension, de respect et de pardon.

Tant la liberté que l'égalité sont des éléments anarchiques, provocateurs de haine et de mésentente s'ils ne sont pas complétés par l'élément spirituel de la compréhension, seul capable d'apaiser les passions et de niveler les aspérités.

Ici réside le grand mérite du Mouvement Légionnaire. En faisant du rapprochement des classes par l'esprit un élément essentiel d'harmonie sociale, et en le faisant reposer sur l'amour d'autrui, le légionnarisme a mis en circulation de nouvelles potentialités humaines. Il a renversé l'ordre des valeurs, donnant *la priorité aux qualités spirituelles*, laissant au deuxième plan les facteurs juridiques et traditionnels. Il ne s'agit pas d'une élimination, mais seulement d'une subordination, pour le bien des communautés humaines.

Ainsi, le problème du bonheur social est devenu un problème d'éducation. Il ne s'agit plus de la victoire à tout prix d'un principe juridique, mais de *la victoire de l'homme sur lui-même.*

Si le bonheur d'une communauté repose sur la compréhension mutuelle entre les différentes classes sociales, par la destruction des problèmes irritants, par l'élimination de la haine des uns et du mépris des autres, par l'établissement de nouveaux principes de comportement, le Mouvement Légionnaire est la seule force politico-sociale de notre époque qui a atteint son but. La réconciliation réalisée dans le sein de la Légion par l'éducation et une activité en commun, est un exemple impéris-

sable et un espoir pour l'avenir. La Légion a tenté d'éliminer le mal social par l'application d'un principe de nature spirituelle dans l'activité matérielle d'une collectivité humaine. Application considérée jusqu'alors comme incompatible avec la vie et l'évolution sociale.

Peut-être le scepticisme le plus aveugle continuera-t-il longtemps encore à méconnaître le fond de l'eudémonisme légionnaire, et surtout sa méthode de réalisation. L'atmosphère internationale n'est pas du tout favorable. Mais, le Mouvement Légionnaire a le temps et il sait attendre. Le moment viendra où, conformément aux principes de l'amour et de la réconciliation, qui constituent son fondement, le légionnarisme fera venir à lui la majorité de l'opinion publique et s'attirera le respect et l'enthousiasme des masses populaires.

L'ANTISEMITISME LEGIONNAIRE

Une des grandes accusations portées contre le Mouvement Légionnaire était, est encore, son « *antisémitisme foncier* ». Répandue avec habileté par la presse judaïque de tous les pays, cette tendance naturelle de tout le peuple roumain, et non seulement de la Légion, a été présentée comme la conséquence néfaste de notre soumission aveugle aux directives hitlériennes. On a évité soigneusement de préciser que Hitler n'était pas encore né quand la réaction contre l'envahissement des Juifs était déjà une tradition en Roumanie, avec les grands penseurs Mihail Eminesco, Vasile Conta et A.-C. Cuza.

L'antisémitisme légionnaire a été, lui aussi, une conséquence de l'état de déséquilibre social, économique et politique provoqué par la présence néfaste d'une masse compacte d'un peuple allogène, réfractaire et inassimilable. Il faut avoir supporté la présence exclusiviste et rapace d'une communauté judaïque pour comprendre l'attitude du Mouvement Légionnaire devant l'infiltration dirigée de centaines de milliers d'individus, totalement différents comme race, comme religion et comme mentalité, au milieu de la nation. Nous défions

n'importe quel peuple au monde, si tolérant soit-il, de ne pas sentir tôt ou tard le besoin de défendre ses propres institutions et ses aspirations, au moment où — par une malheureuse conjoncture — il se verra envahi, menacé de décadence, ou même de disparition, par l'infiltration d'une autre nation ou d'une autre communauté. Un corps étranger, inadaptable, menaçant pour l'intégrité spirituelle d'une société et d'une civilisation, doit être éliminé ou paralysé le plus vite possible. C'est une règle primordiale de l'existence, de l'auto-défense.

Pour nous, Roumains, le problème du « *nègre* », le problème noir, ne se pose pas. Donc, on pourrait trouver effrayante et inhumaine l'attitude des Américains aux Etats-Unis et des Anglo-Boers d'Afrique du Sud envers les millions des nègres qui cohabitent dans ces pays. Le racisme manifesté par les Anglo-Saxons est, DE TOUS LES POINTS DE VUE, beaucoup plus terrible et radical que l'antisémitisme du Mouvement Légionnaire. Leurs raisons sont ouvertement raciales et ne tiennent guère compte de la situation de fait.

Les Juifs de Roumanie se sont infiltrés clandestinement dans le pays durant le dernier siècle, s'y sont établis en communautés compactes et fermées, totalement étrangères aux aspirations de notre peuple, se sont glissés aux places de direction, n'ont pas même appris correctement la langue et complotent sans relâche contre l'Etat ; en Afrique, par contre, les nègres sont chez eux et les Anglo-Boers sont des intrus ; aux Etats-Unis, ce sont les Américains eux-mêmes qui les ont fait venir, les ont éduqués et donc, ils n'ont aucune raison de les traiter comme des nouveaux venus.

Néanmoins, dans les trois cas, il s'agit d'une *attitude d'auto-défense*, contre des menaces réelles, qu'elles soient physiques, biologiques, par le

mélange du sang ; qu'elles soient économiques ou spirituelles, par la dégradation où la transformation, d'une mentalité originale.

Le Roumain, par nature est tolérant, compréhensif et bon. Aucune persécution religieuse ou raciale n'a JAMAIS existé dans les pays habités par des Roumains. La religion de chacun est respectée, avec la même déférence qu'on accorde à la sienne propre. La nation d'origine de chacun n'est qu'un élément d'identification, nullement d'offense. Si on traite quelqu'un de « *métèque* » (« *vénétic* » en roumain) c'est uniquement celui qui abuse de notre gentillesse, qui se moque de notre âme, de notre travail et des aspirations du peuple. N'importe qui a voulu venir s'établir en Roumanie a été bien reçu et respecté. On ne lui a jamais demandé plus qu'à n'importe quel autre Roumain de souche. Et qui a désiré s'intégrer à la communauté nationale a pu le faire sans restriction et sans rencontrer de réticences de la part des Roumains .

Les sectes religieuses des « *Skopts* » et des « *Lipovans* », chassées de Russie, sont venues en masse en Roumanie s'établir là où elles ont voulu, sans que personne ne les gêne ou ne les méprise. Les cas sont multiples et édifiants. Les Juifs mêmes ont pu s'installer sans la moindre restriction, dans n'importe quelle partie du pays, ont pu entreprendre tout ce qu'ils ont voulu, ont joui de toutes les libertés. EN ROUMANIE IL N'A JAMAIS EXISTÉ DE GHETTOS. Si, dans certaines villes, se sont formés des quartiers exclusivement habités par des Juifs, cela n'a été que la conséquence de la « *mentalité de ghetto* » avec laquelle sont arrivés en Roumanie les dizaines de milliers de Juifs russes, polonais ou ukrainiens.

Quant à la tolérance religieuse, personne ne peut la nier. Prétendre le contraire serait un outrage

au peuple roumain. Même dans les zones où les Juifs étaient les plus nombreux — en Russie et en Pologne — il n'a pas existé de Synagogues plus grandes et plus belles qu'en Roumanie.

Donc, ce n'est ni la *race*, ni la *religion*, qui ont provoqué en Roumanie le courant antisémite, le courant anti-judaïque. Les efforts faits par les Juifs pour donner cette impression, pour faire accréditer cette intention, tiennent au fait qu'ils voulaient impressionner l'opinion mondiale en leur faveur et, à la fois, cacher les vraies causes de la révolte, causes légitimes et incontestables.

Nation parasitaire, dont la cohésion est maintenue par sa religion exclusiviste, la nation juive ne sent aucun lien profond, stable, avec la terre et les peuples au milieu desquels les fluctuations de l'histoire l'ont jetée.

Profondément imbue de mentalité messianique et de la conviction d'être « *le peuple élu* », la juiverie ne voit dans les autres nations qu'une masse destinée à être exploitée. Tout dans la mentalité judaïque est imprégné de matérialisme. La joie immédiate, la joie matérielle, est une de ses caractéristiques, et arriver à cette joie n'importe où, n'importe quand et surtout n'importe comment, est sa règle capitale de conduite.

Les moyens employés pour atteindre cet objectif majeur n'ont jamais rencontré d'interdictions. La morale suprême est celle de l'accaparement, de la domination, de la destruction de tous ceux qui pourraient s'y opposer.

Au milieu d'un peuple comme le peuple roumain, de conception spiritualiste et de tendance idéaliste, les intentions et les conceptions judaïques ont trouvé un terrain propice. Et la cohabitation a duré des décennies, profitable pour les Juifs, destructrice pour les Roumains... Les armes les plus bas-

ses ont été employées par les Juifs pour maintenir leur suprématie et leurs avantages. Corruption, chantage, influence par la presse, usure, main-mise sur l'industrie et le commerce par des moyens illicites, etc., toutes les méthodes ont été utilisées pour maintenir cette atmosphère anarchique, ainsi que la suprématie matérielle de la juiverie.

D'autre part, avec l'arrogance caractéristique des peuples sémitiques, les Juifs ont bafoué les institutions, les aspirations et la culture du peuple autochtone, aux dépens duquel ils s'enrichissaient. Aucune intimité, aucun rapprochement spirituel n'a adouci les relations entre les deux peuples, et ce, en raison de l'exclusivisme spécifique des Juifs. Le peuple roumain, insulté, n'avait même pas le droit de se défendre ; toute réaction était immédiatement appelée « *antisémitisme* » et « *huliganisme* » (action d'empiéter d'une manière brutale sur les droits et les libertés des citoyens).

En réalité, la Roumanie se débattait dans un véritable « ANTI-ROUMANISME », dirigé d'une manière implacable par les Juifs. Avec leur expérience millénaire, les Juifs savaient que celui qui crie le plus fort sera toujours considéré la victime !... Ainsi, pendant qu'ils dépouillaient la nation roumaine et la menaient sur la voie du dépérissement économique et spirituel, eux, les Juifs criaient tant qu'ils pouvaient, par la presse et par l'intermédiaire de leurs organisations internationales, qu'ils étaient persécutés, que leur « *patriotisme* » n'était pas compris, que les Roumains étaient des « *huligans* », des sauvages, des vipères, etc...

Il est très curieux néanmoins que, en 1917, lorsque les armées allemandes sont entrées à Bucarest ceux qui sont allés à leur rencontre avec des fleurs, ont été les « *patriotes* » juifs ; que, en 1944, lorsque les armées rouges ont envahi la Roumanie, ce sont

toujours les « *patriotes* » juifs qui les ont reçues avec des fleurs et leur ont offert leurs services compétents ; que, de 1947 jusqu'à l'heure présente, ce sont encore les « *patriotes* » juifs qui ont renoncé à la Roumanie pour partir vers Israël...

En Roumanie, le problème de l'antisémitisme est moins complexe que ne veulent le faire paraître les Juifs eux-mêmes. Il ne s'agit pas de HAINE RACIALE (dans un pays où vivent en harmonie, avec les autochtones, des communautés entières de Slaves, de Germains, de Mongols, d'Uralo-Altaïques) et encore moins de HAINE RELIGIEUSE (dans un pays où la religion prédominante étant le christianisme orthodoxe, les prêtres turcs recevaient des salaires de l'Etat à égalité avec les prêtres chrétiens).

Les causes de cet antisémitisme (qui se manifeste non seulement chez les Roumains, mais aussi chez les autres peuples cohabitants) ne doivent pas être imputées à la nation roumaine, mais à la mentalité, à la mégalomanie, à l'égoïsme, au matérialisme, au comportement et aux abus dans tous les domaines du peuple juif lui-même. L'antisémitisme surgit FATALEMENT dans n'importe quel pays du monde, dès que la concentration des communautés juives est telle qu'elles peuvent se permettre de mener une politique particulière en marge de la politique officielle, et d'influencer celle-ci. Là où surgit l'antisémitisme, il s'agit d'une conséquence, d'un acte de défense, d'une volonté de survie, d'un réveil devant une menace inquiétante que l'instinct d'abord, puis la raison, nous montrent comme nécessaire et indispensable pour la sauvegarde de la nation.

L'antisémitisme n'est pas une maladie, une psychose, une folie, comme d'innombrables écrivains juifs et d'autres, ignorants du problème, s'efforcent de le présenter. L'antisémitisme est la conséquence d'importantes circonstances réelles. Et quel que

soit l'angle sous lequel on regarde le problème ces circonstances mènent infailliblement le chercheur vers le peuple juif. C'est donc dans l'intimité psychique du peuple juif qu'il faut chercher les racines de l'antisémitisme.

L'antisémitisme légionnaire, de même que celui de ses prédécesseurs roumains du XIX^e^ siècle, n'est qu'une attitude de défense de la nation, menacée continuellement et en profondeur, par la présence active et implacable d'une énorme communauté allogène, intégralement étrangère à l'esprit de la nation. Cette attitude de défense a pris une nuance antisémite, parce que les JUIFS CONSTITUAIENT L'ÉLÉMENT DANGEREUX DE L'ÉPOQUE. S'il s'était agi d'une autre nation, cette réaction aurait certainement eu une autre signification et une autre importance. On ne doit pas oublier que la nation roumaine a eu l'époque « *anti-turque* », l'époque « *anti-phanariote* », etc. Et, en ce moment, on peut affirmer qu'il y a, pour toute la nation roumaine, une époque « ANTI-RUSSE ».

Pourquoi, pendant ces tristes époques du passé, personne n'a crié que les Roumains patriotes et combattants, étaient des « *huligans* », des « *fous* », des « *malades* » ou tout autre chose ? Pourquoi ces accusations ne sont-elles lancées qu'au peuple qui se lève péniblement et avec de grands sacrifices, contre l'envahissement et l'oppression du peuple juif ?

« *Tenons-nous penchés, mais jugeons droit* » — dit la sagesse populaire. Lorsqu'une nation se plaint et se révolte contre les attitudes et les méthodes employées par un autre peuple, lorsque des souffrances matérielles et spirituelles sont causées par ce même peuple, lorsque toutes ses manifestations soulèvent des protestations unanimes au sein de la nation spoliée, *une certaine vérité* doit exister à la

base. Est-il possible que toutes les nations où se sont produits des mouvements antisémites au cours de l'histoire, aient été prises de folie et que la seule nation saine, correcte, et digne d'être imitée soit JUSTEMENT celle contre laquelle se sont élevées les plaintes et les protestations ?...

Ne jouons pas les naïfs ! Les efforts entrepris par les écrivains juifs pour contrecarrer les mouvement antisémites, correspondent à la ligne de conduite de leur nation. Gagner la sympathie de l'opinion publique, c'est gagner l'essentiel du combat. Accuser les autres des pires horreurs, c'est empêcher cette opinion d'apercevoir les agissements blâmables et les buts inavouables de la nation juive. Et qui ne voudra pas ou ne saura pas approfondir le problème, s'en tenant toujours aux éléments superficiels et spectaculaires exposés par les défenseurs juifs, sera tenté de les croire et de leur accorder sa sympathie. C'est d'ailleurs ce qu'ils poursuivent : une plus grande sympathie du public pour la cause judaïque ; une plus grande haine, du même public, contre ceux qui les combattent.

On se trouve devant un conflit millénaire entre la mentalité talmudique et mégalomane de la nation juive, et l'instinct de conservation des nations sur lesquelles se sont abattus, dans l'histoire, « *l'amour* » et « *l'amitié* » du peuple élu... Et la fin de ce conflit ne peut être une entente entre les deux parties en cause. C'est, ou l'effondrement total de la nation attaquée, sous la domination et la férule de la communauté judaïque qu'elle a accueillie magnanimement, ou l'expulsion radicale de ce fléau du cœur de la nation, en le mettant dans l'impossibilité de nuire.

C'est en regardant sous cette perspective radicale l'avenir de la nation roumaine que Corneliu Codreanu a analysé le problème sémite. Il n'y avait

pas de possibilité d'entente et surtout, il n'y avait plus de temps à perdre. Le mal était profond, les ramifications de la puissance judaïque étouffaient de leur étreinte mortelle une bonne partie de la vie économique, culturelle, financière, etc. de la nation roumaine. De plus, les moyens et les méthodes de défense employés jusqu'alors avaient fait faillite. Il fallait changer de fond en comble la stratégie et la tactique de cette lutte sans merci avec une communauté agressive et habile, ingénieuse et rusée.

Partant de cette conclusion, Corneliu Codreanu a réussi à démolir sans cri et sans menace, tout l'échafaudage de conquête prévu par les forces occultes de la juiverie roumaine. L'antisémitisme légionnaire s'est manifesté dès le début sur une base et dans des formes tout à fait différentes de celles auxquelles étaient habitués les Juifs de Roumanie. Il ne s'agissait plus d'une révolte affective de quelques masses, autrement amorphes, ou d'actes de violence dirigés contre les vitres des synagogues et des firmes marquées de l'étoile de David.

L'époque classique du « *cuzisme* » (puissante organisation antisémite dirigée par le professeur A.-C. Cuza) ou du « *huliganisme* » habituel, contre lesquels les journaux de « *Sarindar*[1] » ou de New York pouvaient répandre tout leur fiel, était dépassée. Le Mouvement Légionnaire introduisait une tactique nouvelle :

— d'abord, on reconnaissait publiquement la puissance matérielle de la juiverie, l'influence écrasante qu'elle exerçait sur les classes dirigeantes roumaines par la corruption, la maçonnerie, les mariages, les chantages...

---

1. Rue célèbre à Bucarest où étaient concentrés les journaux et les revues de la presse juive.

— ensuite, on reconnaissait ouvertement la faiblesse de l'organisation existante pour combattre cette force riche, impitoyable, soutenue par la puissance judaïque internationale. Les méthodes classiques, faciles à ruiner par la propagande sémitique, avaient été un fiasco ;

— enfin, on avouait que suivre la ligne traditionnelle pour combattre la puissance judaïque incrustée dans la société roumaine, constituait une autocondamnation à l'esclavage perpétuel. Tout ce qui avait été fait jusque-là dans ce domaine ressemblait à l'attitude de l'homme qui, impuissant devant une force écrasante et désespéré de ne pouvoir rompre cet état de choses, crie son affliction, jure, maudit, mais continue à supporter les coups du sort.

Le Mouvement Légionnaire, à la surprise de la juiverie, a brisé cette tradition et introduit dans le combat contre le danger sémite deux armes tout à fait différentes :

1. *Une mentalité majeure :* la confiance dans les possibilités latentes de la nation, considérées plus puissantes que toutes les coalitions financières et politiques qui dominaient le Pays. Armés de cette nouvelle mentalité, les Roumains pouvaient regarder l'avenir avec la conviction ferme de pouvoir conjurer le danger, indifféremment de l'état d'infériorité dans lequel ils se trouvaient à cette époque-là.

Faire naître cette mentalité, c'était renforcer spirituellement la nation et l'arracher à cet état presque hypnotique d'infériorité que les organes de propagande judaïque lui avaient inculqué.

2. *Le renversement du mythe de la toute-puissance juive :* par la création des coopératives et du commerce légionnaires, destinés à s'installer partout, surtout là où la finance judaïque détenait un véritable monopole commercial.

Cet encouragement au commerce, dans un esprit de solidarité, visait à la création et à l'organisation, sur des bases nouvelles, d'une couche, toujours croissante, de commerçants roumains capables de remplacer, à la longue, les intrus galiciens et autres, qui avaient envahi les villes et les villages du Pays.

C'étaient des attitudes légitimes, légales, admirables, qui cherchaient à rétablir une justice et à regagner certains droits usurpés. Ces actions pouvaient-elles être considérées comme de nature antisémite ? Rien ne permettait une pareille affirmation. Le Mouvement Légionnaire ne faisait rien de plus que de retourner contre les Juifs leurs propres armes. Seulement, une pareille attitude d'émancipation n'entrait pas du tout dans les calculs de la communauté juive, qui avait jeté son dévolu sur l'économie et les finances du pays...

Pour nous, Roumains, la juiverie — à cause de sa manière de se comporter, d'agir et d'envisager l'existence des autres — ne pouvait guère être considérée comme un élément constitutif et constructif de la nation, mais comme un corps d'origine éthnique différente, dangereuse. Elle-même, la juiverie, en tant que communauté, se considérait une nation à part, ACCIDENTELLEMENT établie sur le territoire de la Roumanie. Ainsi, dans la conscience de chaque Roumain, *le Juif était l'étranger par excellence*, et, dans un sens très large : l'ennemi. C'était l'intrus qui ne venait nullement pour vivre et se fondre avec le reste de la nation ; c'était l'individu perfide sans aucune affinité avec le pays, celui qui vole, trompe, emploie l'usure, celui qui est toujours prêt à faire front commun avec les ennemis de la patrie, en un mot, celui qui crie à tue-tête qu'il est Roumain, mais qui, en réa-

lité, ne l'est pas, ne veut pas l'être et ne le sera jamais.

C'est à cause de cette mentalité que la Légion a pu imaginer les normes pour combattre leur plan d'asservissement de la nation roumaine :

a) contre les Juifs, il faut employer leurs propres armes ;

b) la juiverie doit être touchée là où elle sent la plus grande douleur : le commerce et les finances.

Ainsi furent imaginées les deux normes d'action fondamentales qui changeaient complètement le problème de l'antisémitisme. L'attitude légionnaire ne touchait en rien l'intégrité physique des Juifs. ne faisait nullement cas de la race et n'attaquait nulle part les synagogues. La notion même d'antisémitisme était dépassée. On ne s'attaquait pas à une race, à une nation, à une communauté, à une religion, mais à une MENTALITÉ ERRONÉE ET DANGEREUSE pour l'avenir de toute la nation roumaine. La lutte du Mouvement Légionnaire n'avait pas pour but la destruction des Juifs, mais la promotion d'un commerce purement roumain et le rétablissement des valeurs morales dans les relations commerciales et financières, qui avaient totalement disparu sous l'influence néfaste de la mentalité sémitique.

Une pareille attitude peut difficilement être considérée comme antisémite et « *huliganique* ». Les « *droits de l'homme* » ne sont pas le monopole d'un certain peuple, qui les étale emphatiquement à tort et à travers. Ces « *droits* » existent aussi lorsqu'il s'agit du peuple roumain qui, chez lui, sur la terre défendue pendant des millénaires avec du sang, des larmes et des souffrances, était arrivé à être « *valet chez le Juif* », comme le rappelle la chanson populaire.

La patience du Roumain est proverbiale. Mais la sagesse populaire possède une foule d'autres proverbes qui le montre sous une autre lumière. Il supporte longtemps, cependant le moment arrive où il dit vertement : assez ! Et même si la vérité s'exprime sous une forme plaisante, elle n'est pas moins significative : « *J'ai pitié de toi ; mais en ce qui me concerne, mon cœur se fend !* »

Appliqué au problème juif, ce proverbe traduit une réalité. Le Roumain a eu pitié de tous les Juifs qui sont venus malheureux et miséreux du fond de la Galicie et de la Russie pour demander un abri plus clément. Il a eu pitié et il les a reçus tous humainement. Néanmoins, quand le même Roumain en a eu assez de l'arrogance et de l'audace de ces nouveaux venus, qui se posaient en maîtres, écrasaient le peuple et dictaient les lois, il leur a crié par la voix du Mouvement Légionnaire : ASSEZ!

On sait qu'une des caractéristiques des sémites est *le manque de mesure*, dans tout ce qu'ils font, pensent ou entreprennent. Les Juifs, bien que vivant dans le présent, dans le matériel immédiat, n'ont pas le sens des proportions, le sens de la réalité. Avec une facilité surprenante pour un peuple d'une si vaste expérience sociale, ils dépassent les limites du supportable et du bon sens. Ils deviennent insatiables ; ils veulent beaucoup, le plus possible, ils veulent TOUT. Et, dans leur anxiété d'accaparer, ils ne tiennent plus compte de rien. Ils foulent les principes (des autres, bien entendu), ils écrasent les aspirations (des autres, toujours), ils trompent, ils corrompent, ils détruisent... Aveugles, dans l'orgie du veau d'or qu'ils glorifient, parvenus à une sorte d'apogée de la victoire matérielle, ils méprisent les droits, minimisent les aspirations, nient l'histoire, souillent la culture et humilient le peuple au milieu duquel leur destin errant les

a jetés à un certain moment. Pris de frénésie, ils introduisent dans le peuple qui les a accueillis, le virus de la désagrégation.

Est-ce de l'antisémitisme de vouloir se soustraire à un pareil destin ! Est-ce de l'antisémitisme si, à l'origine de tous ses déboires, la nation qui recherche son équilibre rencontre TOUJOURS l'action et la volonté juives ? Il serait absurde et même criminel de condamner une pareille auto-défense sous le motif qu'elle nuit aux Juifs et que, par conséquent, elle est de nature... antisémite, ou antihumanitaire.

Quand le Mouvement Légionnaire s'est déclaré antisémite et a commencé à prendre des mesures pour enrayer l'effondrement du pays sous la pression de la juiverie, la Roumanie, pour ses 16 000 000 d'habitants avait plus d'un million et demi de Juifs, totalement réfractaires à toute communion d'esprit avec la majorité de la population. Il y avait presque 10 % de Juifs sur la population totale. Proportion énorme, surtout que ces nouveaux venus se pressaient en bloc vers les métiers-clés de la nation, dans l'intention évidente de mettre la main sur les rênes du pouvoir.

C'est à la lumière de ces données statistiques et dans la perspective de l'avenir national, que doit être regardée et comprise l'action des étudiants roumains en faveur de l'introduction du « *numerus clausus* » et même du « *numerus nulus* » pour certaines Facultés. Cette attitude de la jeunesse roumaine n'était pas de l'antisémitisme, comme on l'a dit, mais une AUTO-DÉFENSE DÉSESPÉRÉE contre l'infiltration disproportionnée d'éléments allogènes, étrangers non seulement par le sang, mais par les aspirations et les intérêts, à la masse du peuple roumain.

Si cette disproportion avait été constituée d'élé-

ments tartares, hongrois, nigériens, ou américains, le courant de révolte et de défense aurait été anti-tartare, anti-hongrois, anti-nigérien ou anti-américain. Mais, dans ce cas, aucun journal et aucune organisation humanitaire ne se seraient saisis du « *cas* », le considérant tout simplement comme « *une affaire intérieure de la Roumanie, dans laquelle personne n'a le droit de se mélanger* ». Et tout aurait été réglé.

Cependant, quand il s'agit des Juifs, tout change. Les communautés judaïques du monde entier (qui se comportent de la même manière partout où elles se trouvent) réagissent comme si elles étaient brûlées au fer rouge : on viole les droits de l'homme!... Il ne s'agit plus d'un problème interne, mais d'une question internationale. Que la solution de cette « *question* » dans le sens voulu par les Juifs, puisse provoquer la destruction, la stagnation ou le ralentissement de l'évolution normale d'une nation, CELA N'A ABSOLUMENT AUCUNE IMPORTANCE. Ce qui compte, c'est la vie, le bien-être et la volonté de la nation parasitaire.

Donc, l' « *antisémitisme légionnaire* » tant décrié ne peut être considéré ni barbare, ni anti-humain, ni indigne d'un peuple civilisé. L'antisémitisme légionnaire n'est l'expression ni d'une haine de race, ni d'une haine de religion. Ce n'est qu'un effort véhément pour libérer la nation roumaine des chaînes d'une tyrannie économique, infiltrée et fortement organisée au sein de la nation, tyrannie instaurée par un peuple inassimilable, aux tendances centrifuges et sans le moindre respect pour les institutions locales et pour le peuple qui l'a accepté dans son sein.

Si les Juifs ont tellement de droits et peuvent s'en prévaloir n'importe quand et n'importe où,

qu'il nous soit permis aussi à nous, Roumains, de nous défendre lorsque la substance de la nation est en danger de mort, même si ceux visés par ces mesures de défense sont les membres du « *peuple élu* ».

DEUXIEME PARTIE

CREDO

LES TROIS EPREUVES LEGIONNAIRES

Motto

« ... celui qui n'a passé ni l'examen de la *douleur*, ni l'examen de la *bravoure*, ni l'examen de la *foi*, peut être un homme « *habile* », mais il ne pourra jamais être un *légionnaire*. »

CORNELIU ZELEA CODREANU.

PRELIMINAIRES

Parmi les organisations révolutionnaires de notre époque, le Mouvement Légionnaire est, sans doute, l'un des moins connus, bien que sa doctrine et ses préceptes constituent l'apport le plus original dans l'effort des nations pour résoudre la crise socio-politique permanente qui nous afflige.

Connu aussi sous le nom de la « *Garde de Fer* », ce mouvement nationaliste-spiritualiste roumain a été longtemps assimilé au nazisme et, par voie de conséquence, traité avec une rigueur qu'il ne méritait pas. Sans nier une certaine affinité idéologique avec le national-socialisme en ce qui concerne leur but commun dans la lutte contre le communisme, le Mouvement Légionnaire, par sa doctrine et par sa manière d'envisager la refonte de la société, est totalement différent du mouvement allemand.

Il est avant tout spiritualiste à base chrétienne. Il est nationaliste sans être xénophobe. Il est révolutionnaire sans être contre les classes, contre l'intérêt personnel ou contre la propriété. Il est éducateur sans être exclusiviste. Il est pour l'autorité sans accepter l'autoritarisme. Et surtout, il croit en l'homme, en tant qu'être social et en tant que personne humaine.

C'est pourquoi toute la refonte de la société, vue par d'autres sous la forme d'un simple changement de structure dû à la pression des forces extérieures, repose, pour le Mouvement Légionnaire, sur l'élément le plus insaisissable qui soit : *l'esprit humain*. Pour ce mouvement, c'est là, dans cet esprit et dans cette âme de l'individu, que doit avoir lieu la grande révolution, la seule qui puisse bouleverser la société et lui donner l'harmonie qu'elle cherche.

Il y a dans cette doctrine spiritualiste une profusion de préceptes originaux, inexistants dans d'autres doctrines, même similaires, qui lui assurent une place à part dans le grand combat qui, actuellement, met face à face deux mondes et deux conceptions de vie.

Dans les pages qui suivent, nous allons aborder un aspect de cette doctrine : celui qui a trait à la manière dont elle envisage *la transformation de l'homme commun en légionnaire*. Car, devenir légionnaire ce n'est pas voter pour le mouvement ou avoir sa carte de membre. Devenir légionnaire constitue une véritable dignité, qu'il faut mériter, à laquelle on arrive avec difficulté et qu'on ne garde que par un effort permanent, soutenu.

C'est dans ce processus de l'adhésion, qui a lieu à l'intérieur de l'homme que réside l'originalité du Mouvement Légionnaire. On peut supposer qu'un pareil « *processus* » n'a rien de spécial et doit correspondre plus ou moins aux conditions requises pour devenir communiste, socialiste ou membre d'un parti traditionnel. Rien de tout cela, car dans la Légion ce processus dure toute la vie ; autant, du moins, que l'individu engagé est capable de volonté, de courage, de persévérance, pour s'adapter à la lente évolution de sa nouvelle personnalité.

Le Mouvement Légionnaire part de certaines pré-

misses qui n'ont cours dans aucune autre organisation politique :

Il n'y a pas de compréhension sans *souffrance*.

Il n'y a pas d'espoir sans *foi*.

Il n'y a pas de victoire sans *sacrifice*.

Ce n'est pas une nouveauté dans l'histoire et dans la vie des peuples. La sagesse humaine les a même traduites dans ses contes populaires où le héros principal n'arrive à la récompense que par une série d'épreuves difficiles, où se révèlent à la fois son caractère, sa volonté, sa foi, sa force de sacrifice. Le Mouvement Légionnaire fait revivre ces vertus, trop souvent délaissées à notre époque, et qui seules peuvent faire renaître dans l'individu la dignité et le sentiment de l'honneur.

L'homme de notre siècle est soumis, lui aussi, à des épreuves, mais sa tendance est de se laisser aller, de supporter avec trop de facilité les coups du sort. Surtout, il se soumet avec trop d'abandon aux pressions politiques.

Et cependant, il est des moments de sa vie où l'on doit tout de même réfléchir, décider, choisir ; parfois, on doit souffrir, lutter, reculer, recommencer. De plus en plus rares sont ceux qui ont la force morale et la volonté nécessaires pour se maintenir et s'affirmer. Le plus souvent, l'homme se laisse emporter par des courants séduisants, mais entièrement étrangers à sa propre nature et qui exigent de lui des sacrifices qu'il est bien incapable d'expliquer. Il se contente de suivre le mouvement, dans l'espoir de réaliser quelque chose... Ainsi, il s'y jette et, en vertu de l'inertie, il s'y laisse flotter dans une incertitude affligeante.

Le Mouvement Légionnaire vient le tirer de cette incertitude et lui donner le goût de l'affranchissement et du dépassement. Il lui impose une attitude qui rompe avec le passé, avec son indolence et

sa lâcheté. Il lui ouvre la perspective d'un horizon nouveau, d'une discipline permanente qui lui assure la plénitude de ses vertus et de ses aspirations. Cependant, cette plénitude ne peut être atteinte d'emblée. Elle se cristallise peu à peu, après un long cheminement, plein d'embûches et de déboires.

C'est ce cheminement que nous voulons expliquer et mettre à la portée de tous ceux qui voudraient approfondir et comprendre le phénomène légionnaire. Il était indispensable qu'une explication soit donnée sur le symbolisme des trois épreuves.

Il n'est pas coutume dans notre monde, mené par son matérialisme et par sa mécanique de la réalité palpable, d'entendre parler des « *montagnes de la souffrance* », des « *forêts aux bêtes sauvages* » ou des « *marécages du désespoir* », qu'il faut vaincre pour devenir un autre être. En réalité, ce symbolisme fait partie de la vie et chaque individu, même le plus réfractaire, en est imbu. Si curieux que cela puisse paraître, un symbole frappe davantage l'imagination populaire, et il est plus facilement compris qu'un exposé théorique et dogmatique.

A des échelles différentes, l'homme est sans cesse soumis à des épreuves. Mais ses réactions ne sont pas toujours réfléchies. Le plus souvent elles sont instinctives, ou habilement dirigées par des slogans ou des promesses fallacieuses. Rien ne vient s'ajouter, comme une dimension spirituelle, au comportement des individus. C'est pourquoi il ne leur reste que *l'épreuve de force* pour montrer leur puissance ou tenter l'inconnu.

C'est pour provoquer un changement total de cette mentalité que Corneliu Zelea Codreanu a

employé un autre langage et a mis l'accent sur d'autres coordonnées :

— *avoir la foi* dans ce qu'on fait, dans ce qu'on croit ;

— *persévérer* dans son but et reprendre cent fois s'il le faut la tâche qu'on s'est proposée ;

— *ne rien craindre*, ni la souffrance, ni la mort ;

— *être conscient de la responsabilité* qu'on a envers sa nation, envers l'humanité et envers soi-même ;

— *prier*, seul ou en groupe, chaque fois que les faiblesses s'emparent de nous et mettent en danger le travail déjà accompli ou à accomplir.

De cette manière, les épreuves légionnaires ne sont pas destinées à créer une opposition de force brutale entre la Légion et ses adversaires. Au contraire, il y a toujours, face à face, *la force spirituelle*, intérieure, de chaque légionnaire et *la force coercitive* de ceux qui le pourchassent et qu'il doit affronter.

La différence est capitale. Selon le nombre des épreuves surmontées, le légionnaire pénètre chaque fois davantage dans un univers plus pur, plus compréhensif, devenant, à son tour, plus courageux, plus conscient, plus humain.

C'est par ces épreuves que l'individu devient un légionnaire et que le légionnaire devient un homme nouveau.

Les épreuves légionnaires sont salutaires, malgré leur dureté. Elles jouent le rôle de tamis à travers lequel se fait une sélection de plus en plus rigoureuse parmi tous ceux qui se sont sentis attirés par les préceptes du mouvement.

A une époque comme celle que nous vivons, profondément marquée par la décomposition morale et par l'explosion des pires égoïsmes et de toutes les haines, un mouvement comme le nôtre ne peut se

contenter *d'accepter* tout simplement dans ses rangs tous ceux qui se pressent à ses portes. Il faut une barrière pour ne laisser y pénétrer que ce que le groupe national a de meilleur, de plus pur, de plus courageux. Le redressement de la nation a besoin de gens exceptionnels. Il faut donc sélectionner durement les aspirants.

Il est vrai que toutes les formations politiques ont un système de sélection. Cependant, les différences qui les séparent sont impressionnantes et hautement significatives :

Dans les partis bourgeois, ce qui compte c'est la sélection des plus retors, des plus habiles à garantir les privilèges établis, de ceux qui puissent constituer une superstructure fermée et égoïste, indispensable au maintien des positions acquises. Ces formations appliquent le principe des *castes*, gardant le contact avec les masses par l'intermédiaire de cadres politiques tout aussi « *castifiés* » à leur niveau et par un programme social prometteur et fallacieux qui, s'il n'est jamais appliqué, permet au moins à une série d'individus de faire leurs affaires, de s'enrichir et de narguer les autres.

Dans les formations de gauche, surtout dans celles extrémistes, la sélection répond à un autre critère et à un autre but. Les meilleurs sont ceux dont la brutalité et l'obtuse fidélité aux exigences du parti sont au-dessus de toute épreuve. D'ailleurs, leurs épreuves de sélection n'ont rien à voir avec la conscience de chacun, avec le sacrifice volontaire, avec l'amour de la vérité ou de la justice. C'est exactement le contraire : est « *sélectionnable* » celui qui viole et torture la conscience de l'homme, sacrifie sans sourciller la liberté ou la vie des autres, fait fi de la vérité et de la justice. Attitudes et critères compréhensibles dans le cas

texte de leur doctrine de haine et de leur but révolutionnaire.

Ce n'est pas l'homme en soi qui les intéresse, ce n'est pas la vérité et la justice qu'ils poursuivent, en dépit de leurs slogans basés sur ces principes. Pour eux, un seul but compte : la conquête du monde par n'importe quel moyen, soit-il le plus vile et le plus répréhensible. Ce qu'on veut donc sélectionner, ce sont des agents sans scrupules, prêts à tout, capables d'aider aveuglément à la main-mise sur l'humanité entière.

Pour le Mouvement Légionnaire, le problème de la sélection est tout à fait différent. Ce qu'on veut sélectionner, ce n'est pas un nouveau privilégié ou arriviste professionnel, ni une brute assoiffée de haine et de vengeance. La sélection légionnaire poursuit la création d'un *nouveau type d'homme*, dont les coordonnées caractéristiques soient à l'opposé de celles qui minent actuellement la société humaine. Comme l'a toujours affirmé Corneliu Codreanu :

> Le Mouvement Légionnaire, avant d'être un mouvement politique, théorique, financier, économique, etc., c'est-à-dire un mouvement de formules, est *une école spirituelle*, dans laquelle, s'il y entre *un homme*, à l'autre bout en sortira *un héros* [1].

Cette notion de « *héros* » est prise dans un sens très étendu, dépassant de beaucoup l'étroite acception du héros militaire. Le héros légionnaire, c'est l'individu qui a vaincu en lui les mauvais penchants, qui a surpassé l'égoïsme, qui a su se domi-

---

1. Corneliu Codreanu, *Le livret du chef de nid*, p. 88-89.

ner devant les promesses, les honneurs et les louanges des gens intéressés, qui sait toujours affronter les dangers et les responsabilités, qui sait lutter, souffrir et mourir pour l'idée qui l'anime.

Ce héros, c'est l'homme qui a dépassé sa condition de simple mortel par un effort soutenu d'éducation sur lui-même et par une prise de conscience de ce que son geste de sacrifice représente pour la société de demain.

Selon le Mouvement Légionnaire, le « *héros social* » n'est pas celui qui lutte pour la destruction des classes sociales et pour l'instauration de la dictature du prolétariat, mais celui qui a compris l'importance de chaque classe, qui lutte pour les rapprocher et pour éliminer les différends qui les opposent les unes aux autres.

De même, le « *héros du travail* » n'est pas le « *stakanoviste* » qui se tue à une tâche surhumaine pour la production pléthorique d'un produit matériel, mais l'ouvrier qui a saisi la valeur morale de son travail, de sa collaboration enthousiaste dans l'effort de l'entreprise, du secteur économique ou de la nation dans leur lutte contre la pauvreté et le sous-développement.

Après cette digression sur la sélection et sur la notion de « *héros* » dans la conception légionnaire, on peut mieux comprendre l'importance des épreuves qui s'y attachent.

SENS DES EPREUVES LEGIONNAIRES

Les épreuves qu'on va exposer plus loin ne sont pas imposées aux légionnaires, comme dans leś contes de fée, pour atteindre un but, un simple but. Ce n'est pas le mouvement qui les choisit et qui les jette sur le chemin à parcourir par ses troupes pour les mettre à l'essai. Ce ne sont pas des examens que chaque légionnaire doit passer à des époques fixes pour montrer ce qu'il a appris et ce qu'il a fait pendant un certain laps de temps.

Ces épreuves, bien que prévues en tant que telles par Corneliu Codreanu, sont imposées aux combattants de la Légion de l'Archange Michel de l'extérieur, à chaque instant, sous des formes variables mais toujours pénibles. De plus, ils ne peuvent pas s'y soustraire sans renoncer à leur engagement moral et à la ligne de dignité qu'ils se sont imposée conformément aux principes du mouvement. Le légionnaire est obligé de les affronter ou de renoncer à sa position de combattant pour une cause qu'il considère juste et indispensable. Ainsi, il est toujours sur le qui-vive, étant forcé de prendre une décision personnelle à chaque épreuve nouvelle qui se présente sur son chemin.

Devant chacune de ces éprouves il doit suivre

la voie de l'honneur, de la foi, du courage. Il est parfois la proie des faiblesses humaines qui portent atteinte à sa volonté. Ce sont des manifestations inhérentes à sa nature, inévitables et pardonnables. Il est impossible de passer par ces épreuves comme un roc inébranlable et d'arriver au bout du calvaire sans en ressentir le poids. L'homme est incapable de pareilles prouesses, trop peu « *humaines* ». Au milieu de la tourmente, il souffre, il a des doutes, il désespère, il a peur, il faiblit, il pleure, il tremble... car il sent, dans sa chair et dans son esprit, toutes les douleurs que la méchanceté et la haine de ses semblables peuvent lui infliger.

Ces affres intérieures, ces tortures physiques, sont la chaîne des épreuves que le légionnaire doit affronter. Très souvent, son courage, sa résistance ou sa foi se trouvent ébranlés, réduits à un souffle infime, prêt à s'évanouir. C'est à ce moment qu'au fond de son âme a lieu le grand mystère de sa reconversion, de son retour, lorsqu'il décide de son destin et de sa mission. C'est à cet instant qu'il passe l'examen des épreuves, sans même le savoir et parfois sans y penser. Car, ce qui le pousse à prendre une décision n'est nullement l'idée de *passer* l'épreuve, mais toute une synthèse spirituelle, où entre en ligne de compte tout ce qu'il y a de meilleur en lui : les vertus ancestrales oubliées, la dignité humaine ressuscitée, les préceptes légionnaires inculqués. Il y a une lutte terribble en lui-même et s'il résiste aux pressions extérieures qui l'écrasent et le menacent de destruction, il monte une marche de plus sur l'échelle infinie de la perfection légionnaire.

Suivre la route morale et spirituelle du mouvement, en dépit de toutes les entraves, affronter la misère, la souffrance et la mort, telle est la ligne

de conduite d'un légionnaire. Mais, avoir foi avant tout dans ce qu'il considère comme la finalité de sa lutte, voilà le premier devoir d'un légionnaire qui se trouve aux prises avec ces épreuves, car la force de la foi renforce le courage et durcit la volonté.

Cependant, pourquoi l'homme légionnaire, sorti du même milieu social et vivant dans la même atmosphère que les autres gens, devient-il un autre être, tellement différencié moralement et spirituellement ? C'est qu'au moment de son entrée dans le mouvement, il a déjà fait un choix, il a déjà passé une première épreuve.

A la différence des partis politiques qui prolifèrent dans tous les pays, cherchant à attirer leur clientèle par des promesses fallacieuses, le Mouvement Légionnaire montre, dès le début, à celui qui l'approche, la somme immense des déboires qui le guettent s'il accepte ses préceptes, et s'il suit sa doctrine. L'individu n'est pas trompé sur ce qui l'attend, ni sur ce qu'il doit faire. Il apprend qu'il va être mis à l'index, maltraité, torturé et peut-être mis à mort. Il sait aussi que son devoir va être de supporter tout cela avec sérénité, dignité et confiance.

Par la suite, deux autres moyens viennent renforcer et perfectionner cet état d'esprit nouveau, le rendant apte à supporter l'injustice, la terreur et la mort. Il s'agit de *l'éducation* constante reçue dans le NID[1] et dans les camps de travail, et de *l'exemple* permanent donné par les compagnons de combat et par les chefs.

De cette manière, les épreuves qui sont réservées

1. Nid : unité de base du Mouvement Légionnaire, constitué de 3 à 13 légionnaires sous la direction d'un chef.

au légionnaire constituent sa nourriture courante. Il les connaît, il les attend même, parce qu'il sait que sa transformation intérieure ne peut avoir lieu qu'en passant par cette purification du renoncement et de la souffrance.

Le légionnaire comprend qu'il ne devient pas un autre homme, meilleur et plus compréhensif, par le simple fait d'avoir lu consciencieusement la doctrine légionnaire et d'avoir appris par cœur ses préceptes. Les efforts en ce sens sont, bien sûr, indispensables. Ils contribuent à la formation du fonds politico-spirituel et à la compréhension des buts légionnaires. Cependant, ces connaissances forment un simple bagage intellectuel, une simple base de départ. C'est la mise en pratique de ces connaissances, leur application permanente dans la vie, qui font que l'individu devient un légionnaire et un homme nouveau.

Donc, les épreuves en elles-mêmes ne l'effraient pas, ou ne devraient pas l'effrayer. Elles lui apportent, au contraire, ce surplus de volonté, d'abnégation et de foi qui doivent faire de lui à la longue un homme plus complet.

Si, pour l'homme des partis classiques « *faire son expérience politique* » signifie arriver au pouvoir et jouir pour quelque temps des avantages que cette position lui procure, pour le légionnaire « *faire son expérience* » signifie entrer sur le chemin des épreuves, subir le baptême des souffrances pour la victoire des préceptes qu'il veut imposer.

Il y a quelque chose d'atroce et d'apocalyptique dans cette vision des épreuves légionnaires, mais il n'y a rien de morbide dans l'étalage cru de leur réalité. Elles existent, froidement imposées par les ennemis du Mouvement et de toute transformation spirituelle de l'homme.

Un mouvement comme la Garde de Fer, qui a

dû supporter, au cours de sa brève histoire, plusieurs « *nuits de la Saint Barthélémy* » et dont *le résultat* se chiffre à plusieurs milliers de légionnaires assassinés par les services de « *sécurité* » de l'autorité au pouvoir (qu'elle soit démocratique ou communiste), peut se permettre de considérer ces épreuves comme faisant partie de son trésor de sacrifices pour l'amélioration de la condition humaine.

On ne les étale pas comme des trophées de guerre, comme des preuves du carnage qui a décimé les rangs du mouvement, mais comme étant l'unique voie de résurrection de l'homme, de sa reprise de conscience, de son salut.

Le légionnaire, de son côté, ne cherche pas ces épreuves pour se prouver qu'il est « *extraordinaire* ». Il n'a pas le goût de la souffrance, de l'autoflagélation ou de la mort comme système de « *vivre* », ce qui le placerait dans le « *morbide* » ou dans la catégorie de quelque secte hindoustanique. Bien au contraire, de lui émane la joie de vivre et de créer. Ce n'est pas dans la mort qu'il veut construire une société nouvelle et ce n'est pas sous le signe de la souffrance qu'il veut garantir son avenir et lui insuffler l'espoir. Ce serait une contradiction flagrante avec ses principes et ses buts.

Néanmoins, le légionnaire doit être préparé pour tout ce qui peut advenir, pour toutes les circonstances, pour tous les changements socio-politiques qui peuvent surgir, pour le meilleur et pour le pire.

La devise du fascisme italien « *vivre dangereusement* » a été sensiblement améliorée dans la conception légionnaire. Pour le légionnaire, il n'est plus question de vivre dangereusement, étant donné qu'il doit supporter les menaces constantes de ses

ennemis. Sa devise a un sens beaucoup plus élevé et plus significatif : « *vivre conscient du sacrifice qu'on doit faire* ».

La devise légionnaire fait intervenir la conscience de l'homme dans l'attitude qu'il va prendre. Il ne lui suffit pas d'aimer la bagarre et donc de se dire : « je vais vivre dangereusement dans ce combat qui a lieu entre les forces légionnaires et celles qui veulent détruire la Légion ». Ce genre de raisonnement n'a pas de sens dans le mouvement, car son but n'est pas de conquérir *immédiatement* le pouvoir, mais celui de modifier préalablement l'homme et d'introduire dans la société un nouveau style de vie. La conquête du pouvoir est une conséquence, et non pas un but. Ce qui intéresse, c'est que l'individu entré dans le mouvement soit conscient de son rôle et du sacrifice permanent qu'il doit s'imposer pour que le but final soit atteint.

Le légionnaire doit savoir que le sacrifice qu'il consent s'encadre dans cet ensemble magnifique qu'envisage la Légion, pour la société de demain. C'est pourquoi le légionnaire vit dans la conscience du sacrifice qu'il doit affronter. Son attitude n'est pas un acte de révolte, de désespoir ou de circonstance. C'est, avant tout, un acte de conscience. Et, dans ce cas, il ne suffit pas d'avoir du courage, d'être téméraire. Il faut aussi être capable de réfléchir, d'aimer son prochain, de renoncer.

Le sens des épreuves légionnaires s'inscrit sur la ligne de ces vertus et de ces préceptes spirituels.

LE PROBLEME DU CHOIX

Dans l'ordre social et politique, l'homme a devant lui des forces contraires, antagoniques, qui se disputent le pouvoir, la direction des masses, l'emprise de la nation et avant tout, sa propre personne. Au milieu de toutes ces forces, l'homme doit faire son *choix*, qui est déjà une épreuve de conscience.

Mais, choisir n'est pas chose facile. Le problème ne semble élémentaire que pour celui qui suit le slogan brut, ou qui n'entrevoit que l'intérêt personnel dans toute action ayant trait au social ou à la politique. Pourtant, l'épreuve existe aussi pour eux, parce que tout choix est le résultat d'une décision et d'une volonté. La sagesse populaire a même traduit cette situation par un proverbe qui doit exister dans toutes les langues : « *comme on fait son lit, on se couche* ». Donc, les conséquences de l'avenir personnel dépendent généralement de la manière dont on juge le présent à un certain moment, et du choix qu'on fait.

Actuellement, dans la vie politique et dans la lutte sociale, les choses se présentent d'une tout autre manière. Les doctrines, les idéologies, les systèmes, les intérêts obscurs, les aspirations et

les volontés en lice sont infiniment plus nombreux et enchevêtrés, à tel point que l'individu devient *la proie* de ce champ de bataille plutôt que son arbitre ou son interprète.

De plus, l'égoïsme, la volonté de domination, le désir de garder indéfiniment des privilèges au détriment des autres, la détérioration des structures politiques et l'instauration de la haine et de la dictature (avec toutes leurs conséquences d'oppression et de terreur), ont pour résultat la modification profonde de la conjoncture sociale et politique. Dans ces conditions, *le choix*, la décision intime de l'individu, prennent une autre ampleur, beaucoup plus subtile, plus profonde, et d'une portée qui n'a plus rien à voir avec le choix normalement imposé à tout mortel par la vie.

Il s'agit pour lui d'un choix à répercussions politiques ou sociales, donc ultra-individuel. L'homme devrait penser alors non pas en tant qu'individu isolé, mais en tant que membre d'une communauté d'intérêts, d'aspirations ou d'obligations civiques. Parce que, dans ce cas, les conséquences acquièrent une autre résonance, une résonance collective.

Les antagonismes qui peuvent surgir dans le monde (et qui surgissent immanquablement) provoquent des mésententes, des conflits, des haines, à l'échelle nationale ou mondiale. Dans ces conditions, pour l'individu qui doit faire son choix les dangers augmentent, car ce choix n'est plus seulement une prise d'attitude, une prise de conscience pour sa propre gouverne, une manière subjective de comportement.

Par son choix politique, par son acceptation d'une idée sociale ou d'un système de gouvernement, l'homme se place au carrefour de sa destinée. En assumant cette responsabilité, il s'offre à toutes les intempéries que déclenchent les antago-

nismes en présence. En conséquence, il peut être victime des erreurs commises par les idéologies anti-humaines, des brutalités déployées par les régimes dictatoriaux, des moyens d'oppression et de terreur mis en place par tout régime voulant garder ses privilèges.

Et cependant, l'individu doit se prononcer. Il doit faire son choix, car c'est son droit et le seul moyen capable d'apporter un changement, une amélioration, une évolution dans le statut de l'homme et dans la constitution des sociétés. Ce choix se manifeste par l'affiliation à un parti politique classique ou à une organisation révolutionnaire, selon ses penchants, ses convictions ou ses intérêts.

Pour celui qui a choisi de s'affilier à un parti politique classique, avec son entrée dans les rangs des affiliés, *tout a été dit*. Son épreuve de conscience a pris fin. Sa responsabilité envers sa nation lui semble comblée et ses intérêts sont satisfaits. Docile, il suit les « *va et vient* » de la conjoncture politico-sociale de l'époque, il s'afflige ou se réjouit des reculs et des victoires électorales de son parti, attendant tout bonnement une amélioration de son statut personnel, de sa classe sociale ou de sa catégorie fonctionnelle. Imbu de la mentalité qui domine son parti, il participe allègrement à toutes les actions de son organisation et trouve logique le recours à n'importe quelle violence, à n'importe quelle injustice à l'égard des « *autres* », du moment que ces mesures assurent la sauvegarde de ses propres privilèges.

Le souffle du « *renouveau* » ne l'effleure même pas. La moindre volonté ou proposition de modification structurelle est considérée comme un attentat à la perfection d'un « *statu quo* » politique ou social qui lui est profitable et dans lequel il se

complaît, car il ne lui est demandé aucun effort supplémentaire.

Pour un mouvement nationaliste la situation est entièrement différente. Il lutte pour un changement radical de la situation existante. Sur son chemin, il rencontre l'inertie, la peur ou l'ignorance de l'individu, autant que la haine des partis classiques et leur désir de survivre à tout prix. Ce qui provoque un conflit permanent, dans lequel le parti au gouvernement — avec l'approbation tacite de tous les autres partis classiques — ne se gêne pas pour jeter dans la balance tout le poids de son « *autorité* », transformée en « *autoritarisme* ».

Il est vrai qu'avec l'apparition des mouvements nationalistes, dont l'enthousiasme et le dynamisme rompent avec le train-train traditionnel, les régimes démo-capitalistes se sentent menacés. Leur réaction est légitime en ce sens que n'importe quel organisme — vivant ou social — réagit devant une menace imminente d'effondrement.

Leur attitude devient cependant inadmissible et répréhensible dès l'instant où ils emploient (EUX, gardiens de la loi et de la justice !) les moyens les plus bas, les plus violents, les plus inhumains, pour défendre un ordre et un régime qui semblent ne plus correspondre aux aspirations des peuples, ni au moment historique.

Il y a une tragique contradiction dans l'existence des partis classiques et dans l'application de leurs principes fondamentaux, si importants par ailleurs ! Car, on reconnaît, comme la quintessence du régime, des principes (liberté de la parole, de réunion, d'expression écrite ; justice, habeas-corpus ; inviolabilité du domicile, de la correspondance, de la personne, etc.) qu'en réalité le régime même outrepasse, méconnaît, viole.

Leur défense, c'est la défense du désespoir, de

ceux qui n'ont plus d'arguments plausibles à opposer à l'assaut du renouveau. Or, on ne combat pas les idées novatrices, l'enthousiasme populaire et la foi d'un mouvement nationaliste, par le recours à la violence, à l'injustice, à la terreur. Cela ne fait qu'aggraver les tensions, que durcir les volontés.

Pendant ces périodes de crise et de pression gouvernementale apparaissent les abus d'autorité et la dictature camouflée sous les euphémismes : « *gouvernement de main forte* », « *régime pour la défense de la démocratie* », « *système pour l'élimination des foyers de troubles* », etc. Pendant ces périodes, tous les principes éthiques sont abolis, et tout l'échafaudage juridique éliminé. L'homme, en tant que membre de la communauté ou de son organisation politique, reste seul et désarmé devant la puissance de l'État. Il ne lui reste qu'à se soumettre aux injonctions données par l'autorité dominante ou à se révolter.

C'est à cette occasion que l'homme fait connaissance avec lui-même. Il est obligé de prendre continuellement des décisions et de se montrer à la hauteur des événements. Des menaces, des dangers multiples l'entourent dans toutes les circonstances de sa vie. Et, en tant que membre d'une organisation nationaliste, il doit supporter le déferlement de la haine, de la volonté de destruction de ceux qui, maîtres du pouvoir politique, entendent garder cette position à tout prix et contre tous.

D'autre part, une pareille époque est favorable à toutes les trahisons et à toutes les désertions. Complément douloureux qui vient aggraver davantage la situation d'un mouvement rénovateur déjà aux prises avec la terreur du pouvoir exécutif.

Et lorsqu'il s'agit d'un mouvement spiritualiste comme le Mouvement Légionnaire, toutes les forces négativistes et matérialistes du monde se donnent

la main pour que la pression soit totale, écrasante, même si par ailleurs, les partis classiques et les forces matérialistes ont des comptes à régler entre eux. L'occasion est trop belle ! Il y a comme une entente tacite entre ces agents de la vie politique. Instinctivement, ils sentent que l'énergie spirituelle, que cette marée d'enthousiasme, de patriotisme et de désintéressement, constituent un danger commun qu'il faut détruire.

Ainsi, les menaces qui pèsent sur la vie et l'activité d'une organisation spiritualiste et nationaliste sont constantes d'un bout à l'autre de son existence, se renouvellent sans cesse, se coalisent s'il le faut ; elles arrivent à l'agression, finissant par semer la terreur et la mort en dernière instance. Les membres d'une pareille organisation se trouvent pendant toute leur vie sous une tension constante, menacés dans leur liberté, dans leur droit au travail, dans leur existence même. La prison, la torture et même la mort sont les conséquences « *naturelles* » de leur condition. La souffrance dont parle la doctrine légionnaire n'est pas une fleur de style, mais une réalité inhérente à la qualité de membre du mouvement.

Les épreuves par lesquelles passe en permanence chaque membre (et sans lesquelles aucun d'eux ne devient un véritable légionnaire) peuvent d'autant moins être considérées comme des expressions romantiques « *pour faire beau dans l'ensemble d'une doctrine qui prétend modifier l'âme humaine* ». Elles sont peut-être très imagées, comme dans les contes de fées, pour mieux frapper l'imagination du peuple et être comprises de tous. Elles ne sont pas moins la figuration allégorique de trois moments de la vie d'un légionnaire, la traduction fidèle de trois moments de grande responsabilité, lorsque chaque combattant, en toute conscience et

en toute liberté, fait son choix, décide de son avenir et confirme sa confiance dans le Mouvement Légionnaire.

Ce n'est pas la date de son entrée dans le mouvement, ni le fait d'endosser la chemise verte, ni sa contribution pécuniaire, ni son travail sur un chantier communautaire, ni même son emprisonnement ou la perte de quelques dents par l'emploi d'un troisième degré sur sa personne, qui peuvent le consacrer légionnaire pour toute sa vie, s'il ne réussit pas à surmonter tous les écueils et à rester le même, inébranlable et fidèle, jusqu'à la fin.

On ne passe pas les épreuves légionnaires comme dans un concours sportif. On ne peut pas se dire : « *j'ai passé l'épreuve de la forêt aux bêtes sauvages ; maintenant, je vais m'attaquer à la suivante* ». Il n'y a pas de synchronisation pour tous les légionnaires dans l'affrontement de ces épreuves, ni un ordre déterminé à suivre. Chacun doit subir ces épreuves dans sa vie, en tant que membre du mouvement. Et c'est le seul point commun pour tous. Parfois, on passe même plusieurs fois par les mêmes épreuves, comme si elles faisaient partie intrinsèque de la « TRAÏREA » légionnaire [1].

Les épreuves légionnaires sont un ensemble permanent d'efforts, qui s'enchevêtrent, se répètent et peuvent surgir soit séparément, soit groupées. D'autre part, certains membres peuvent se trouver encore aux prises avec la première épreuve, tandis que d'autres en sont déjà à la troisième, et pour les mêmes motifs.

---

1. Traïrea : mot roumain ayant une spécification complexe et complète : vivre intégralement une idée, une conception, dans son esprit et dans ses manifestations extérieures, en s'y assimilant jusqu'à se confondre avec ses préceptes fondamentaux.

Tout est une question d'évolution intime, d'éducation, d'assimilation de la doctrine, de compréhension du sacrifice et de la volonté de se réaliser. Tout est une question de choix juste et permanent.

Mais les faiblesses et les lâchetés humaines sont infinies. Rares sont ceux qui, avec une ténacité et une sérénité exemplaires, continuent à escalader des montagnes de souffrances, à traverser des forêts aux bêtes sauvages ou à patauger dans des marécages de désespoir. C'est le fond de notre nature humaine qu'il faut vaincre, qu'il faut dépasser. Mais, une idée ne meurt jamais. En dépit des circonstances défavorables à certains moments ou à certaines époques, elle continue à flamber dans quelque sanctuaire ou dans quelques esprits, jusqu'à ce que, de nouveau, elle puisse reparaître et refleurir.

Le Mouvement Légionnaire a son sanctuaire, il a ses fidèles qui portent toujours plus loin le flambeau, à travers ces montagnes, ces forêts et ces marécages, qui plus que jamais dressent leurs pièges. Ce noyau de fidèles, chaque fois plus puissant par l'arrivée de nouveaux rescapés et par le recrutement de nouveaux combattants, représente la force de choc du nationalisme spiritualiste roumain.

Le choix fait par eux, en des moments difficiles pour le Mouvement Légionnaire, est la preuve irréfutable de la justesse de ses conceptions, de sa vitalité, de la fidélité qu'il peut inspirer à ceux qui l'approchent, ainsi que de l'espoir qu'il peut donner à tous les assoiffés de justice.

1re EPREUVE

LA MONTAGNE DE LA SOUFFRANCE

La première réalité adverse qu'un individu rencontre dans sa vie légionnaire, c'est cette montagne qui semble infinie et très rocheuse. Infinie, parce que les menaces tombent de toutes parts; rocheuse, parce que le danger est palpable et douloureux. Ainsi, les dangers inhérents à la qualité de membre du mouvement et qui, dans l'atmosphère fraternelle du nid, avaient des contours un peu flous, deviennent des réalités qui s'abattent sans arrêt sur le militant. Le légionnaire qui s'engage sur la pente de cette montagne mythique, va recevoir sa première blessure physique ou morale.

Ce premier cycle d'épreuves concerne l'ensemble des sacrifices qui permettent aux membres de l'organisation de s'adapter au rythme, à la méthode et à la mentalité du mouvement. Le combat qui a lieu s'acharne contre l'ennemi qui est en chacun de nous : l'inertie, la crainte, l'égoïsme, la recherche de nos aises, etc. Il s'agit des premiers sacrifices matériels, des premières souffrances physiques et morales qu'affronte le légionnaire qui entre dans une organisation pauvre comme la nôtre, non-inféodée à la finance internationale et qui n'envisage pas non plus d'attaquer des banques pour alimenter sa lutte politique.

Ce sont des sacrifices personnels qu'on demande à chacun, pour que le mouvement puisse avancer et s'affirmer. D'ailleurs, ces privations peuvent être considérées comme permanentes, car le Mouvement Légionnaire reste toujours pauvre, ses ressources étant constituées par ce que ses membres veulent et peuvent détacher de leurs maigres avoirs. C'est que, au fur et à mesure que la Légion s'agrandit, ses nécessités augmentent en proportion, exigeant des sacrifices nouveaux de ses adhérents.

Il est donc question d'une gamme de souffrances personnelles imposées par le fait qu'il faut donner du peu qu'on a pour contribuer à la lutte : argent, temps, énergie ; qu'il faut faire des marches à pie ou aller en propagande sous la pluie, la neige, le froid ; qu'il faut restreindre ses propres besoins au minimum possible et cependant rester serein, souriant, plein d'entrain et d'enthousiasme.

Ces épreuves contiennent un chapelet infini de renoncements : on renonce à une meilleure vie, à une distraction, à un joli vêtement, au repos, à la tranquillité, etc., pour consacrer un peu plus de ses possibilités et de ses ressources à la lutte commune.

Parfois, les circonstances sont de telle nature qu'on met sa personne ou même sa propre famille dans une situation précaire pour venir en aide au Mouvement. La maison du légionnaire devient un refuge pour ses camarades en détresse, ou pour ceux qui ont moins encore que lui-même. Il prend des risques, il s'expose et il expose les siens à des menaces et à des dangers. D'autre part, il dédie chaque fois plus de son temps dans l'intérêt de la cause (séances, réunions, propagande, marches, lectures, efforts pour convaincre un ami, etc). Ainsi, le légionnaire apprend à donner sans entrevoir ou envisager un intérêt quelconque dans son geste. La

notion même d'intérêt est surpassée et remplacée par celle de la compréhension et de la joie de contribuer à l'œuvre de renaissance nationale.

La Légion vit, lutte, s'épanouit, grâce à ces sacrifices, faits de souffrances et de privations, que chaque légionnaire consent à supporter. Et ces acceptations sont très lourdes, toujours plus lourdes et plus pénibles, au fur et à mesure que le légionnaire s'intègre au mouvement et grimpe plus haut sur cette montagne qui lui barre la route. Chaque pas qu'il fait dans cette intégration exige de lui de nouveaux sacrifices, qui le bouleversent, le déchirent et remettent constamment en question l'alternative : continuer ou abandonner. Et tout cela sans qu'un rayon d'espoir illumine le bout du calvaire. C'est là que réside la grandeur du combat légionnaire et de la conquête de cette montagne infinie : on gravit des paliers de souffrances et de privations, d'inquiétudes et de renoncements, sans s'effrayer de voir que d'autres surgissent à leur suite, dans un tourbillon sans fin.

Et ce n'est pas tout. Il y a ensuite tous les tiraillements, disputes et menaces, qui surgissent elles aussi au lieu du travail, au sein de la famille ou dans les rapports avec les amis, qui ne comprennent pas son attitude. Le légionnaire doit affronter ces désagréments avec calme, bien décidé à les aplanir, à les éliminer ou même à supporter les conséquences pénibles qui peuvent en découler.

Ainsi, il doit lutter contre toutes les entraves de la mentalité qui l'entoure, contre l'incompréhension des autres et contre ses propres doutes et incertitudes. Il est comme l'image moderne du chrétien des premiers temps qui gravissait, lui aussi, sa montagne de la souffrance, le souffle coupé par les sacrifices à lui imposés, mais émerveillé par l'horizon infini que sa foi lui découvrait.

Voilà donc, en substance, le symbolisme dépouillé de cette montagne que le légionnaire doit affronter dès son entrée dans l'organisation :

— *renoncements continuels* dans l'immédiat, pour un but lointain, mais supérieur et bienfaisant ;

— *saignées impitoyables dans ses propres ressources* pour maintenir à un niveau honorable l'activité de la Légion, qui ne lui promet rien, ni dans le présent, ni dans l'avenir ;

— *vie incertaine*, au milieu des menaces de tous ordres ;

— *activité soutenue* pour servir l'organisation le plus possible ;

— *présence inconditionnée dans la lutte* de chaque instant ; présence anonyme, obscure, mais tenace et loyale ;

— *effort permanent* pour s'encadrer dans les normes du mouvement et s'améliorer dans la pensée et dans les actes ;

— *volonté de vaincre* la crainte, la fatigue, l'incertitude, l'orgueil, l'égoïsme, toutes ces entraves qui jonchent la pente de la pénible montagne de la souffrance.

C'est pour cela que, dès les premiers contreforts de cette montagne escarpée, la fatigue et l'angoisse s'emparent de ceux qui s'y attaquent. On commence à réaliser que la vie de légionnaire n'est pas facile, qu'elle est semée d'obstacles innombrables, que son horizon est toujours plus lointain et plus incertain. On comprend surtout que, pour y parvenir, il faut changer fondamentalement, il faut devenir autre ; modifier sa mentalité, rompre avec l'égoïsme ; s'armer de patience, d'espoir et de confiance ; accepter les affres du présent pour gagner l'avenir. Le pauvre individu, toujours à l'affût d'une protection politique qui assure sa

maigre pitance en échange de son vote, va-t-il devenir un héros de la volonté et de la conscience éclairée, prêt à lutter et à se sacrifier pour imposer ses vérités et ses aspirations ?

Malheureusement, les humains ne sont pas tous capables de cet héroïsme ! La plupart se montrent lâches et pusillanimes, infiniment plus attachés à leurs intérêts immédiats qu'à la grandeur de la nation entière qui leur garantirait liberté et bien-être. Beaucoup sont incapables de supporter les contraintes morales ou physiques par manque de conviction, d'enthousiasme ou de volonté de vaincre. A d'autres, les privations possibles apparaissent disproportionnées avec ce qu'ils pourraient « *espérer* » du mouvement. D'ailleurs, entre l'incapacité spirituelle et le calcul mercantile s'étale une foule d'autres excuses plus ou moins plausibles ou admissibles. C'est pourquoi ce premier examen de la souffrance élimine dès le début l'immense majorité de ceux qui se sont faufilés dans les rangs légionnaires sans avoir le minimum d'aptitudes nécessaires, sans avoir rien appris pendant leur « *séjour* » au milieu de la communauté légionnaire.

> La vie légionnaire est belle — dit Corneliu Codreanu — Mais elle n'est pas belle par la richesse, par une vie de fêtes et de luxe ; elle est belle par *le lot des dangers* qu'elle offre au légionnaire, belle par la noble camaraderie qui lie tous les légionnaires dans une sainte fraternité de lutte, hautement belle par la vaillante attitude qu'elle impose devant *la souffrance*[1].

1. Corneliu Zelea Codreanu, *Livret du chef de nid*, p. 77.

Ainsi, il est dit en toutes lettres que ce qui attend l'individu dans la Légion, ce sont les dangers et la souffrance. Il doit, dès le début, s'habituer à ce sort et l'affronter en pleine connaissance de cause. Aucun nouveau membre ne devient légionnaire avant d'avoir passé cette épreuve. Elle est obligatoire pour tout individu qui a foi dans la doctrine et déploie une activité quelle qu'elle soit dans le cadre du mouvement.

« *La montagne de la souffrance* » n'est pas une simple fable.

C'est une réalité tangible que chaque légionnaire sent durement dans sa chair et dont l'âpreté lui fait saigner souvent les genoux et les paumes. Et plus il monte (c'est-à-dire, plus il avance dans la perfection et travaille pour la victoire légionnaire) plus il sent retomber sur lui les obligations et les devoirs ; plus il souffre, plus il saigne...

Tels sont le sens et l'enseignement de cette « *montagne de la souffrance* ». Elle exprime, à tous ceux qui s'y engagent, ce qui les attend, sous une forme symbolique sans doute, mais sans réticences. Le légionnaire doit savoir à quoi le mène la voie qu'il veut suivre, car l'engagement de son avenir doit être décidé en toute conscience.

Il n'y a de contrainte d'aucune sorte dans le mouvement. Toute décision est libre. Et cette liberté de conscience est déterminante dans la formation du caractère légionnaire. L'homme doit prendre sa responsabilité dès le début, ou aller ailleurs. De cette façon, il ne pourra jamais dire par la suite qu'il a été forcé d'accomplir telle ou telle chose, ou déclarer ne pas avoir su ce qui l'attendait. Dans un chapitre de son « *Livret du chef de nid* », Corneliu Codreanu a eu la prévoyance d'expliquer « *le chemin que le légionnaire doit suivre dans sa vie* », en précisant textuellement : « Lorsqu'on

entre dans l'organisation légionnaire, on doit connaître d'avance la vie qu'on se prépare, le chemin qu'on doit parcourir[2]. »

Voici ce que Corneliu Codreanu dit au sujet de la « *Montagne de la souffrance* » (point 56), dans son style imagé et profondément symbolique :

> Après s'être enrôlé comme légionnaire, l'amour de sa patrie ancré dans son cœur, l'homme ne doit pas s'attendre à une vie facile ; bien au contraire, il doit accepter sur ses épaules le joug de notre Sauveur Jésus Christ: « *Prenez Mon joug sur vous* ».
>
> A partir de cet instant, le chemin légionnaire commence à gravir une montagne que le monde a appelée *la montagne de la souffrance*.
>
> Au début, ce chemin semble facile à monter. C'est plus tard seulement que la pente devient plus difficile, la souffrance plus grande. Les premières gouttes de sueur commencent à perler sur le front des légionnaires.
>
> Alors, un esprit malin, dissimulé parmi les légionnaires qui montent, pose pour la première fois la question : « Ne serait-il pas mieux de rebrousser chemin ? La route sur laquelle on s'est engagé commence à être difficile et la montagne est si haute et si infinie, on ne voit même pas sa fin ». Mais le légionnaire n'écoute pas, il va de l'avant et grimpe toujours.
>
> A un certain moment, tout en escaladant cette montagne infinie, il est envahi par la fatigue, les forces mêmes commencent à l'abandonner. Heureusement, il rencontre une source, limpide comme le cœur d'un ami... Il s'y désaltère, il lave son visage, il respire un peu et il reprend sa marche sur cette montagne de la souffrance.

---

2. Corneliu Zelea Codreanu, *op. cit.*, p. 77.

Mais le voilà à la moitié de sa montée, là où commence la montagne sans eau, sans herbe, sans ombre, faite seulement de pierre et de rocher.

Et le légionnaire, en voyant ce qui l'attend, se dit : « Je me suis torturé tellement jusqu'ici ! Aide-moi, mon Dieu, à arriver jusqu'en haut ! » Mais l'esprit malin jette de nouveau la question : « Ne serait-il pas mieux de rebrousser chemin ? Eloigne de toi l'amour de la Patrie. Tu ne vois pas ce qu'il faut souffrir... ? Et puis, que vas-tu gagner dans tout cela ? Ne serait-il pas mieux de rester tranquillement chez toi ? »

Mais le légionnaire, faisant la sourde oreille, plein d'une foi infinie, s'élève toujours sur le rocher nu. Fatigué, il tombe. Il blesse ses mains et ses genoux ; pour la première fois il voit couler son sang. Courageusement, il se soulève et reprend le sentier vers le but qui approche... Mais le rocher est devenu abrupt et plein d'aspérités, le sang coule de sa poitrine qui glisse sur la pierre impitoyable. « Ne serait-il pas mieux de rebrousser chemin » — souffle de nouveau l'esprit malin. L'homme est troublé, il doute de lui-même. Mais, tout à coup, il entend en lui une voix qui lui crie du fond des millénaires : « En avant, courage ? Ne vous laissez pas abattre ! »

Un dernier effort et le front du brave atteint victorieusement les cimes de cette montagne de la souffrance ; l'âme chrétienne émerge des ténèbres, pleine de bonheur et d'allégresse[3].

Seul, celui qui ne veut pas comprendre considère cette parabole comme une simple image formelle, dépourvue du réalisme le plus élémentaire. Aucun de nos adversaires n'a essayé de pénétrer les ensei-

3. Corneliu Codreanu, *op. cit.*, p. 77-80.

gnements d'ordre éducatif, combatif, même transcendental, cachés dans l'exposé non-dialectique de cette montagne de la souffrance. Il leur a suffi de la déclarer « *superstition absurde* », surgie d'un « *mysticisme a-politique* », sans conséquences immédiates et sans avenir.

Si l'on s'était donné la peine d'analyser le symbolisme de ces images et les résultats extraordinaires de leurs enseignements, on aurait compris pourquoi le Mouvement Légionnaire a surpassé toutes les vicissitudes de l'histoire, pourquoi il est une force constante dans la communauté du peuple roumain, pourquoi il continue sa trajectoire en servant les mêmes principes, avec la même vigueur. Car, ces quelques lignes sur la « *montagne de la souffrance* » ne renferment pas moins de douze points essentiels pour ce qu'on appelle la modification de l'homme, de celui qui se rapproche du Mouvement Légionnaire et s'intègre à lui :

1. Il y a tout d'abord une mise en garde préliminaire, lorsqu'on prévient qu'on « *ne doit pas s'attendre à une vie facile* ». C'est une attitude d'honnêteté, que le mouvement adopte envers tous ceux qui veulent s'y affilier. Aucune promesse n'est faite, aucun subterfuge démagogique n'est employé pour enchanter l'orgueil ou exciter les ambitions des individus.

Cet avertissement veut montrer pleinement, ouvertement, que le Mouvement Légionnaire, en tant qu'organisation de combat politique et social, ainsi que les légionnaires, en tant qu'adhérents de sa doctrine et de ses principes, ne luttent pas pour des intérêts personnels ou mesquins, mais qu'ils sont tous ensemble au service de la nation. Cette déclaration en elle-même est déjà profondément révolu-

tionnaire, car elle va à l'encontre de la mentalité établie.

On ne voit pas bien comment un parti traditionnel essaierait de gagner des membres, en leur disant : « *La vie dans notre parti ne sera pas facile... Il faut s'attendre à des répressions... Et surtout, ne demandez rien et n'espérez rien pour vous en cas de victoire...* » Un tel parti serait condamné à ne jamais se constituer.

Dans les organisations dites révolutionnaires d'extrême gauche, leur existence est basée sur des promesses hypocrites d'une égalité impossible, d'un partage des richesses ou d'un changement des positions sociales qui mettrait les « *pauvres* » à la place des « *riches* ».

Une attitude aussi nette, aussi courageuse, que celle du Mouvement Légionnaire envers ses possibles futurs membres n'existe dans aucune autre organisation politique, de quelque nuance qu'elle soit. Il y a là matière à réflexion sur les fondements doctrinaires de ce mouvement si mal connu à l'étranger, qui commence sa vie politique et sa pénétration dans les masses en avertissant les gens de ce qui les attend, des difficultés qu'ils y rencontreront, des maux qu'ils vont souffrir et des avantages escomptés qui leur sont refusés dès l'abord.

Cela peut paraître aux yeux des sceptiques ou des politiciens comme une attitude suicide, dépourvue d'une connaissance élémentaire de la nature humains, etc. Et cependant, cette position constitue *la seule ligne de conduite vraiment logique* au milieu du chaos social, de la démagogie politique et du désarroi spirituel que traverse notre société moderne.

Les masses, bernées de tous côtés, et surtout, malmenées par les profiteurs professionnels des

partis bourgeois, cherchent quelque chose qui leur donne un nouvel espoir dans leurs aspirations pour une vie décente. Le Mouvement Légionnaire répond pleinement à cet espoir, car, au lieu de suivre l'ornière tellement battue des promesses démagogiques, il met l'homme devant son devoir d'homme, en lui montrant que ses aspirations trouveront une réponse satisfaisante dans l'effort commun pour le redressement économique et social de la nation et le salut spirituel de l'homme.

2. Corneliu Codreanu énonce un deuxième point essentiel quand il affirme que le légionnaire, dans le chemin qu'il a choisi, doit accepter de porter sur ses épaules « *le joug de notre Sauveur Jésus Christ* ».

Ce n'est pas une subordination à la politique de l'Eglise, ni la transformation du mouvement en une annexe de celle-ci. C'est beaucoup plus profond et plus significatif. C'est avant tout une précision sur le caractère intérieur de la Légion et de sa lutte.

L'Eglise, depuis plusieurs décennies, descend une pente déshonorante, dont les conséquences, imprévisibles au début, commencent à se faire sentir dans le sens le plus déplorable possible. Atteinte par le virus de la désobéissance, du progressisme et de l' « *aggiornamento* », elle fraternise avec ses pires ennemis, provoquant son propre discrédit et éveillant la méfiance au cœur des hommes. Si son essence n'est pas entamée, son prestige en souffre. Elle s'est enfoncée dans les méandres d'une politique des plus abjectes, sous prétexte que « *l'Eglise doit être de son temps* ». Elle s'est modelée sur les exigences éphémères du jour, en déformant aveuglement les principes éternels sur lesquels elle repose. Cette position insensée a éloigné d'elle une

foule de gens, qui sont devenus la proie facile des organisations révolutionnaires « *sans foi et sans Dieu* ».

C'est pour combler aussi ce vide spirituel (déjà très accentué à l'époque de sa formation militante) que le Mouvement Légionnaire a été dirigé, dès le début, dans le sens d'une structuration religieuse. Pour Corneliu Codreanu, tempérament révolutionnaire, organisateur et visionnaire politique à la fois, doublé d'un croyant fervent, un combat politique à notre époque ne pouvait avoir lieu qu'en s'appuyant sur les vérités éternelles de la foi religieuse. L'Eglise, en tant que superstructure historique, peut avoir des défaillances ; ses dogmes, ses principes, jamais.

C'est donc sur ces principes qu'il faut faire reposer tout effort de régénération spirituelle de l'homme, sans tenir compte des erreurs commises par l'Eglise dans le temporel. Ainsi, s'est cristallisée cette organisation, unique dans son genre : *mouvement politiquement révolutionnaire à structure religieuse*. C'est-à-dire, qu'il désire accomplir la révolution sociale, non par l'insurrection armée d'une ou de certaines classes, mais par la transformation spirituelle de l'homme, grâce à la mise en pratique des principes moraux et éthiques de la religion.

Lorsque Corneliu Codreanu fait allusion « *au joug de Jésus Christ* », c'est pour montrer les affinités et le rapport qui existent entre le Mouvement Légionnaire et les préceptes religieux qui doivent servir de guides et d'exemples. Cependant, « *accepter le joug de Notre Sauveur* », ce n'est pas ici prendre la Croix et la Bible pour prêcher et évangéliser en lieu et place des missionnaires.

Corneliu Codreanu a voulu tout simplement rappeler l'exemple et les recommandations données

par le Christ lui-même. C'était un conseil et une mise en garde à l'égard de ceux qui allaient devenir les croisés d'un nouvel ordre spirituel et social. « *Le joug de Jésus-Christ* » était l'expression adéquate pour exprimer le genre d'obstacles et de souffrances qu'ils allaient rencontrer sur la route qu'ils abordaient.

3. En troisième lieu, Corneliu Codreanu fait allusion, en parlant de l'esprit malin, à l'apparition, dans la conscience des légionnaires, de la crainte, du doute, du découragement, ainsi que de la tentation de la facilité et du conformisme.

C'est la partie la plus ténébreuse du combat que mène le légionnaire, car elle touche à l'élément le plus intime de sa personnalité, au noyau de sa conscience, où ont lieu les mystérieuses décisions de l'être humain.

L'esprit malin, pour un chrétien, c'est l'adversaire absolu, l'ennemi de Dieu, Satan, celui qui souffle sur l'incendie de doutes ces suggestions directes ou subliminaires venues du dehors pour déterminer le combattant à rebrousser chemin, c'est celui qui sait les provoquer au besoin. L'esprit malin marque sa présence par l'éducation défaitiste et l'attitude conformiste qu'on reçoit depuis des générations ; par ces habitudes de commodité, de crainte devant l'effort, ces égoïsmes qui nous détruisent ; par la peur de prendre une responsabilité et d'affronter son destin.

Corneliu Codreanu a bien compris les faiblesses humaines et le mal qui peut en découler. C'est pourquoi le rappel de cet esprit malin revient sans cesse, comme un *leit motiv*, pour avertir sur la nécessité de remettre sans cesse en question le devoir de lutter contre ces faiblesses et de les vaincre. Cette image de l'esprit malin toujours présent,

toujours insistant, n'est pas un enfantillage (ainsi qu'ont voulu le faire croire les ennemis du mouvement) et n'est pas non plus un moyen démagogique pour frapper l'esprit simple des masses populaires. Surtout que cette image s'adresse à l'ensemble des légionnaires, et ceux qui la comprennent et l'assimilent les premiers sont justement les gens des couches intellectuellement développées. Qu'un intellectuel sceptique ou qu'un libre penseur ne puisse voir là que superstition, c'est son affaire. Mais il ne peut dans tous les cas nier l'existence des puissances de désagrégation qui, à certains moments, paraissent submerger l'être humain presque entièrement.

Cette image de l'esprit malin qui cherche à nous dérouter, à nous écarter de nos convictions et de nos devoirs, par des insinuations perfides, constitue l'un des moyens d'éducation en profondeur les plus efficaces du système légionnaire. Rappeler sans arrêt l'existence du mal et sa manière de se manifester, c'est mettre l'individu en état d'alerte, c'est lui montrer le défaut de l'armure par où il peut être atteint, c'est attirer son attention sur la persévérance de ces forces destructrices. Il faut qu'il se méfie, il faut qu'il prenne des mesures de défense.

Mais il y a quelque chose de plus et de plus important. En lui précisant le mal qui s'insinue dans son esprit, qui cherche par tous les moyens à le faire douter, puis dévier de sa juste ligne de conduite, on ouvre à l'homme le chemin de son éducation, de son rachat et de son élévation. On l'aide à se trouver en face de lui-même. On le force à fouiller dans sa propre conscience et à juger la situation par lui-même. On lui redonne la dignité d'être une personne consciente et le goût de la décision héroïque, qui sont les éléments fondamen-

taux de la reconstruction du caractère humain. De là provient la nécessité d'insister sur cet « *esprit malin* » tellement critiqué et tourné en dérision par les « *esprits forts* » qui souvent du reste sont à la remorque des chimères du paradis démocratique ou marxiste.

Sans cette notion de l'esprit malin, personne n'aurait peut-être affronté victorieusement la « *montagne de la souffrance* » et le Mouvement Légionnaire se serait perdu dans l'amalgame des partis traditionnels, pourvu de membres et d'une riche clientèle, certes, mais dépourvu de héros et de martyrs, qui, seuls, constituent le ciment de l'existence nationale et de l'élévation humaine.

4. « *Le légionnaire n'écoute pas, il va de l'avant et grimpe toujours.* » Voilà la quatrième notion importante. C'est comme une impulsion venue de la part du chef suprême, qui stimule et donne confiance. C'est comme une allusion discrète aux qualités humaines du légionnaire, renforcées maintenant par le fait d'appartenir au Mouvement. A partir du moment où l'individu est entré dans la Légion, il est devenu autre et doit se comporter en conséquence.

L'éducation qu'il y reçoit et les exemples qu'il y rencontre doivent le déterminer (d'abord par l'imitation, ensuite par la réflexion) à s'imposer une autre manière de vivre et de se comporter. Il doit s'assimiler la foi légionnaire, mais, en même temps, il doit se créer une volonté nouvelle pour s'intégrer à l'esprit de cette foi. Et cet esprit n'admet pas les indécis, les timorés, les calculateurs. Esprit de transformation dans l'ordre politique, social et individuel, il appelle autour de l'idée légionnaire tous ceux qui se sentent capables d'accomplir quelque chose de grand, qui veulent au moins suivre

les voies de la grandeur. Cet esprit imprègne les profondeurs de l'être humain pour tirer à la lumière des vertus spirituelles et morales qui survivent, en dépit des apparences, au fond de son âme.

Lorsque Corneliu Codreanu dit : « *le légionnaire n'écoute pas...* », c'est à ces vertus cachées qu'il fait allusion, convaincu que l'individu qui a découvert ou senti leur présence devient déjà un autre homme, plus circonspect, plus conscient de son devoir, plus apte à résister au chant de sirène de l'esprit malin.

Ce « *n'écoute pas* » n'est nullement la preuve de « l'esprit borné qui caractérise une organisation voulant imposer à ses membres la plus stricte des obéissances, détruisant par là la libre interprétation de chacun » — sophisme communément employé pour « *démontrer* » que le légionnaire est tyrannisé par le mouvement. Il est lamentable de constater cette déviation quand en réalité il s'agit exactement du contraire.

« *Le légionnaire n'écoute pas* », ce n'est pas un ordre, mais une constatation. On constate qu'il n'écoute pas ces voix et ces insinuations, parce qu'il a eu justement la liberté de les connaître, de les analyser et de les repousser.

Il existe, d'ailleurs, une autre distinction significative. Corneliu Codreanu n'a pas dit : l'homme, l'individu, l'adepte ou le sympathisant « *n'écoute pas* ». Il a précisé : le légionnaire, c'est-à-dire, celui qui a déjà acquis la capacité de juger par lui-même et la force de prendre des décisions de sa propre volonté. Car c'est toujours la liberté de l'homme qu'on veut préserver dans et par le Mouvement Légionnaire, le prix de la liberté étant la responsabilité dans la vie.

5. Corneliu Codreanu sait que le légionnaire est avant tout un homme, dont les forces de résistance ont, elles aussi, une limite. Il sait que ces forces, physiques et morales, peuvent arriver, à un moment donné, au point de rupture. Compréhensif et prévoyant, il ménage une possibilité de répit, de repos, pour le combattant moins doué ou moins entraîné. Il parle de « *la fatigue (qui) l'envahit* » parfois dans son ascension de cette montagne infinie.

Cette notion de fatigue et de forces qui nous quittent, tient compte de notre faiblesse humaine, conditionnée depuis des millénaires, inaccoutumée à de tels changements, défaillante et prête à relâcher son effort dès que les conditions habituelles de son existence se trouvent bouleversées. Mais il y a aussi le contre-poids de cette manifestation négative. C'est la présence incontestable de *la volonté appliquée* et de *l'effort accompli* dans le sens de la modification de cette nature. Avant l'apparition de cette fatigue, il y a eu une compréhension de la doctrine légionnaire et une mise en pratique de ses principes. Cette fatigue montre que l'homme légionnaire est en formation, qu'il s'agit d'un homme en train de comprendre et de chercher sa modification intérieure. Car il lui faut peiner beaucoup avant de devenir légionnaire, passant de fatigue en fatigue et de souffrance en souffrance.

Ces fatigues, inhérentes à l'effort déployé, ne doivent pas démoraliser ni décourager le combattant. Il peut se reposer ou reprendre son souffle auprès d'un autre camarade plus fort, plus avancé. C'est « *la source limpide* », à laquelle on fait allusion.

Il y a, dans cette notion de source limpide, l'enseignement de base, selon lequel le renouvellement des forces ne peut avoir lieu qu'à l'intérieur de

l'univers légionnaire, là où on peut rencontrer sûrement un camarade plus fort et plus avancé.

Conscient des faiblesses humaines, Corneliu Codreanu facilite la modification commencée, par cette halte qui permet au grimpeur essoufflé de s'arrêter et de faire un tour d'horizon. La « *fatigue* » qui l'envahit est la panique qui le serre à la gorge devant les obstacles inconnus et terrifiants, auxquels il n'avait pas été habitué jusque-là.

Il a donc besoin de reprendre son souffle et de se persuader qu'il n'est pas seul dans cet effort incessant qui mène vers des cimes encore invisibles. Après ce récit, il peut reprendre sa pénible ascension qui le porte, non pas à la victoire, mais simplement à « *la moitié de sa montée* ».

6. Cette expression : « *la moitié de sa montée* » donne l'impression, à première vue, qu'à partir de ce moment, le légionnaire engagé peut apercevoir le bout de son chemin et envisager de le poursuivre sous des auspices plus amènes. La route légionnaire, hélas, ne comporte aucun espoir de ce genre.

Cet instant est, au contraire, un nouvel avertissement. Corneliu Codreanu montre qu'à partir de là, un tournant décisif apparaît dans la vie des légionnaires. Et il le précise par le symbole de « *la montagne sans eau, sans herbe, sans ombre...* ». Dorénavant, chacun doit savoir que les obstacles vont se multiplier, les difficultés empirer.

C'est un des moments les plus critiques de toute entreprise de ce genre, lorsque les pressions s'accumulent et deviennent insupportables. L'homme, écrasé sous cette avalanche, isolé en quelque sorte au milieu d'une nature hostile, vit, pour la première fois, son drame en franc-tireur. Il se trouve devant une montagne de rochers nus, qu'il doit af-

fronter par ses propres moyens et en s'appuyant sur sa seule volonté et sur son seul discernement.

C'est à partir de cette deuxième partie de la montée que le légionnaire prend conscience de sa personnalité et commence à passer des « *examens* » qui le marqueront pour la vie, lorsqu'il vérifie si son courage, sa volonté, sa foi, persistent bien ancrés dans son âme en pleine évolution. Les souffrances et les privations auxquelles il pourrait être soumis, il les accepte en toute lucidité, sachant qu'elles mènent à la perfection de sa personnalité et à la cristallisation d'une nouvelle âme collective pour sa nation. C'est à partir de ce moment que le légionnaire saisit l'importance du sacrifice qu'on lui demande et prend une position décidée devant ce qui l'attend.

Cette montagne de pierres et de rochers qui se dresse devant le légionnaire est le symbole de toutes les difficultés qui s'unissent pour écraser ce « *devenir* » qui palpite dans l'âme des combattants. C'est un moment de grande tension, de doute, de crainte et de désespoir. L'homme rompt avec un passé qui l'avait conditionné. Débarrassé de ce poids, il va affronter, la tête haute, non seulement les inconnues de son destin personnel, mais toutes les entraves que lui réserve son destin légionnaire.

7. C'est pourquoi, en cette circonstance, sa pensée de combattant sincère doit aller vers la seule source qui puisse le comprendre et le soutenir. « *Aide-moi, mon Dieu !* » — dit le légionnaire qui s'attaque à cette nouvelle phase de son perfectionnement intérieur.

Pour certains individus, ce comportement peut paraître un acte de mysticisme, de faiblesse ou de bigoterie, selon leur propre position devant le mystère de la divinité. Peu importent ces opinions dans

l'explication de la conduite légionnaire. Le fait est que la Légion, organisation politico-sociale à structure religieuse, a comme principe le recours à la prière et à l'appel des forces divines dans les moments cruciaux de son existence. Pourquoi cela ?

Parce que les légionnaires croient fermement qu'il existe un plan de vie supérieur, et surnaturel vers lequel ils tendent ; que leur devoir est de se trouver toujours en rapport et en harmonie avec ce plan supérieur, le respectant pour sa perfection et l'appelant à leur aide quand la nécessité s'en fait sentir.

Comme ils croient faire partie de cet ensemble qui les dépasse et dans l'agencement duquel leurs actions, bonnes ou mauvaises, viennent compléter leur élévation ou leur effondrement, il est tout naturel que, dans leur détresse, ils lancent un appel vers ces forces invisibles qui, selon eux, les protègent. Et cette protection se manifeste par le courage et la volonté de vaincre qui s'emparent d'eux, modifiant totalement la trajectoire de leur comportement. Le légionnaire qui croit, qui est pénétré de la vérité de ces réalités éternelles, par le simple fait d'avoir prononcé cette formule tellement simple « *Aide-moi, mon Dieu !* », devient un autre homme.

Cette foi, cette confiance déclenchent en lui et irradient autour de lui des forces bienfaisantes, qui créent l'atmosphère propice aux grands dépassements. Le Légionnaire sent grandir au fond de son être des potentialités nouvelles qui le projettent en avant. Il sent que son appel aux sources divines n'est pas un vain mot et que ses actions sont protégées. C'est comme une révélation qui ne peut être expliquée ; elle doit être vécue.

Quoi qu'il en soit, c'est un moment culminant de sa trajectoire, quand il réprime en lui ses angois-

ses, ses craintes et se rapproche consciemment du transcendantal.

8. Justement parce qu'il s'agit d'un moment culminant, Corneliu Codreanu montre que l'esprit malin s'acharne de nouveau, essayant d'arracher le légionnaire à son destin de gloire. Mais, cette fois, il met en batterie des armes particulièrement redoutables.

Il ne lui présente plus les difficultés et les dangers qui le guettent. Il emploie les arguments de la flatterie, de la séduction et de l'intérêt, ceux qui exposent ce qu'un être humain peut perdre s'il persiste sur la voie rocailleuse de l'idéal légionnaire.

« *Que vas-tu gagner dans tout cela !* » — lui répète sans cesse cette voix envoûtante, fille perfide de la mentalité commune, de l'existence terre-à-terre, de tout ce qui représente la lâcheté, l'indifférence, la rapacité humaines...

« *Que gagnes-tu...* » dans cette fidélité à un mouvement sans perspectives « *immédiates* », mis au pilori et combattu par toutes les forces politiques traditionnelles et toutes les forces occultes, sinon l'effroyable droit d'être toujours un être traqué, un hors-la-loi ? Ne serait-il pas mieux d'abandonner ce chemin dangereux qui n'offre aucun avantage ?

Ces arguments du « *gain* », de l' « *avantage* », pèsent lourd dans la mentalité courante, pétrie de matérialisme et d'égoïsme. C'est pourquoi on les rencontre partout dans les relations humaines de quelque nature qu'elles soient, et on ne peut pas comprendre, on ne peut même imaginer, qu'un légionnaire puisse penser différemment.

Le gain et l'avantage ne sont pas éliminés par la doctrine légionnaire, loin de là. Mais, elle les met à leur juste place et leur donne leur juste valeur.

Pour le légionnaire, il est des choses qui dépassent la notion commune du gain, qui ne peuvent même pas en être rapprochées. La lutte qu'il mène, les buts poursuivis par son Mouvement, s'inscrivent dans cette catégorie de valeurs où le gain personnel et immédiat est remplacé par le sacrifice permanent et par le bénéfice lointain d'une satisfaction morale.

Cependant, l'argument est puissant et beaucoup peuvent succomber à son appel. C'est pourquoi Corneliu Codreanu l'a placé à ce carrefour du destin légionnaire, pour rappeler le danger qu'il représente, sa manière insinuante, sa force de destruction.

9. C'est toujours Corneliu Codreanu qui affirme que le légionnaire monte courageusement cette montagne douloureuse, poussé par « *une foi infinie* » ; qu'en dépit du sang qui coule de ses blessures, il poursuit son ascension vers un but qu'il ne peut pas apercevoir, mais qu'il pressent et qu'il entend servir jusqu'à son dernier souffle.

Il s'agit de l'élément le plus important, le plus subtil, de la doctrine légionnaire : LA FOI. Il est aussi le plus transcendant, parce que le plus proche de l'essence religieuse.

Maintenant qu'il est épuisé, qu'il affronte dans sa chair et dans son âme, le poids des souffrances et des privations, on lui demande la foi.

La foi, l'élément le plus extraordinaire qui puisse exister, car celui qui la possède devient invincible. Rien ne peut soutenir mieux le moral, rien ne peut fortifier mieux un caractère, que la foi dans ce qu'on sert, dans ce à quoi l'on croit. Elle est à la fois élan d'enthousiasme et bouclier, force de vie et conscience de sacrifice.

Grâce à cette foi inébranlable dans les préceptes

de leur doctrine, les légionnaires reprennent, imperturbables, après chaque épreuve qui les atteint, la route qui les conduira un jour à la victoire.

10. Néanmoins, Corneliu Codreanu, qui connaît bien les voies sinueuses de l'âme humaine, sait que l'individu le plus riche de foi n'est pas définitivement à l'abri des craintes et des tentations. L'esprit malin continue son œuvre souterraine et, à tout instant, le doute ou l'angoisse peuvent faire leur apparition. C'est pour prévenir les légionnaires de la possibilité de cette défaillance qu'il les avertit : « *(parfois, le légionnaire) semble troublé, doutant de lui-même* ».

Qu'est-il de plus humain que de douter de sa propre vérité lorsque tout s'acharne à soutenir le contraire ? Lorsque l'horizon est bas et lourd, que l'univers des espoirs semble écrasé et irréel ?...

La phrase de Corneliu Codreanu a un double rôle bien défini : d'abord, de rappeler aux légionnaires que les faiblesses humaines peuvent surgir dans les esprits les mieux armés ; ensuite, que le trouble et le doute, prévus comme possibles au long de l'ascension légionnaire, doivent être pris comme tels et surpassés de toute manière, par la seule volonté.

Cette lutte est permanente sous différents aspects. Elle existe pour chaque individu et doit être victorieuse, car c'est la seule voie de salut. L'homme nouveau se forme par l'accumulation de ces victoires successives sur lui-même au cours de son expérience légionnaire.

11. Pour montrer que, dans leur lutte, les légionnaires ne sont pas seuls, il lance, dans le cœur des combattants, ce cri : « *Courage, en avant !* » — venu des profondeurs des âges, comme l'expression de la solidarité des générations passées.

Ce cri, inaudible mais tenace, exprime l'âme de la nation perpétuée dans chaque légionnaire, comme dans chaque Roumain. Cette âme constitue le trésor le plus précieux, car elle préserve les vertus et les traits qui individualisent chaque peuple.

Aux grands carrefours de l'histoire, comme chaque fois qu'une nation se trouve menacée, cette âme collective se manifeste. Elle jaillit comme une énergie débordante dans les masses populaires, ou comme une énergie héroïque dans chaque individu pris à part. L'existence en nous de ces sources impondérables représente le ferment spirituel d'une nation.

L'individu qui n'a pas senti bouillonner, au fond de lui-même, l'âme de sa nation et n'a pas connu l'exaltation de répondre aux appels de cette âme, n'a jamais éprouvé la joie de la plénitude spirituelle.

Lutter pour son bien personnel, pour sa vie ou pour son petit bonheur matériel, c'est un but. Mais, lutter pour préserver l'âme et réaliser le bonheur de la nation tout entière, c'est une véritable mission. Les coordonnées sont différentes, et la sensibilité de ceux qui se dédient à cette mission est infiniment plus accentuée. La simple énonciation de ces coordonnées galvanise leurs volontés et renforce leur résistance.

Pour les légionnaires, en permanente communion avec la nation et avec son âme collective, ce cri d'encouragement venu du fond des millénaires ne peut que provoquer un raidissement de la volonté.. Réaction salutaire pour des combattants tellement éprouvés et arrivés si près du but.

Ce cri traduit le soutien des ancêtres pour la victoire de l'esprit légionnaire.

12. Nous voilà arrivés, finalement, à ce douzième point important contenu dans la symbolique montagne de la souffrance. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire au premier abord, de la victoire matérielle du légionnaire qui franchit les cimes de cette montagne. Cette prouesse entre dans la logique des faits.

Ce qui est vraiment important dans les paroles du Capitaine, c'est que par cette victoire douloureuse, « *émerge (aussi) des ténèbres l'âme chrétienne* ». Cette affirmation confirme le parallélisme de l'éducation légionnaire et de l'éducation chrétienne qui s'accomplissent dans l'âme du combattant légionnaire au fur et à mesure qu'il avance sur les escarpements de cette cruelle montagne.

Deux perfectionnements ont donc lieu :

a) *celui du légionnaire*, dont le caractère, trempé par la souffrance, par l'effort, par la prise de conscience constante, devient plus héroïque, plus apte à respecter sa dignité et celle des autres ;

b) *celui de l'homme chrétien*, dont l'âme, trempée par la même souffrance, le même effort et la même prise de conscience, devient meilleure, plus compréhensive à la souffrance de ses semblables, plus consciente de ses devoirs.

Dans la pensée de Corneliu Codreanu, il y a superposition des deux perfectionnements. L'homme nouveau qui doit surgir un jour, devra être un légionnaire, en tant que caractère, doublé d'un meilleur chrétien, en tant que structure spirituelle.

De plus, ce rappel de « *l'âme chrétienne* » veut confirmer la conviction que la victoire des légionnaires *sur eux-mêmes* et *sur la souffrance imposée* n'a pu avoir lieu que grâce à la force, en eux, de l'esprit chrétien. Esprit chrétien qui garantit, en dépit de tous les obstacles, la victoire du bien sur le mal.

Voilà donc comment doit être interprété le symbole de cette montagne de la souffrance. Non pas par le persiflage grossier de ceux qui sont incapables de saisir les valeurs morales et humaines, mais avec le sérieux de ceux qui veulent analyser un phénomène qui sort du commun !

Et le phénomène légionnaire sort du commun ! Il bouleverse toutes les coordonnées socio-politiques existant jusqu'ici, et porte un coup mortel à l'interprétation commune du fait politique et social.

Etant une nouvelle synthèse de l'existence, basée sur des données plus subtiles, le légionnarisme emploie des méthodes inaccoutumées d'exemplification, d'éducation et d'endoctrinement.

« *La montagne de la souffrance* » en est une et ce n'est pas la moindre. Il faut s'habituer à elle, d'abord à son caractère insolite, puis à sa profondeur. Seuls, l'ennemi avoué et l'interprète superficiel peuvent nier la valeur sociale et humaine des préceptes et des méthodes légionnaires.

2e EPREUVE

LA FORET AUX BETES SAUVAGES

C'est le second cycle d'épreuves que rencontre le légionnaire dans son chemin vers la perfection personnelle et la victoire du mouvement. Les pressions qui l'accablent sont d'une telle intensité et d'une telle fréquence, qu'il lui est impossible de ne pas se trouver en conflit avec les agents de l'autorité à un certain moment. Qu'il soit d'ordre administratif, professionnel, électoral ou tout simplement policier, le conflit met à l'épreuve le caractère, la force spirituelle, la résistance morale ou physique de chaque légionnaire. Car, de toute manière, c'est toujours lui qui doit supporter les chicanes, les injustices ou les brutalités de l'autorité. Dans ce conflit permanent entre le Mouvement et les forces qui veulent le détruire, c'est toujours lui, en tant que membre, qui est traqué, accusé, calomnié, maltraité, condamné, bien qu'il ait reçu l'éducation de la discipline, du respect de l'autorité, de la dignité et du sens de la justice, s'efforçant de mener son activité entre les limites des lois en vigueur.

Il est vrai que, lorsqu'il y a de la sincérité et du patriotisme dans le cœur du nouveau venu, lorsqu'il désire se dédier au dessein du mouvement et

que sa volonté est d'approfondir avidement les préceptes qui s'y rattachent, les obstacles qui se dressent sur sa route ne lui provoquent aucune crainte. Bien au contraire, comme fouetté par la fraîcheur d'une tempête après la touffeur d'une journée torride, l'individu prend conscience de sa personnalité, de sa force intérieure, de son devoir de combattre.

Pour celui qui est capable de saisir l'importance de la révolution légionnaire, de sa lutte pour modifier la condition humaine, les périls qui l'attendent dès qu'il se déclare « *légionnaire* », ne l'impressionnent plus. Ils ne font que lui révéler, au contraire, une réalité incontestable : s'il y a un tel acharnement contre la moindre manifestation du mouvement, c'est qu'il renferme, dans sa doctrine et dans ses promesses d'avenir, tout un programme nouveau de vérité. Seule, la vérité est combattue avec une telle insistance par ceux qui l'ont toujours évitée ou ne l'ont jamais comprise. Ainsi, l'individu convaincu de cet axiome devient une force qui ne craint plus rien.

Il aura cependant l'occasion de voir la haine et l'ignominie de ses adversaires se déverser sur sa personne, bien qu'il ne soit qu'un simple soldat anonyme. Mais il représente, dans sa petite individualité de volonté et de foi, la quintessence d'un élément nouveau, régénéré, dans la vie de la nation. Exactement l'opposé du politicien et de ses créatures électorales.

Une antinomie irréversible se crée entre ces deux conceptions de vie, représentées par la bourgeoisie décadente et ces hommes nouveaux. Cette antinomie existe aussi entre la bourgeoisie et le communisme, mais leur base commune, le matérialisme, les rapproche sur certains points et adoucit les chocs.

Il y a dans cette attitude de la bourgeoisie envers la Légion une sorte de rage muette, devenue de la haine. Les beaux principes de liberté, de justice, etc., qui avaient fait la gloire de la démocratie, sont incarnés de plus en plus dans la conduite du Mouvement Légionnaire et de ses congénères nationalistes et spiritualistes du monde. On sent que le flambeau des aspirations populaires passe entre les mains de ces combattants désintéressés et enthousiastes qui mettent l'accent sur leur propre sacrifice et sur l'amour du prochain. Dans un dernier soubresaut, la démocratie cherche à empêcher ce glissement par le recours à deux moyens tout aussi répréhensibles :

— *en s'alliant aux forces de gauche* qui, de toute manière, lui promettent un enterrement rapide et sommaire.

— *en adoptant les méthodes les plus odieuses,* les plus radicales, pour annihiler la résistance et l'enthousiasme de ceux qu'elle redoute. Et ces méthodes vont de la calomnie aux procès sans fondement juridique, du simple emprisonnement sans mandat et sans raison à la torture et à l'assassinat.

Voilà donc ce qu'est la « *forêt aux bêtes sauvages* ».

C'est le contact du légionnaire avec les procédés des autorités au pouvoir pour lui faire entendre raison. Il prend connaissance de la lâcheté officielle qui n'ose pas l'affronter sur le terrain des principes. Il souffre ses premières injustices et supporte les abus d'autorité commis contre lui par ceux qui devraient, les premiers, respecter les lois du pays. Des chicanes administratives, des menaces plus ou moins camouflées, des poursuites policières, des campagnes de presse, etc., répétées, perfectionnées, s'abattent en une avalanche infinie sur ceux qui ont adopté le credo légionnaire.

Il faut vraiment être trempé dans un acier spécial pour ne pas succomber. Naturellement, beaucoup abandonnent. Insuffisamment armés spirituellement, incapables de sentir la grandeur du combat dans lequel ils sont engagés, effrayés par la perspective de se voir traqués et guettés sans arrêt, entrés parfois dans la Légion dans l'espoir de se faire une « *carrière* », un bon nombre de ces aspirants lâchent prise et retournent « *assagis* » dans les rangs de la clientèle traditionnelle.

Voici comment Corneliu Codreanu décrit symboliquement ce nouveau cycle :

> Celui qui désire devenir légionnaire ne doit pas se figurer que ses peines ont pris fin en haut de la montagne de la souffrance. Il est donc indispensable que chacun sache dès le début ce qui l'attend, que chacun connaisse le chemin qu'il va suivre.
>
> La deuxième épreuve : peu de temps passe et le sentier légionnaire entre dans une forêt, que les gens ont appelée « *la forêt aux bêtes sauvages* ».
>
> De sa lisière, on entend les hurlements de ces bêtes sauvages qui n'attendent que l'apparition de quelqu'un pour le déchirer.
>
> Après la montagne de la souffrance, celle-ci est la seconde épreuve par laquelle les légionnaires doivent passer. Celui qui est peureux reste là, à l'entrée de la forêt. Qui a un cœur vaillant y pénètre, lutte avec courage, affrontant des milliers de périls... Dans ce combat, le légionnaire ne fuit pas le danger, il ne se cache pas derrière les arbres. Bien au contraire, il s'élance là où le danger est le plus grand... [1].

1. Corneliu Codreanu, *op. cit.*, p. 80-81.

L'évocation de ce cycle est beaucoup plus concise que celle de la montagne de la souffrance, mais cela ne signifie nullement que les épreuves qui s'y attachent soient moins importantes ou moins pénibles. La forêt aux bêtes sauvages cache au contraire des souffrances nouvelles, physiques et morales, d'un raffinement diabolique et d'une intensité peu commune.

Mais aussi, les paroles de Corneliu Codreanu ne s'adressent plus à des néophytes, à des apprentis désireux de s'intégrer au mouvement. Le Capitaine estime que ceux qui parviennent aux portes de ce deuxième cycle ont appris quelque chose au cours de leur tragique ascension de la montagne. Ils ont appris au moins *à résister, à supporter le mal*, même s'il n'y a pas eu une complète métamorphose spirituelle et une entière assimilation de l'esprit légionnaire. Ils ont cependant fait preuve d'une ténacité qui démontre l'existence d'un ensemble de qualités exceptionnelles et laisse entrevoir la possibilité d'aller plus loin.

Ces hommes, avec leurs plaies à peine cicatrisées et leurs traumatismes psychiques encore agissants, savent bien ce qui les attend. Ils ont eu d'innombrables « *baptêmes du feu* » dont ils se sont tirés victorieusement. Ils savent aussi que les épreuves qu'ils vont braver vont signifier pour beaucoup d'entre eux l' « *épreuve finale* », celle qui couronne d'un nimbe de gloire et de respect le front du légionnaire : le sacrifice de sa vie.

Beaucoup de ces combattants vont tomber sous les crocs acérés des fauves qui pullulent. Beaucoup d'autres vont frôler la mort dans le déchaînement apocalyptique d'une faune haineuse et impitoyable.

La lutte sera longue et dure, et personne ne connaît mieux que Corneliu Codreanu le fantastique

choc qui aura lieu, l'énorme tension spirituelle à laquelle seront soumis les légionnaires. C'est l'ère des procès retentissants, de la terreur organisée, des répressions sanglantes, de la coalition aveugle, du mensonge officialisé et de l'humiliation. C'est la période pendant laquelle le légionnaire aura le plus besoin d'un appui, d'une parole d'encouragement. Et cependant, Corneliu Codreanu est des plus concis.

De tout son exposé, un seul conseil se dégage : *avoir du courage.*

Comprendre, résister, avancer sans cesse, ne jamais reculer.

Du courage à tout instant, dans n'importe quelle circonstance.

Du courage moral et du courage physique.

Rien de plus !

Mais quelle grandeur de conception dans sa concision !...

Demander, malgré l'immensité des dangers et des pressions, cette seule et unique chose : du courage, à des combattants à peine sortis du premier cycle d'épreuves, témoigne de la part du grand homme politique, d'une vision et d'une sûreté de jugement exceptionnelles. Sa décision, devant les menaces cachées dans cette forêt aux bêtes sauvages, exprime sa confiance :

a) *dans les préceptes légionnaires,* qui constituent par eux-mêmes une arme redoutable et un bouclier impénétrable ;

b) *dans le système d'éducation légionnaire,* qui forme continuellement des personnalités conscientes et des héros ;

c) *dans l'homme en soi,* dont la capacité de jugement et la volonté ne peuvent pas ne pas réagir dans le sens de la justice, lorsqu'il est placé devant un acte abusif et autoritaire.

Il est cependant indispensable qu'on saisisse la signification réelle du courage dans la doctrine légionnaire.

Le courage, certes, est à la portée de tout le monde, mais ses formes varient. Courage, dans le sens légionnaire, ne signifie pas seulement courage physique, action, bagarre. Le courage peut se manifester de mille façons : c'est celui de la parole ou du silence, du geste, de l'attente, de la patience, de la résistance morale, etc., selon le moment ou la position occupée par le légionnaire. Néanmoins, lorsque le moment ne le permet plus ou que la position ne peut plus être défendue par l'attitude, le légionnaire doit affronter courageusement les bêtes sauvages qui l'attaquent ou le menacent, conscient de ses devoirs et de ses responsabilités en tant que légionnaire.

Pendant cette période, le rapport des forces en présence est nettement inférieur pour la Légion, de tous les points de vue. D'un côté, l'autorité de l'Etat avec tout son appareil répressif, puis la presse, les partis, les forces occultes, etc. De l'autre côté, les légionnaires, armés de leur foi et de leur enthousiasme. Il faut que quelque chose supplée à cette infériorité légionnaire.

C'est là qu'intervient le bon sens de Codreanu : IL FAUT DU COURAGE, le plus possible de courage, car c'est la seule force qui ne craint ni la presse, ni les gendarmes, ni les brutalités, ni la prison, ni la mort. Mais ce courage indomptable et invincible, seuls peuvent l'avoir ceux qui portent en eux une foi absolue et infusent autour d'eux l'espoir dans un monde meilleur.

Que signifie donc cette forêt aux bêtes tellement sauvages ?

Pourquoi semble-t-elle si terrifiante, au point de

constituer une épreuve plus difficile encore que celle de la montagne de la souffrance ?

Beaucoup doivent sourire encore devant ce symbolisme folklorique qui persiste dans la pensée légionnaire. Ils riraient moins s'ils devaient affronter si peu que ce soit les méthodes de répression de ces « *fauves symboliques* ».

Parce que cette « *forêt* », immonde et dangereuse, c'est l'arène politique et sociale de notre société actuelle. C'est la société où le légionnaire et tous les combattants des organisations similaires du monde entier rencontrent une atmosphère de haine, de calomnies, d'insultes, de provocations, qui vont jusqu'à l'assassinat.

Le monde bourgeois a engendré une société de castes, d'intérêts et de privilèges, dans laquelle chacun s'efforce de préserver ce qu'il a ou de gagner plus *par n'importe quel moyen*. Cela va à l'encontre du système légionnaire.

De la vie privée à la vie publique, tout est régi par une sorte de compétition effrénée sous le signe de l'égoïsme. C'est encore à l'opposé du système légionnaire.

Il s'agit d'un monde d'aveugles spirituels qui ne veulent rien comprendre, qui vivent dans l'inconscience de leurs prétentions et qui haïssent tout ce qui semble menacer leur comportement. C'est toujours à l'opposé du système légionnaire.

La forêt aux bêtes sauvages est justement cette société politique actuelle, pervertie et lâche, qui frappe sauvagement, à tort et à travers, pour maintenir la « *légalité* » qu'elle est la première à bafouer. Toujours à l'opposé du système légionnaire.

Par tous ces aspects, la société dans laquelle le Mouvement Légionnaire (ou tout autre ayant des idées semblables) est appelé à se manifester, se ré-

vèle comme une véritable forêt pleine de fauves féroces.

Pourquoi cet acharnement cruel contre la Légion ? Parce qu'elle veut modifier cette mentalité enracinée qui est la cause de tous les mécontentements sociaux.

Les préceptes légionnaires, apportant un souffle nouveau et tendant vers une modification profonde de l'homme et de la société, se heurtent constamment aux structures anciennes. Et bien que les méthodes employées par le mouvement pour faire pénétrer ses idées dans les masses soient d'ordre purement éducatif, sans brutalité ou incitation à la haine, elles rencontrent partout l'opposition acharnée de ceux qui considèrent cette métamorphose spirituelle comme une menace pour leur hégémonie.

Les foudres de l'autorité ne s'abattent pas sur les partis politiques de structure similaire, c'est-à-dire bourgeoise. Entre eux, partis d'opposition et partis au gouvernement, il y a une communauté de vues, de comportement et d'intérêts. Ils partagent tous la même mentalité, ils ont les mêmes vues sur l'avenir. C'est pourquoi leur passage successif au pouvoir n'apporte rien de substantiel à l'évolution politique et sociale de la nation. Il n'y a que substitution de personnes, qui perpétuent les mêmes idées, emploient les mêmes systèmes, répètent les mêmes erreurs.

Entre toutes ces forces politiques, il y a une entente tacite qui, malgré leurs oppositions électorales, les coalise constamment contre les mouvements qui aspirent à un changement radical. C'est là qu'elles flairent le grand danger, capable un jour de révolutionner leurs prédispositions traditionnelles basées sur l'intérêt de caste ou de parti.

Cet acharnement contre les mouvements spiri-

tualistes de régénération sociale et nationale est devenu une constante dans l'arsenal de combat de tous ces organismes politiques bourgeois et de tous les organismes à intérêts inavouables. D'ailleurs, il est significatif que, tout en s'attaquant sans relâche aux mouvements de régénération spirituelle, l'ensemble de ces forces négativistes n'élève la voix contre les funestes menaces de la gauche et de l'extrême-gauche que dans des cas bien limités. Il y a une sorte de « *laisser aller* » devant les agissements des partis communistes, dont les crimes, les abus, les injustices passent souvent inaperçus du grand public, à cause de cette manœuvre du silence servile qui passe l'éponge sur tout.

Il est arrivé même que les forces politiques de la bourgeoisie, dans leur haine (ou leur crainte) du Mouvement se soient unies aux forces de gauche pour lutter ensemble contre les légionnaires. Attitude absurde, lourde de conséquences désastreuses pour les forces bourgeoises. Car, dépourvues d'élan révolutionnaire, ces forces se trouvent toujours handicapées dans l'épreuve décisive, abandonnant entre les mains de leur pire ennemi les positions éventuellement gagnées. Mais, il n'y a rien à faire ! La bourgeoisie, étant elle aussi à base matérialiste, trouve plus d'affinités dans le marxisme et le communisme politique que dans les fondements à base spirituelle du Mouvement Légionnaire. Partout où le communisme a réussi à s'implanter, on constate ce rapprochement entre des forces opposées théoriquement et politiquement, mais ayant un même fondement invisible et tenace : *le matérialisme.*

Dans la forêt des bêtes sauvages, on ne rencontre pas seulement les partis politiques avec leur faune de politiciens corrompus, leur clientèle et les forces de la gauche. Il y a encore la franc-

maçonnerie, la finance internationale, les forces occultes, et toute cette clique malhonnête, indifféremment de sa position sociale, qui sait que sa « *prospérité* » ne serait pas tolérée par le Mouvement Légionnaire.

C'est pourquoi ils se tiennent tous entre eux, dans une sorte de solidarité implacable pour le sort des non-agréés. Faire partie d'une de ces catégories, c'est jouir, dès le début, d'une immunité socio-politique assurant une sorte d'ouverture vers les postes ou les affaires convoités. Se trouver de l'autre côté de la barricade, dans les rangs des mouvements spiritualistes de régénération morale, c'est accepter le rôle ingrat de l'éternel poursuivi, du pourchassé, du hors-la-loi. C'est pourquoi le combattant d'un pareil mouvement, par le fait qu'il a accepté de s'y affilier, a déjà vaincu son premier fauve, l'un des plus dangereux : son propre matérialisme, son désir de parvenir.

Sans ce premier pas, il n'y a pas de possibilité de changement, et donc de victoire. Il faut tuer en soi ces penchants, cette volonté de « *parvenir* », pour pouvoir se lancer ensuite sur le chemin épineux de la vie légionnaire. Surtout, il faut être conscient de ce qu'on abandonne et de ce qu'on peut trouver.

Cette forêt n'est pas de tout repos, même si elle semble, aux yeux du novice ou du spectateur non averti, comme une simple image spectaculaire d'un monde romantique. Il faut toute une préparation spirituelle pour l'affronter (courage, abnégation, désintéressement) qui n'est pas à la portée de tous.

Le symbole folklorique donné par Corneliu Codreanu traduit, dans un langage imagé, toute la férocité cachée dans les esprits tourmentés et haineux de notre monde socio-politique. Cette image

de la forêt aux fauves sauvages est en même temps *l'illustration* d'un état réel, *un avertissement* pour ceux qui s'y complaisent et *une épreuve* pour le futur légionnaire.

L'individu qui, en acceptant les préceptes légionnaires, se lance à la poursuite d'un idéal sociopolitique et de son propre perfectionnement intérieur, se heurte, dès son premier pas, aux bêtes sauvages qui l'entourent. Il y a comme une sonnerie qui déclenche instantanément cette concentration de haine et de moyens destructifs contre le nouvel adepte. Dès son entrée dans le mouvement, l'homme commence son long calvaire d'épreuves, qui ne finissent jamais et qui lui apportent un chapelet de déboires et de souffrances.

Cependant, il doit se maintenir, reprendre chaque fois ses esprits, poursuivre sa tâche jusqu'au bout. C'est là qu'on reconnaît la valeur d'un légionnaire : *dans cette reprise perpétuelle de sa mission,* en dépit de toutes les embûches, de toutes les entraves que ses ennemis peuvent semer sur sa route. Tomber, souffrir, désespérer, ce n'est rien si, chaque fois, on se relève et qu'on reprend le sentier de sa foi et de son objectif.

Par son entrée dans la Légion, l'homme a marqué son destin du sceau de la victoire spirituelle, d'abord sur lui-même, ensuite sur ceux qui le traqueront impitoyablement tout au long de son existence. Car il n'y a pas de joie plus complète que de voir s'écrouler en soi, l'un après l'autre, les entraves de l'égoïsme, du matérialisme, à mesure qu'on avance sur le chemin du perfectionnement intérieur ; lorsqu'on voit aussi s'évanouir tous les efforts malfaisants de ceux qui s'ingénient à annihiler les actions et les efforts légionnaires.

3e EPREUVE

LE MARECAGE DU DESESPOIR

Le passage des troupes légionnaires à travers la forêt aux bêtes sauvages se solde toujours par des défections, malgré les avertissements insistants de Corneliu Codreanu et l'exemple permanent des éléments d'élite. Celui dont l'éducation n'est pas achevée, dont la constitution spirituelle comporte des failles ou dont la volonté n'est qu'un voile trompeur, fuit la lutte, abandonne la Légion, se perd dans la foule anonyme et docile. Comme des épaves, ils parsèment les sentiers et les clairières de la forêt sanglante.

Mais, il n'y a pas que cela. Il y a aussi le côté positif, le côté qui qualifie les hommes et donne au Mouvement Légionnaire sa puissance. Dans le tumulte de ces combats, où seuls le courage et l'espérance soutiennent et guident les légionnaires, naissent les *héros* et se sacrifient les *martyrs*.

Martyrs et héros sont les deux pôles de la Légion. Les premiers cimentent par leur sang les préceptes légionnaires ; les autres constituent un exemple vivant de courage et de force de caractère pour ceux qui les entourent.

Mais les épreuves ne prennent pas fin avec cette confrontation de la bravoure et de la foi. Un autre cycle, moins spectaculaire, mais beaucoup plus

redoutable, vient défier les combattants. Voilà comment le décrit Corneliu Codreanu :

> Le sentier se perd et les légionnaires doivent passer à travers un marécage. Il a été appelé « *le marécage du désespoir* », parce que celui qui y pénètre est envahi par le désespoir avant de le traverser. D'ailleurs, certains n'ont même pas le courage d'y pénétrer — ils commencent à douter de la victoire qu'ils considèrent trop éloignée — convaincus qu'ils n'arriveront jamais à la victoire. Ainsi, beaucoup de ceux qui ont déjà traversé la forêt aux bêtes sauvages et ont subi la montagne de la souffrance, se noient dès le début dans ce marécage du désespoir.
>
> D'autres y pénètrent, mais reviennent vite en arrière, tandis qu'un bon nombre périssent en pataugeant sur place.
>
> Cependant, *les vrais légionnaires ne perdent jamais l'espoir*. Ils traversent cette dernière épreuve et atteignent l'autre rive, couverts de gloire.

On constate la même concision, dans l'exposé de ce cyle d'épreuves, que dans le précédent. Une idée dominante, celle de l'espoir, bien que laissant entrevoir le processus de toute une gamme de problèmes d'une importance incalculable.

Par des mots simples, Corneliu Codreanu met en garde ses légionnaires contre le danger que représente cette défection intime qui s'appelle « *désespoir* ». Le fait de l'avoir placé comme dernière épreuve montre l'importance qu'il y attache, bien que l'élément paraisse au premier abord assez mince et inconsistant.

Dans notre monde et à notre époque bourrée d'injustices, chacun ressent son « *désespoir* » personnel. A chaque pas, on entend dire : « *je suis*

désespéré » ou « *je n'ai plus d'espoir* » !... Nous vivons presque dans cet élément dissolvant, au point qu'il nous est difficile de savoir quand nous en souffrons vraiment.

Dans le monde légionnaire, qui est un monde d'enthousiasme et de création, une pareille dépression fait figure d'intruse. Et cependant, cette anomalie peut surgir, car l'homme, même vivant dans l'univers légionnaire, a son caractère propre et ses travers.

Certains, feux de paille, s'enthousiasment vite, mais, tout aussi vite, leur enthousiasme retombe à zéro s'il n'est alimenté sans cesse. D'autres, dès qu'ils se trouvent seuls, sans liaison avec le Centre, commencent à s'inquiéter et à se poser des questions sur le bien-fondé des préceptes légionnaires. D'autres enfin, plus influençables, se laissent impressionner par la propagande ennemie, qui ne se lasse pas de proclamer par-dessus les toits l'inutilité de la lutte légionnaire.

Et ainsi de suite, par mille et un fils invisibles, l'esprit des combattants est frappé, malmené, dans l'intention de le faire vaciller et douter. Jeter le doute dans l'âme d'un combattant, c'est la voie la plus sûre de le neutraliser et de le vaincre. C'est l'action permanente de l' « *esprit malin* » qui prépare infatigablement cette atmosphère et cet état d'esprit qui constituent le marécage du désespoir.

Ainsi, cette expression tellement suggestive n'est pas une simple image folklorique, mais la description d'une réalité poignante ; la réalité d'un état déprimant qui peut s'emparer du légionnaire le plus doué s'il ne trouve pas en lui la force indispensable pour le surmonter.

D'ailleurs, le danger de ce marécage est triple :

a) *il peut surgir à tout moment*, tout d'un coup, quand le combattant s'y attend le moins.

b) *il peut frapper n'importe quel légionnaire*, même parmi les plus expérimentés et les plus anciens.

c) *il attaque par le dedans*, c'est-à-dire sournoisement, s'infiltrant dans l'esprit du combattant, sapant ses convictions les plus profondes.

Corneliu Codreanu, grâce à son exceptionnelle force intuitive, a senti que c'est là, dans cet élément désagrégateur, que réside l'épreuve décisive de la formation légionnaire. Il y a une différence notoire entre le fait de lutter contre des menaces extérieures, précises, si terrifiantes soient elles, ou contre quelque chose d'insaisissable et de sournois qui mine sourdement et continûment, sans jamais provoquer un choc révélateur. Le doute, l'impatience, les désillusions, l'incompréhension devant le silence prolongé du chef, les calculs insensés sur l'éventualité de la victoire, la sensibilité exagérée à l'égard des railleries et des critiques des adversaires, etc., sont autant de portes qui mènent au marécage du désespoir.

Actuellement, l'exil, la réduction des cadres, l'éloignement dans le temps de la possibilité d'une victoire, les fatigues morales de tous ordres, viennent augmenter les pentes glissantes qui débouchent dans ce marécage.

Pour vaincre tous ces éléments malfaisants, pour passer cette suprême épreuve, il faut posséder quelque chose de plus que du *courage*. Il faut avoir au fond de soi-même, bien ancrée et bien pure, *la foi* dans ce que représentent, pour l'homme et pour la société, les préceptes légionnaires. Rien de grandiose ne peut s'accomplir sans la foi. Rien ne peut résister non plus aux coups de bélier du temps et aux métamorphoses circonstancielles si nombreuses à notre époque, sans la présence de la foi.

Quand Corneliu Codreanu affirme que « *les vrais légionnaires ne perdent jamais l'espoir* », c'est à cette substance impondérable qu'il fait allusion. L'espoir est la façon la plus courante dont s'extériorise la foi. C'est pourquoi Corneliu Codreanu considère que celui qui perd son espoir a déjà abandonné sa foi. Or, que peut signifier un légionnaire sans foi et sans espoir ? Même s'il continue en vertu d'une inertie ou d'une habitude, à se dire « *légionnaire* », il a quitté cet univers pour devenir un poids mort.

Pour marquer ce changement, pour souligner la rupture qui se produit, Corneliu Codreanu accentue le mot « *les vrais légionnaires* ». C'est un des rares cas où il fait une pareille distinction, considérant que le problème est trop important pour laisser subsister un doute quelconque. Le légionnaire doit passer victorieusement cette épreuve aussi, s'il veut arriver à la plénitude d'esprit qui le rend invincible.

Ce problème de la foi, qui peut nous rendre invincibles, et dont l'absence peut nous précipiter dans le marécage du désespoir, résout aussi deux autres questions très angoissantes : celle de *l'héroïsme de durée* et celle de *l'opinion dans l'adversité*. Ce ne sont que deux sous-espèces du « *désespoir marécageux* », qui doivent être rappelées à cause des ravages qu'elles peuvent produire dans les rangs du mouvement.

En raison des circonstances historiques ou politiques, la Légion peut se trouver dans l'obligation d'adopter une position d'attente. Mises en veilleuse, ses activités sont réduites au minimum. Plus d'action militante, plus d'ordres adressés à tous les légionnaires. Situation exceptionnelle, mais qui peut se prolonger pour des mois, voire même pour des années.

Cette attente peut devenir pénible pour les légionnaires habitués à l'action suivie. C'est alors que se manifeste l'héroïsme de durée, l'héroïsme de la patience et du perfectionnement intérieur. Le combattant doit se replier sur lui-même, trouver en lui les forces nécessaires pour résister à l'étouffement, au mécontentement et au désespoir.

Isolé dans son univers intérieur, mais soumis à toutes les tentations du monde environnant, il doit rester le même homme enthousiaste, décidé, inébranlable, pour le moment, peut-être très éloigné, de la reprise des activités.

Ce qui le sauve, c'est la foi dans la mission du mouvement, qui doit s'accomplir un jour. Sans cette foi, sans cet espoir, l'homme est menacé de succomber à l'impatience, à la fatigue, au dégoût ; il peut alors, soit changer son fusil d'épaule, soit sombrer dans l'oubli de sa mission. Celui qui n'a pas la patience d'attendre, toute la vie s'il le faut, n'a pas l'étoffe d'un vrai légionnaire.

D'autre part, à cause encore des circonstances historiques ou politiques, la Légion peut se trouver, à un certain moment, dans une position exceptionnellement précaire dans le concert international. Attaquée, boycottée, mise à l'index, elle n'a personne sur qui compter. Paria d'un monde impitoyable, elle lutte de toutes ses forces pour se faire entendre et comprendre. C'est le moment où elle a le plus besoin de l'aide et du réconfort de ceux qui constituent ses cadres et ses forces d'élite.

C'est pendant une pareille période qu'ils doivent affirmer courageusement leur opinion et, avant tout, affirmer qu'ils sont des légionnaires. Aucune crainte ne doit les assaillir. Ils doivent parler haut et clairement, car c'est dans l'adversité que l'on reconnaît les vrais combattants.

Pour avoir ce courage, il faut avoir foi dans ce que chacun représente en tant que légionnaire pour le mouvement, et dans l'organisation en tant que mouvement de régénération sociale de la société. Sans cette foi, sans confiance et sans espoir, il n'y aura pas de défenseurs ; on assistera, en outre, à des désertions honteuses.

Voilà donc ce que signifie ce troisième degré des épreuves légionnaires. Il est d'une importance capitale, car il concerne n'importe quel combattant, tant sur l'échelle de l'ancienneté, que sur celle des grades, des fonctions, de l'intelligence ou de l'activité antérieure. Personne n'est à l'abri de la plaie du désespoir, de sa chute dans le marécage, s'il n'a pas le cœur plein de la foi dans les destins du mouvement.

C'est pourquoi Corneliu Codreanu conclut le chapitre sur ces épreuves indispensables par les phrases suivantes : :

> Seul, celui qui a passé ces trois examens, c'est-à-dire la montagne de la souffrance, la forêt aux bêtes sauvages et le marécage du désespoir et en a triomphé, est un vrai légionnaire.
>
> Celui qui n'est pas passé par là, ne peut pas s'appeler légionnaire, même s'il est inscrit dans l'organisation, porte son insigne et paie une cotisation. Qui a eu l'habileté de tout contourner et, après trois ou quatre ans de vie légionnaire, n'a connu et n'a passé ni l'examen de la douleur, ni l'examen de la vaillance, ni l'examen de la foi, peut être considéré un homme « *habile* », il ne sera jamais un légionnaire [1].

1. Corneliu Zelea Codreanu, *Livret du chef de nid*, p. 82, Coll. Omul nou, 1952, Ed. d'exil.

L'IMPORTANCE DES EPREUVES LEGIONNAIRES

De ce qui précède, on peut déduire le rôle que jouent ces épreuves dans la vie du Mouvement Légionnaire. Si les préceptes de la doctrine forment le légionnaire intellectuellement, les épreuves le façonnent spirituellement. En même temps, elles vérifient le degré de son perfectionnement intime.

Le combat intérieur imposé par ces épreuves constitue l'école la plus rude, mais aussi la plus sûre, qu'un individu puisse affronter dans son effort de se réaliser. Les modifications qui en résultent sont des modifications de structure, mais de la structure la plus noble qui puisse exister : celle de l'esprit.

Certaines idéologies, amplement connues par leur matérialisme foncier, soutiennent que la seule modification susceptible d'améliorer le sort des masses consiste à transformer les structures visibles de l'organisation socio-politique contemporaine. L'erreur est grossière, car la structure extérieure, visible, n'est que le reflet de la structure spirituelle de ceux qui la mettent en relief, qui la soutiennent, qui l'imposent. Si la structure intime n'a

pas reçu une modification substantielle, révolutionnaire, dans le sens d'un changement de mentalité, tout ce qu'ils réalisent ou essaieront de mettre au point sur le plan social ou politique, gardera les mêmes éléments « *structurels* ». Il ne s'agira que d'une substitution de personnes. L'esprit étant resté inchangé, la structure ancienne sera remplacée par une structure similaire, bien que nouvelle. La restructuration reflètera le même état qu'on voulait combattre.

Ce que nous venons de dire n'est pas un simple jeu de mots. Toute énonciation politique, sociale et même littéraire, est le reflet d'une certaine mentalité ou manière de vivre. Cette mentalité, avec le passage du temps, ou parce qu'elle abuse de sa position dominante, peut engendrer une réaction, portée à son paroxysme et à la victoire par une faction révolutionnaire. Jusqu'ici, rien à dire. Cela entre dans l'ordre des choses : une faction mécontente, plus courageuse ou plus lucide, renverse la situation existante pour la remplacer. Ce remplacement peut se présenter sous deux formes diamétralement opposées :

— *l'une conservatrice quant à l'esprit,* malgré les étiquettes sonores dont on l'affuble — « révolution prolétaire », « révolution structurelle », etc.

— *l'autre révolutionnaire dans l'esprit,* apportant la véritable modification substantielle dont l'époque a besoin.

La première, bruyante, violente, sanglante, entraîne la chute des structures anciennes et le remplacement des anciens cadres. Tout semble nouveau, reconditionné, meilleur. Cependant, il ne faut pas beaucoup de temps pour que les gens se rendent compte qu'ils ont été abusés. L'ancien cycle recommence, car rien de fondamental n'a été modifié. Les hommes ont été remplacés, les structures

renouvelées, mais l'esprit, l'esprit matérialiste et égoïste, est resté le même.

La deuxième est une révolution silencieuse, profonde, et peu spectaculaire. Elle s'attaque avant tout à l'esprit malade de la société, modifie les bases du caractère humain, renverse les prémisses du comportement et proclame une mentalité nouvelle. Donc, avant de s'attaquer aux structures extérieures de la société contemporaine, elle inculque aux hommes les principes de leur propre amélioration.

Voilà le sens des épreuves légionnaires : les moyens pratiques de l'amélioration spirituelle de chaque individu. Il ne faut pas croire, en effet, que l'on peut s'amender par la simple assimilation didactique de quelques préceptes. Après les avoir lus, relus, appris par cœur, discutés et analysés dans les réunions du nid, IL FAUT LES VIVRE ET LES METTRE EN APPLICATION.

Au point de vue strictement légionnaire, ces épreuves facilitent la formation de troupes conscientes de leur mission, disciplinées et pleines d'un élan combatif. Un légionnaire qui a franchi toutes ces étapes, ou certaines d'entre elles, est un homme nouveau. On le sent dans son comportement, dans sa manière de juger, dans ses réactions devant les misères de ses semblables ou devant l'injustice. Visiblement, de pareilles troupes luttent pour une cause supérieure, et non pour des intérêts mesquins.

Régies par les mêmes principes, trempées par les mêmes épreuves, les troupes légionnaires sont d'une fidélité incomparable. Il y a eu certainement des pertes et des défections, inhérentes aux époques troubles et au long calvaire imposé à l'organisation par les circonstances politiques. Ainsi, la

Légion a souffert des pertes matérielles incalculables ; des milliers d'hommes sont morts.

Néanmoins, il n'y a pas eu de perte de *substance spirituelle*. Et c'est ce qui l'a sauvée. L'homme légionnaire a été capable de tout supporter, parce qu'en lui était resté intact *l'esprit légionnaire*, dont les assises sont constituées par les préceptes doctrinaires du mouvement et par ces épreuves qui forment son caractère.

Donc, le grand rôle de ces épreuves est la formation complète des légionnaires, en tant que membres d'une organisation politico-sociale à fondement religieux et à finalité révolutionnaire.

Cependant, si cette école de la souffrance, du courage et de la foi devait rester seulement dans les limites de la formation de bons combattants, en vue d'un but politique et rien de plus, toute cette générosité et cette confiance de la jeunesse engagée n'auraient servi qu'à une partie de sa finalité. Il y a quelque chose de plus ; les épreuves se complètent pour une tâche plus élevée et plus profonde.

Le Mouvement Légionnaire poursuit l'instauration d'une nouvelle forme de vivre et de se comporter. Une forme où les règles morales et éthiques ne seront pas lettre morte, où le travail et la dignité humaine seront respectés, où la liberté et la justice iront de pair. C'est peut-être trop demander à la créature humaine, mais c'est le but lointain de ce mouvement de régénération spirituelle, et c'est dans ce sens que vont tous ses efforts.

Donc, en dehors de la formation des cadres, fidèles et enthousiastes, ces cycles d'épreuves qui s'échelonnent tout le long de la vie des combattants, contribuent à la cristallisation de L'HOMME NOUVEAU.

Les épreuves auxquelles sont soumis tous ceux

qui désirent devenir légionnaires aident, non seulement à la sélection des bons combattants et des élites spirituelles, mais aussi à la formation d'un *nouveau type d'homme*, destiné à remplacer un jour les figures décadentes de ceux qui aujourd'hui forment la majorité des masses populaires, les clientèles politiques et la faune des égoïstes et des traficants.

Sous l'influence de cette éducation et sous la pression de ces épreuves constantes, l'homme assimile certaines vertus. Sa mentalité et son comportement en sont profondément affectés. Projeté en avant, vers des coordonnées plus pures, qu'il fait siennes et entend respecter, l'homme ainsi modifié est un homme nouveau, un « *homo legionaris* ».

Il s'agit, naturellement, d'une modification profonde de la mentalité et de la spiritualité de l'individu, dans le sens d'une amélioration de ses tendances, de son éducation, de sa personnalité. Cet homme nouveau devra se projeter dans la vie sociale et politique, dans ses relations et dans son comportement, dans son « *penser* » comme dans son « *agir* » en contraste total avec celui qui aujourd'hui constitue l' « *homme moyen* », livré à la médiocrité, à la lâcheté et à la mentalité servile.

Les épreuves légionnaires préparent l'arrivée de ce type d'homme, conscient de ses droits et de ses devoirs. Ainsi, il y a, dans le substratum de ces épreuves, des intentions et des perspectives beaucoup plus élevées que celles que des adversaires malhonnêtes peuvent leur attribuer, ou qu'un regard fugitif peut déceler.

Ce n'est point prétention ou vanité exagérée. C'est tout au plus une œuvre de longue haleine, à laquelle chacun de nous doit travailler sans relâche. Ce type d'homme légionnaire est un idéal auquel nous voulons parvenir et que nous voulons imposer

aux yeux d'une société corrompue et avilie où les meilleurs continuent à aspirer à « *autre chose* ». Nous voulons leur offrir notre exemple et les moyens, pour eux, d'effectuer ce changement indispensable et salutaire.

CHEVILLE OUVRIERE DE LA PERFECTION LEGIONNAIRE

Ces épreuves sont considérées comme la cheville ouvrière de la perfection légionnaire, parce qu'elles font partie d'un ensemble éducatif et d'un programme de modification de la personne humaine dans le sens de l'ennoblissement de l'être. En aucun cas, elles ne peuvent être considérées comme simple partie d'un système de combat et de haine contre les autres, comme cela se produit dans les organisations matérialistes de la gauche.

Là aussi, il existe des épreuves de sacrifice individuel, de souffrance et même de mort. Mais la différence est capitale. Les épreuves dans les systèmes matérialistes et les doctrines anti-spiritualistes n'ont aucun but supérieur, orienté vers la transformation de l'homme en soi. Il s'agit de simples conséquences inhérentes à la lutte de conquête.

Le combattant marxiste souffre et se sacrifie sans la conscience d'une modification essentielle dans son être spirituel. Il sait que la lutte contre ses ennemis exige parfois, de sa part, la perte de la liberté, la souffrance physique ou même la mort. Mené par la haine contre un ennemi réel ou hypothétique, il sait que, dans ce duel, il peut être vic-

time. Et c'est tout. Rien de noble, de spirituellement supérieur n'éclaire son esprit. C'est le bon combattant de la grosse bagarre qui frappe ou supporte les coups avec résignation ou avec la rage sauvage du mécontent, de l'envieux.

Cette attitude est normale car il ne s'agit pas de modifier l'individu, mais d'assurer les intérêts du parti. Dans les organisations matérialistes, il s'agit, avant tout, d'une modification des structures politiques et sociales, qui permette l'instauration de la dictature prolétarienne. Simple renversement d'une situation donnée, pour la remplacer par une autre, favorable à un autre groupe social ou politique. Rien de plus.

Dans la doctrine légionnaire, il s'agit d'une modification en profondeur de l'individu même, les structures n'étant que l'extériorisation matérielle de la structure spirituelle. Si cette structure intime n'est pas modifiée, n'est pas ennoblie, n'évolue pas dans le sens de la perfection, les structures politiques et sociales qui en seront le fruit n'apporteront aucun souffle de renouveau.

C'est pourquoi les épreuves des mouvements révolutionnaires marxistes et de leurs congénères n'ont qu'une signification politique de propagande immédiate, sans le moindre sens éducatif, sans aucune résonance dans les tréfonds de la personnalité humaine.

On perçoit d'ailleurs cette opposition dans la manière dont les épreuves ont lieu dans l'une et l'autre organisation :

Les combattants des idéologies matérialistes *sont mis à l'épreuve*, surtout à l'épreuve de force. Ils sont poussés — quand ils n'y sont pas obligés — à s'encadrer dans un système de combat d'où ils ne peuvent plus se tirer. Ou ils abandonnent et s'exposent ainsi à la vengeance de leur propre organi-

sation, ou ils suivent le mouvement et s'exposent aux aléas d'une lutte sans merci.

Parfois, ils deviennent des héros ou les martyrs d'une cause qui ne les emploie que dans ce but, pour qu'on puisse bâtir, sur leurs sacrifices, les assises d'un monde qui ignore, maltraite, domine, écrase justement l'élément noble de la société : l'homme.

Dans le Mouvement Légionnaire, les choses sont exactement contraires. On part de l'homme pour construire une société nouvelle. Et cette société ne pourra être que ce que sera l'homme sorti de l'éducation légionnaire.

Si, dans les systèmes matérialistes, on veut construire une société dans laquelle l'homme est tenu de s'intégrer, même contre sa volonté, dans le système légionnaire, spiritualiste par essence, on veut construire *une société et un monde à l'image de l'homme renouvelé*. Dans ce but, l'individu est mis devant la réalité de la vie présente, pour en comprendre les défauts, les déficiences, les misères. Puis, il est poussé à réaliser dans sa conscience la grandeur de ce qu'on lui propose, du rôle qu'il devra jouer, des dangers qu'il court tout le long de cette immense tâche qui l'attend.

C'est pourquoi on peut affirmer que les légionnaires ne sont pas mis à l'épreuve. *Ils acceptent les épreuves*, car ils savent que ces épreuves concourent à leur propre perfectionnement et qu'elles sont inhérentes à la lutte de transformation de la société.

De ce point de vue on peut les rapprocher de l'attitude des premiers chrétiens qui, eux aussi, acceptaient les épreuves qui leur étaient infligées, convaincus de la justesse de leur foi. Mais les légionnaires sont en même temps des croisés, car ils luttent pour la réalisation d'un avenir social.

Héros ou martyrs, selon les circonstances, ils acceptent lucidement les risques attachés à l'accomplissement de leur credo.

Il y a une énorme différence entre COURIR un risque ou un danger par le fait qu'on fait partie d'un mouvement révolutionnaire et ACCEPTER ce risque ou ce danger, conscient des perspectives qu'ouvre cette attitude dans l'effort de son organisation pour réaliser et consolider le changement.

Donc, le légionnaire vit d'abord *en esprit et en conscience* les épreuves qui l'attendent. Ils les jauge, les assimile, se prépare pour les affronter. L'éducation qu'il reçoit dans le nid tend à la formation du caractère, à l'ennoblissement de l'esprit et au développement de la conscience. Il doit devenir un autre, en éliminant en lui tous ces résidus ataviques, toutes ces habitudes enracinées et nocives, toutes ces craintes et tous ces égoïsmes qui l'assaillent et le dominent, toutes ces lâchetés qui le caractérisent dans ses rapports avec la société.

Il doit arriver à pouvoir sentir CE qu'il doit accepter ou rejeter, et QUAND il doit le faire, et à s'y livrer volontairement, le front haut, comme un devoir. Un devoir, avant tout, envers sa propre personne.

L'épreuve légionnaire est, en même temps, une lutte contre les obstacles dressés sur le chemin de notre mission et contre l'inertie, les craintes, les lâchetés qui sont en nous. Le légionnaire ne va jamais à la dérive, porté par les vagues d'une conjoncture défavorable, ou comme un robot aux ordres de la hiérarchie. Le légionnaire est discipliné, certes, il se soumet aux règles de sa doctrine et aux décisions d'action prises par ses chefs. Mais il a le droit de choisir son attitude, car il a la liberté de juger par lui-même s'il doit ou ne doit pas faire une chose.

C'est là la grande force du mouvement, dans cette liberté totale de conscience, laissée à ses membres. La discipline qui se crée ainsi a une tout autre profondeur, une tout autre résonance. Le légionnaire est conscient de chaque geste, de chaque décision qu'il prend. Passés par le filtre de son intelligence, de son âme et de sa volonté, ces gestes et ces décisions ont une consistance de roc. Rien ne peut plus les ébranler et le légionnaire devient ainsi apte à affronter les coups impitoyables de ses adversaires.

S'il arrive que ses ressources intérieures fléchissent et le mènent à ne plus continuer un combat qui l'inquiète, le déroute ou lui déplaît, il peut se retirer sans la moindre crainte d'être molesté ou critiqué. Le Mouvement Légionnaire n'a que faire des gens qui doutent. Leur décision de ne plus suivre la route épineuse du mouvement est presque un soulagement pour l'organisation. Mieux vaut une poignée d'hommes décidés, pénétrés de l'importance nationale et historique de leurs sacrifices, qu'une masse compacte d'adhérents prêts à tout lâcher aux premiers souffles de la tempête. Ce qui confirme l'importance des élites dans la vie des peuples et dans le développement des organisations véritablement révolutionnaires. Là où il n'y a pas d'élite, il n'y a pas d'épreuves d'ordre personnel, intime, il n'y a pas de conscience des sacrifices encourus, il n'y a pas de patience, de compréhension et d'amour.

Un écrivain communiste a dit que l'homme est né révolutionnaire, en comprenant par là (conformément à sa doctrine matérialiste) que l'homme est prêt à tout casser, à tout bouleverser, dès que les choses ne vont plus comme il le veut ou comme il le désire. C'est un point de vue, et la plupart des révolutions se sont appuyées sur cet argument

matériel. Les résultats sont là pour témoigner de leur précarité. Les désillusions ont été, chaque fois, plus grandes que les « *bénéfices* » escomptés.

Il ne pouvait en être autrement. Renverser une situation pour en créer une autre basée sur la même mentalité, les mêmes habitudes sociales, les mêmes tares spirituelles, les mêmes haines, ce n'est *pas faire la révolution*. C'est tout simplement *se révolter*, faire du grabuge contre un état de choses qui nous gêne et qu'on voudrait remplacer par un système plus conforme à nos goûts et plus favorable à nos intérêts. C'est justement cela que comprennent TOUS les révolutionnaires de gauche, qu'ils soient simples militants ou hommes de doctrine.

Selon les critères légionnaires, il n'y a pas de révolution s'il n'y a pas de changement intime de la mentalité de chacun, s'il n'y a pas d'abord un bouleversement total dans ce qu'on appelle les profondeurs de la spiritualité humaine. La révolution légionnaire, avant d'accomplir ses visées politiques et sociales, doit se réaliser dans l'âme de chaque légionnaire et, à la longue, dans l'âme de tous les gens. C'est là, dans l'intimité spirituelle de l'homme, qu'a lieu la véritable révolution, la seule qui puisse rendre service à l'humanité, à chaque classe sociale ou professionnelle, à chaque individu pris à part ou dans le contexte de sa position dans la société.

De cette façon, on peut comprendre que les épreuves légionnaires ont une double mission et poursuivent l'homme tout au long de sa vie. Il n'y a pas de répit pour celui qui veut *réaliser* et *se réaliser* dans la révolution légionnaire. Car, si les épreuves extérieures, celles liées aux circonstances politiques, peuvent avoir une fin par la victoire du

mouvement, les épreuves intérieures, celles liées à la formation du caractère et de la mentalité nouvelle, doivent continuer, la vie durant, leur œuvre indispensable.

Celui qui, conscient de leur importance, accepte avec fermeté ce qu'elles ont de dur et va jusqu'au bout de sa peine, peut être sûr d'avoir franchi les limites de la mentalité existante. Retrempé par des normes nouvelles, il crée à la longue un type nouveau d'homme, totalement différent de celui qu'on connaît.

Ce type nouveau n'est pas un « *surhomme* », mais un homme amélioré, remis sur la bonne voie de son perfectionnement social et spirituel. Cette amélioration est tellement extraordinaire par rapport à ce qu'on voit autour de soi, que le légionnaire actuel, encore au début de son effort de transformation, apparaît déjà comme un phénomène. C'est pourquoi il est combattu, poursuivi, emprisonné, maltraité, tué...

Selon la doctrine légionnaire, l'HOMME NOUVEAU qu'elle veut voir surgir un jour, ne pourra s'accomplir que par l'acceptation consciente de ces épreuves de la souffrance, du courage et de la foi, qui sont ou doivent devenir les compléments indispensables de l'éducation culturelle et civique de l'homme dans la société.

Cheville ouvrière d'un monde en préparation, ces épreuves constituent un idéal de la perfection humaine et une école spirituelle permanente. Seuls moyens pour combattre la lâcheté humaine, le trop grand attachement à la matière et le désir insatiable de dominer son semblable, les épreuves légionnaires permettent à l'homme de se réaliser en tant qu'individu et de devenir meilleur en tant que membre de la société.

Grâce à ces épreuves, l'homme franchit une étape spirituelle, sans pour autant rompre avec sa nature ou faire violence à ses intérêts. Bien au contraire, il gagne en dignité, en confiance dans l'avenir et en respect de lui-même.

TROISIEME PARTIE

VERITAS

L'UNIVERS LEGIONNAIRE

On peut se demander pourquoi, après tant d'années de rudes épreuves, le Mouvement Légionnaire continue à exister, puissant, inébranlable, sûr de lui, servi avec confiance et enthousiasme par ses membres. Alors que de puissants organismes politiques se sont écroulés définitivement sous les coups de bélier d'un destin implacable, on est surpris de voir ces groupes légionnaires répandus dans les cinq continents, continuer leur vie spirituelle et politique avec la même ardeur qu'il y a 25 ans. Pourquoi ce phénomène surprenant s'est-il manifesté dans les rangs des légionnaires, malgré leur nombre réduit, leur dispersion énorme, leur rupture complète d'avec la substance tellurique de leur pays, le tout aggravé par une conjoncture politique qui ne laisse pas le moindre doute sur le sort qui les attend en tant que Roumains expatriés ?

Il y a quelque chose, à la fois extrêmement subtil et puissant, qui garantit cette réalité. Il y a ce qu'on appelle l' « UNIVERS LÉGIONNAIRE », au milieu duquel — pour tous ceux qui y vivent sincèrement — on rencontre une atmosphère de foi et d'espoir dans la destinée légionnaire, une conviction inébranlable dans les préceptes doctrinaires

du mouvement, une exaltation profonde de la camaraderie, une entente parfaite sur les actions à suivre... Dans ce milieu, le légionnaire sent tout le poids de sa responsabilité envers sa nation et son pays ; d'autre part, il y respire la confiance dans l'avenir, dont il a besoin pour ne pas succomber à la tentation du milieu où il vit, ou au désespoir de ses frustrations. Il y trouve de la compréhension, de l'apaisement pour ses angoisses, de l'espoir pour ses aspirations, une aide permanente et un but dans la vie. En s'y intégrant, l'individu se retrouve et s'affermit ; il se réalise par la certitude d'être utile et indispensable.

Cette intégration dans un monde de pensée et d'action qui l'accueille sans réticence et garantit le respect de sa personnalité, sauve l'individu, isolé dans un monde hostile et étranger, de la pire des destructions : celle spirituelle.

Naturellement, l'adhésion à ce monde légionnaire est une véritable déclaration de foi, exprimée tacitement par le propre comportement. Il ne s'agit pas d'une déclaration formelle ; on y est ou on n'y est pas par la manière de se comporter, d'agir, de penser, de vouloir.

Ce processus d'identification rapproche par l'esprit les membres de la communauté et amplifie leurs potentialités latentes, leur garantissant une base certaine et efficace dans l'ambiance pleine d'insécurité du nouveau monde où ils vivent. Dans ce milieu spécifique, le légionnaire acquiert une confiance totale dans ses actions et dans ses pensées. Il n'est jamais pris au dépourvu par les circonstances politiques ou les imprévus de la vie. Il y apprend ses droits et ses devoirs envers son organisation, sa nation, son propre avenir. Malgré les vicissitudes de l'existence, il est confiant et prêt à combattre. Sa pensée est claire et sa volonté

indomptable. Bien engrené dans son univers, le légionnaire sent bouillonner en lui des forces inconnues et insoupçonnées par les autres.

L'individu isolé est un être dont les potentialités se manifestent dans un cercle étroit. Il ne peut pas se renouveler, se retremper dans quelque chose d'infiniment plus grand que lui. Ce qu'il peut rencontrer autour de lui, c'est la jungle vorace de l'indifférence, de l'envie et de la haine. Seul, au milieu d'une humanité hostile, il court le risque de manquer sa propre destinée, d'ébranler son équilibre spirituel, de se voir écrasé en tant que personnalité morale par le poids de sa solitude et des pressions externes. Sans l'appui invisible, mais constant, de la communauté de sentiments et d'aspirations à laquelle il appartient, sans une adhésion permanente aux préoccupations de sa communauté, l'individu n'est plus qu'un nom. En ignorant ou en méprisant ces attaches essentielles pour son équilibre et son épanouissement, l'individu se condamne lui-même à une déchéance totale et irréversible.

Tandis que celui qui saura se placer dans le cadre de son univers, sans réticences et sans intentions obscures, trouvera toujours autour de lui l'atmosphère dont il a besoin et pourra puiser sans arrêt de nouvelles forces dans le trésor que constitue cette communauté. L'HOMME A UNE MISSION BEAUCOUP PLUS IMPORTANTE QUE CELLE DE RÉALISER SON PROPRE BONHEUR ET DE CUEILLIR SES SATISFACTIONS. Il a le droit de se réaliser à sa guise, mais il lui incombe le devoir de ne jamais s'éloigner de l'univers auquel il appartient et qui l'a formé. La cristallisation de son MOI a lieu selon certaines normes particulières au noyau ethnique, religieux, racial, etc. dont il fait partie. A moins d'une découverte personnelle qui l'oblige en conscience à

« *changer d'univers* », tel saint Paul sur le chemin de Damas. Rompre avec cet univers particulier, c'est vouloir détruire son propre MOI, c'est entreprendre sa propre désagrégation.

Sentir qu'on appartient à un univers à part rend plus facile la résistance aux adversités, aux menaces ; l'action plus héroïque ; l'avenir plus lumineux. Mais, pour arriver à cet état, l'individu doit s'identifier à lui d'une manière intégrale. Il ne suffit pas de déclarer son *appartenance à un groupe* et de croire que l'univers spécifique de ce groupe est désormais à sa merci. Faire parti d'un ensemble peut n'être qu'une question d'adhésion formelle, d'inscription sur un bulletin. Etre intégré à l'univers du groupe requiert une *adhésion spirituelle* et un engagement réel. C'est pourquoi les gens à tempérament excessivement individualiste ou égoïste, ne peuvent jamais s'intégrer à un univers communautaire. Ils périssent dans leur solitude désespérée ou deviennent des facteurs destructeurs dans le milieu qui les accueille.

On oublie trop souvent que notre société humaine est un enchevêtrement de petits univers communautaires, dont les buts sont semblables, parallèles ou divergents. En s'y intégrant, on ne fait qu'accepter et suivre la nature des choses. On s'y trouve d'ailleurs placé dès sa naissance. On vit dans l'univers particulier de son Eglise, de son groupe politique, de sa profession, de son syndicat, de sa nation, de sa race, etc. Ces « *univers* », considérés séparément, apportent d'autant plus à leurs membres que ceux-ci consciemment s'y donnent d'une manière plus profonde et plus pure. Cependant, lorsque deux ou plusieurs de ces « *univers* » arrivent à se confondre dans l'âme et l'esprit de l'homme, leur quintessence allume au cœur de la personnalité un feu quasi indestructible qui lui

confère une vigueur et un dynamisme extraordinaires. L'exemple du peuple juif est le plus frappant : la convergence de plusieurs identifications — raciale, religieuse et politique — a permis la formation d'un univers judaïque qui a montré ses traits pendant des millénaires. Sa vigueur a été illustrée par la résistance aux pressions historiques et son dynamisme se manifeste aujourd'hui par l'impérialisme et l'agressivité qui caractérisent l'Etat d'Israël.

Les exemples sont nombreux dans l'histoire de l'humanité ; à la base de n'importe quelle entreprise humaine d'envergure politique et sociale, on trouve toujours les forces individuelles encadrées dans un univers distinct et exclusif. On appelle ces manifestations collectives de mille noms, qui correspondent aux caractéristiques prédominantes du groupe qui les incarne et les met en action.

Pour nous, l'univers spécifiquement légionnaire se définit et entre dans le circuit existentiel comme une donnée stable, lorsqu'il repose sur la « FOI » en quelque chose de grandiose et d'éternel : avoir foi dans la mission du groupe, lui assigner un objectif historique élevé, appuyer cet objectif sur une finalité transcendante. L'homme, par sa nature, a besoin d'absolu, il cherche cet absolu. Inconsciemment, il essaie de se soustraire au relatif, au contingent. Or, le contingent, c'est ce qui l'entoure, ce qui le tiraille, le pousse ou l'appelle, ce qui lui fait sentir la matière, ce qui lui montre l'existence en ce qu'elle a de plus sordide ou de plus désirable. L'individu plongé dans ce contingent et vivant seulement pour lui n'est qu'un être vil et égoïste. Il devient incapable d'un geste ou d'une attitude qui le projette au-delà de sa condition terre-à-terre.

Malgré leur nombre, ces individus sont loin de constituer une majorité. La plupart des hommes

sont capables d'un effort, d'une pensée ou d'une attitude qui les dépasse. La soif d'absolu qui est en eux, insistante et inébranlable, attire sans arrêt leur spiritualité vers des horizons plus hauts, toujours plus hauts... L'absolu c'est l'éternel, ce quelque chose qui nous surpasse et nous séduit, qui nous effraie et nous tranquillise à la fois. L'homme ne peut se réaliser sans cette aspiration permanente vers la perfection et vers l'absolu.

Ainsi, on peut affirmer que la création d'un univers intérieur englobant une certaine vision de la vie, une certaine ligne de conduite et une certaine finalité supérieure, constitue la trajectoire obligatoire de l'être humain ; c'est sa foi permanente. On pourrait, bien entendu, répondre que l'individu peut vivre et se réaliser, atteindre le sommet de ses aspirations personnelles, sans avoir besoin de s'identifier à un *univers collectif*. « *La tour d'ivoire* » est une sorte d'univers subjectif, dans lequel on s'enferme et où on se sent heureux. Sans doute, mais il s'agit de cas exceptionnels, sans aucune résonance sociale, de cas excentriques, hors du circuit naturel.

Un esprit normal cherche au contraire hors de lui ce complément indispensable, cet univers qui convient le mieux à sa nature, à ses penchants, à ses aspirations. Il sent que c'est uniquement dans l'ambiance propice de cet univers mystérieux, où il DOIT se plonger corps et âme, que son être spirituel s'épanouit totalement et que sa destinée se jouera. Il arrive que les voies qui y mènent soient illusoires, trompeuses, et déçoivent souvent le voyageur distrait. Trouver sa voie, découvrir son univers, n'est pas œuvre facile. L'horizon de nos espoirs est toujours semé de fausses routes, qui ne mènent à rien ou s'enlisent dans des sophismes, des extravagances ou des illusions. *Il faut savoir distinguer la*

vraie route qui aboutit au seul univers capable de remplir notre existence. Il faut surtout savoir REBROUSSER CHEMIN et reprendre courageusement une autre route dès que la précédente se révèle insatisfaisante. L'anarchie proclamée par certains groupes d'étudiants d'aujourd'hui ne mène pas à un univers de plénitude et d'espoir. Leur idéal d'action aboutit au chaos dans la vie pratique et au néant dans la vie spirituelle. Ils n'ont ni foi ni aspiration spirituelle ; nulle grandeur d'âme dans leurs intentions ; nulle noblesse dans leurs actions. La réunion de ces foules hurlantes n'est pas cimentée par une idée éminente ou suprême, mais tout simplement par le désir animal d'agir en meute, de détruire impunément pour le plaisir de détruire, de s'auto-diviniser pour l'exploit d'avoir fomenté le désordre. Il n'y est pas question d'un UNIVERS COLLECTIF d'essence supérieure.

L'univers communautaire, ainsi que nous l'envisageons, n'a rien à voir avec ce genre d'associations, si nombreux qu'en soient les « *adhérents* » et si abondantes que soient les idées qui les animent. Ce n'est pas la *multiplicité des idées* ou la *quantité* des *gens* qui font surgir un nouvel univers. C'est plutôt la QUALITÉ de ces deux éléments, soutenue par une FOI intense dans l'efficacité de cet univers et un exceptionnel SENS SOCIAL qui contribue à la consolidation matérielle de cette communauté.

Notre univers légionnaire est une communauté de pensées, de vues, de sentiments, de volontés, d'aspirations et d'idéal de conception. C'est un tout d'une complexité déconcertante et cependant d'une solidité à toute épreuve. L'homme y trouve les compléments et les compensations qui lui font défaut dans son existence. Répondant à des élans très profonds et à des aspirations très intimes, l'atmosphère qui y règne donne naissance à un mouvement

général d'émotions et d'idées, dont la sensibilité cimente l'unité profonde des individus engagés. Voilà pourquoi ce que nous appelons l' « *univers légionnaire* » est un phénomène caractéristique et une réussite dans le processus d'affirmation et de découverte d'une nouvelle voie pour les communautés socio-politiques contemporaines.

Naturellement, tout mouvement aspirant à une modification radicale des formes existantes, s'efforce plus ou moins consciemment de réaliser un univers à part. Cependant, si les caractéristiques de cet univers ne sont pas conformes aux normes fondamentales de la vie, en même temps que de sa doctrine, il pourra aboutir à une voie excentrique aux intérêts et aux espoirs de ses propres adhérents. C'est le pire danger qui puisse guetter un mouvement à prétentions rénovatrices, car cette contradiction casuelle devient immanquablement une cause de désagrégation ultérieure.

Faire vivre les membres du mouvement dans l'atmosphère de son univers spécifique, c'est assurer non seulement l'existence du mouvement, mais aussi sa puissance d'action et sa continuité historique. Tous les mouvements socio-politiques qui n'ont pas été capables de se créer un univers propre de pensées, de sentiments et d'action, se sont écroulés dès que les circonstances qui leurs avaient donné naissance ont pris une tournure nouvelle. Ils n'ont pas été capables de résister aux vicissitudes historiques, aux pressions politiques ou à la disparition de l'initiateur. Groupements de circonstance, ils se sont effondrés en même temps que la cause qui les avait engendrés.

Le monde légionnaire, surgi dans des moments dramatiques pour la Roumanie et animé par la personnalité exceptionnelle de Corneliu Codreanu, a donné naissance à un courant populaire d'une rare

puissance spirituelle. Basé sur des principes moraux, enfonçant ses racines dans les profondeurs de l'âme nationale et aspirant à une élévation spirituelle, ce mouvement a eu une influence profonde et enrichissante sur le panorama socio-politique de l'époque. Les rapports traditionnels de clientèle politique, d'intérêt de parti, ou, ce qui est plus mesquin encore, d'égoïsme individuel, ont été profondément modifiés, ouvrant les perspectives réconfortantes d'une entente générale entre des classes et des groupements jusque-là antagonistes. La haine même, la haine ancestrale entre pauvres et riches, entre ouvriers et patrons, entre les différentes classes sociales, a été bannie du sein de la communauté légionnaire. Une nouvelle mentalité s'est forgée sous l'impulsion de la doctrine de Corneliu Codreanu, par le respect des normes éthiques, par la vie en commun dans les chantiers du travail, par les marches ensemble, par le sacrifice consenti, par l'exemple rencontré, par la volonté de chacun de se transformer radicalement. Voilà ce qu'est l'univers légionnaire : un milieu, une ambiance, un cadre, une atmosphère, dans lequel l'homme vit sa propre métamorphose intérieure et voit l'accomplissement de ses propres aspirations. Ainsi, la « *conception légionnaire de la vie* » est devenue le « *monde légionnaire de l'action et du sacrifice* », pour aboutir finalement à l' « *univers légionnaire de la compréhension et du perfectionnement* ».

On peut difficilement saisir les nuances d'un pareil phénomène si on n'y participe pas personnellement. Il faut avoir l'esprit dépourvu de tout préjugé. En regardant le problème de l'extérieur, on a l'impression d'avoir affaire à des modifications superficielles et insignifiantes, qui ne méritent pas l'intérêt qu'on veut leur porter. En réalité, il s'agit là d'un événement peu commun et extrêmement

subtil. Les transformations qui se produisent marquent des étapes fondamentales pour l'homme en soi, pour le Mouvement Légionnaire en tant qu'organisme politico-social, et pour l'avenir de son esprit universel.

Ces étapes ont été franchies chacune en son temps, comme un complément naturel d'une situation donnée et en rendant plus complète, plus compréhensive et plus indispensable la phase précédente. L' « *univers légionnaire* » ne peut se concevoir dans toute sa plénitude sans l'existence préalable du « *monde légionnaire* », avec ses luttes, ses souffrances, ses sacrifices. De même, celui-ci ne peut être imaginé sans la « *conception de la vie* », originale et marquée du souffle rénovateur de la pensée de Codreanu.

D'autre part, chacune de ces phases a son importance particulière et correspond à un stade distinct de la mise en valeur du phénomène légionnaire :

La « *conception légionnaire de la vie* est la phase où a été considérée la nécessité d'un changement dans l'existence des sociétés. C'est le moment doctrinaire, lorsque Corneliu Codreanu a conçu et lancé dans le circuit politique de l'époque l'idée d'une transformation radicale, basée sur le postulat spiritualiste, en contraste avec les tendances consacrées, toutes matérialistes. C'est de cette phase que date le concept original de l' « *homme nouveau* », dont on ne trouve d'équivalent dans aucune autre conception politico-sociale : l'idée d'un homme modifié dans sa structure la plus intime, dans le sens d'une moralisation et d'une spiritualisation plus grandes, devant constituer le point de départ d'une nouvelle société politique. Grâce à ce changement profond, on peut espérer voir surgir un jour une nouvelle attitude sociale et politique dans le comportement des communautés humaines.

Il faut remarquer que cette phase doctrinaire est commune à tous les mouvements politiques, car, sans un fond de doctrine si rudimentaire soit-il, il n'y a pas de groupement politique valable. La doctrine tout court peut être rencontrée même sans qu'il existe un parti ou groupe qui l'accepte ou qui la propage. La philosophie et la sociologie sont pleines de doctrines de ce genre. Cependant, ce qui peut vraiment les faire vivre, c'est l'existence d'une volonté qui les mette en mouvement. Il faut qu'apparaisse l'homme de grande vision qui crée le parti ou le groupement et les moyens d'action, et cherche en même temps à faire fructifier au maximum les enseignements de la doctrine. C'est un don qui n'est pas accordé à tout le monde. Il faut posséder des qualités de chef, c'est-à-dire savoir commander, organiser, prévoir, à la fois. C'est l'absence de ces qualités qui a fait échouer bon nombre de ces entreprises.

Corneliu Codreanu a réalisé un organisme politique puissant en dépit de sa jeunesse, de la précarité des moyens à sa disposition, du mépris des uns et de l'incrédulité des autres, de l'hostilité des pouvoirs publics et des attaques incessants et lâches de la presse judaïque. Il est venu à bout de tous ces obstacles grâce, sans doute, à sa volonté et à ses aptitudes personnelles, mais surtout en raison de la grandeur de sa doctrine, qui répondait entièrement aux besoins de l'époque. En se plaçant d'emblée aux antipodes du matérialisme, de l'athéisme et des abus perpétrés par les privilégiés des classes dominantes, Codreanu et sa doctrine s'attaquaient aux trois plaies qui répugnaient le plus aux masses et menaçaient la stabilité des nations.

En suivant inébranlablement la ligne de sa conception de la vie, en convertissant ses adeptes à la

doctrine de l'homme nouveau, Codreanu a provoqué sa première révolution capitale : il a fait connaître et a transmis le sens du sacrifice, la nécessité de l'exaltation spirituelle, la valeur de la lutte et le besoin de la compréhension réciproque. De cette manière, il a donné naissance à un monde nouveau, le « *monde légionnaire* », caractérisé par l'adhésion consciente des membres à ces principes bouleversants, qu'ils ont très souvent appliqués à la lettre, passant avec la même sérénité du travail à la prière, de la lutte au renoncement, de la prison au trépas...

Par l'action libre et résolue sur soi-même, par l'acceptation volontaire de l'idée de sacrifice personnel, les légionnaires ont rompu une fois pour toutes avec la mentalité du privilège et du matérialisme. Pour les adeptes de cette doctrine, une nouvelle ère est commencée, dans laquelle les jeunes gens font leur propre éducation sociale et réalisent leur perfectionnement spirituel. Dans ce monde légionnaire, où il n'y a pas de répit et où l'action est une perpétuelle compétition, il n'y a pas de place pour les esprits mesquins, égoïstes, envieux, méchants. L'individu qui s'y aventure doit changer de mentalité et de caractère, ou se retirer.

Ce nouveau monde, unique en son genre, est une école civique, ouverte à tous ceux qui désirent se perfectionner, à tous ceux qui sentent en eux le désir de prendre part à la modification de la société humaine par le changement radical de leur propre mentalité. Le monde légionnaire crée des caractères vigoureux, des forces morales, des héros. Ce monde est travailleur, honnête, enthousiaste. Il est pénétré par le sens éthique et imprégné par l'esprit religieux. Ce monde légionnaire prie, chante, travaille, lutte et meurt avec le même visage illuminé, car il a saisi la grandeur de sa mission et la valeur

de son sacrifice. C'est un monde conscient de son action et de sa responsabilité.

C'est dans ce monde — et parce qu'il était ainsi — qu'a pris naissance à la longue l'extraordinaire conception de l' « *univers légionnaire* ». Notion plus large que les deux autres, elle les englobe et les perfectionne. Franchir spirituellement et intellectuellement la barrière de l'UNIVERS LÉGIONNAIRE, c'est-à-dire : y pénétrer, s'y adapter, le servir, c'est atteindre le dernier échelon de l'intégration légionnaire. C'est en se donnant librement et en se laissant pénétrer par les valeurs de son univers, qu'un légionnaire devient une force consciente et invincible. Ainsi, l'univers légionnaire est pour lui source de doctrine, exemple d'action et vision nouvelle d'un monde en pleine efferves-cence. C'est pour cela qu'on peut dire : connaître la doctrine légionnaire, c'est chercher une vérité ; vivre dans l'action légionnaire, c'est faire l'expérience de cette vérité ; accepter l'univers légionnaire, c'est être pénétré par sa vérité.

On n'y arrive d'ailleurs qu'en suivant le chemin accidenté de la compréhension doctrinaire et de l'application expérimentale de la doctrine. Celui qui, après un profond et total examen de conscience, un vigoureux effort de méditation et de lutte contre lui-même se sent solidement ancré dans cet univers légionnaire, peut dire, la tête haute, qu'il a touché le point culminant de sa volonté d'adhésion.

Ainsi, dérivant de la pensée de Corneliu Codreanu, *l'homme nouveau, le monde légionnaire et l'univers légionnaire* ont pris formes concrètes. Dorénavant, réalités incontestables, elles sont, en tant que structures nouvelles, intégrées définitivement dans l'ensemble des conceptions politico-sociales qui prédominent à notre époque. Et si le

concept de l'homme nouveau se cristallise par les efforts et les sacrifices du monde légionnaire, on peut soutenir que la grande métamorphose de la société, envisagée par la doctrine de Codreanu, ne pourra se réaliser que dans le cadre spécifique de cette notion d'UNIVERS LÉGIONNAIRE, dans lequel l'homme nouveau peut s'accomplir et la société humaine se modifier.

LA TENTATION DE LA DIMENSION TRANSCENDANTALE

L'homme, par sa nature, est un combattant : dans la vie autant que dans l'esprit. Ce trait spécifique lui ouvre largement les portes de la connaissance et de la domination. Violent ou pondéré, poussé par des intérêts vulgaires ou par des sentiments sublimes, tout ce qui passe par l'esprit de l'homme prend un sens profond de définition, de renouvellement. Idéologie politique, système philosophique, technique économique, tout est une tentative de réorganisation du système de vie existant, une recherche de nouveaux chemins.

L'homme cherche à remettre en cause les fondements mêmes de l'existence ; il ne peut jamais accepter la stagnation. Le flux et le reflux des sentiments lui ouvrent la voie de la soumission ou lui suggèrent l'orgueil des révoltes. Entre « *être* » et « *devenir* » se déroule tout le drame humain. Or, si *être* n'a qu'un sens lié à l'existence, *devenir* a deux sens diamétralement opposés :

1. Esprit d'élévation vers le transcendant, par un effort de dépassement spirituel.
2. Volonté de domination du milieu humain par la conquête des avantages matériels.

Dans les deux cas, il s'agit d'un dépassement. Mais, les moyens aussi bien que les finalités sont totalement différents. C'est à cause de ces deux sens du *devenir* que l'humanité ne trouve pas sa voie vers l'harmonie. Quoique le devenir soit une nécessité ontologique, une constante de la vie humaine, l'homme fraie difficilement son chemin vers la perfection.

Etre est la ligne de conduite des masses ; *devenir* est la ligne des élites. Même dans ce cas, entre les appels séduisants de la volonté de domination et les efforts constants imposés par l'esprit d'élévation, le choix tend généralement vers ce qui est réellement réalisable dans l'immédiat. L'esprit de domination est beaucoup plus fréquent et se manifeste sous les formes les plus surprenantes.

L'homme, pour se dépasser, doit lutter âprement contre ses propres défauts et tendances, ce qui exige un minimum de caractère et de volonté. Tout le monde n'est pas apte, par constitution, à une pareille épreuve. La majorité s'adapte ou accepte sans murmurer la voie qui lui est imposée. Les dépassements sont individuels, non pas collectifs, mais il est certain que *tous ces dépassements trouvent toujours un écho social,* donc collectif, et, plus le nombre de ces « *bouleverseurs de destin* » est grand, plus le « *devenir* » constitue une réalité, plus la vie devient harmonie.

C'est sur cette ligne du devenir moral, du dépassement spirituel, que s'inscrit toute la doctrine légionnaire, pensée et synthétisée en règles précises par Corneliu Zelea Codreanu. Intuitif, comme tous les grands réalisateurs, Codreanu A SENTI qu'une révolution intérieure devait s'accomplir dans l'homme, pour qu'il puisse s'arracher à l'extraordinaire attraction de la matière, dans les filets de laquelle il se perd en tant qu'être moral et person-

nalité spirituelle. La matière en soi n'est pas un obstacle ou une cause de déchéance pour l'homme. C'est seulement lorsque cette matière donne naissance à une *mentalité matérialiste* qu'elle constitue un danger pour l'individu, car le matérialisme comme conception peut faire dévier complètement le cours normal du « *devenir* » : de l'esprit d'élévation, on glisse vers l'esprit de domination.

La conception matérialiste supprimant les freins d'ordre moral ou spirituel, les valeurs socio-politiques deviennent purement et simplement des valeurs de force ou d'habileté opportuniste. L'homme, en perdant le respect pour les éléments qui le définissent, perd sa propre noblesse. Les dimensions du « *devenir* » perdent l'esprit des grands dépassements, ou cette volonté continuelle d'accéder à un mieux, à une plus grande perfection. L'idéalisme transcendantal, qui fait partie de la constitution psychique de l'homme — idéalisme sans lequel, en dépit de tout ce que peuvent croire les matérialistes de notre époque, RIEN n'aurait été réalisé dans le monde — se trouve rejeté comme un ballast, remplacé par l'idolâtrie des tendances primaires les plus basses. L'homme n'est plus le centre des valeurs suprêmes, les intérêts et les forces en conflit réduisent l'individu à un simple élément matériel dans un ensemble informe et dominateur.

Corneliu Codreanu a compris le mal qui résultait de cette tendance, il a vu sur quelle pente s'engageait la société du XX^e^ siècle. Fait de la fibre des grands initiateurs, il ne s'est pas contenté d'une simple constatation scientifique. D'après lui, tout mal a un remède ; la question est de trouver ce remède et de l'appliquer. Les problèmes sociaux, comme ceux de la vie en soi ou de l'homme en particulier, se résolvent souvent par l'intervention

consciente d'une personnalité qui sait introduire dans le circuit l'élément de réaction nécessaire à l'équilibre. Le mal de notre siècle étant la *décadence morale, l'affaiblissement du spirituel, la dogmatisation des forces négativistes du matérialisme,* le remède ne peut exister que dans l'élévation des principes opposés ; il faut réveiller les potentialités spirituelles de l'homme et cela ne peut venir que du tréfonds de chaque individu. L'HOMME EST L'ÉLÉMENT EXCEPTIONNEL DE LA NATURE ET DE LA SOCIÉTÉ. C'est sa spiritualité qui peut sauver les prérogatives du genre humain, car c'est en elle que gisent tous les mystères qui entourent l'existence et le dépassement.

Toute conception sociale qui ne tient pas compte de l'élément homme est une farce. La société la plus développée du point de vue matériel n'est qu'un château de cartes, si l'élément homme ne la fait pas valoir et ne garantit pas son existence. De même, toute transformation sociale ou politique est inutile et vouée tôt ou tard à l'écroulement, si, au lieu de considérer des structures ou des abstractions idéologiques, elle ne centre pas son effort sur cette réalité concrète et fondamentale, l'HOMME. Lorsqu'on parle de la décadence des sociétés, on prend en considération une vue d'ensemble et on se sert d'une expression commode. En réalité, la décadence de ces sociétés est une conséquence de la décadence de l'homme en tant qu'individu et non en tant que membre de la société.

Corneliu Codreanu comprenant l'importance de la transformation intime de l'homme, a mis en évidence la nécessité d'agir sur les esprits et de les remodeler sur des principes capables d'arracher l'homme à l'influence néfaste du matérialisme et de l'égoïsme.

C'est ainsi qu'est né le légionnarisme : *de la*

confiance inébranlable dans la valeur de l'esprit, de la confiance dans la perfectibilité de l'homme, appuyées sur un élan généreux d'abnégation et de sacrifice.

C'est pourquoi on peut dire que le LÉGIONNARISME EST UN APPEL PERMANENT A LA DIMENSION TRANSCENDANTALE, un dépassement de la matière, un renversement des valeurs courantes. En un mot, c'est un changement en profondeur d'une psychologie millénaire, une intégration de l'individu dans une nouvelle façon de sentir, dans une nouvelle façon d'interpréter la vie.

Le légionnarisme est le fer de lance d'une nouvelle phase historique, puisqu'il voit dans l'homme, non seulement l'élément matériel d'un progrès technique, mais aussi l'élément spirituel d'une transformation sociale. Par son mode de penser et de comportement, il transpose d'une manière héroïque, active, consciente, les vertus chrétiennes dans la vie publique et il établit, à la base de cette vie publique la transformation des individus par ces vertus.

Il faut bien retenir une chose : *toute élévation spirituelle est individuelle*. La perfection morale ne peut être imposée par la force. L'homme seul, par une compréhension personnelle, par la volonté, par l'effort ininterrompu, est capable enfin de DÉPASSEMENT. La communauté humaine dont il fait partie met à sa disposition l'état de fait, les exemples historiques, les points de comparaison, ainsi que le fonds de vertus spécifiques du groupe ethnique. Dans notre cas, les principes du Mouvement indiquent le chemin pour ce dépassement. Sa réalisation, cependant, dépend intégralement de l'homme. C'est pourquoi le Mouvement Légionnaire ne dit pas qu'il crée « *l'homme nouveau* » ; en réalité, il n'est qu'un instrument, un cadre dans lequel « *l'homme*

nouveau » peut apparaître. La Légion est l'atmosphère nécessaire à une pareille transformation intime.

Les préceptes émis par Corneliu Codreanu imposent une discipline de pensée et de comportement. Ils impliquent un effort de jugement, un processus de sélection. L'homme, arraché à son conformisme, à ses habitudes de pensée, est obligé de se définir, c'est-à-dire de recevoir les préceptes légionnaires comme base de la vie et de s'imposer leur application stricte. C'est par ce moyen que l'homme s'émancipe et s'affirme.

Le passage peut être brusque ou lent, partiel ou total, mais SANS CETTE ASSIMILATION L'INDIVIDU NE SE TRANSFORME PAS, même s'il a endossé la chemise verte et connaît par cœur les lois légionnaires.

La modification intime, spirituelle, est l'essence de la doctrine légionnaire. Corneliu Codreanu a saisi cette modification avec une telle acuité et l'a jugée d'une telle importance, qu'il n'a pas hésité à en faire le fondement de toute sa conception, la base du nouveau monde qui devait naître sous le signe du spirituel.

Néanmoins, ce monde nouveau n'a jamais été imaginé par Corneliu Codreanu comme le privilège d'une classe, d'un groupe arrogant et tout puissant, préoccupé de dominer la communauté respective et d'imposer par la force les principes énoncés. LA CONFIANCE ACCORDÉE A L'HOMME EST TRÈS GRANDE DANS LA CONCEPTION LÉGIONNAIRE. Corneliu Codreanu a compris — à la différence de la conception marxiste — que L'HOMME est une force spirituelle avant d'être un élément économique ; il a compris que L'HOMME est une conscience active, et non pas un pion amorphe.

Rien ne peut être imposé d'une façon définitive à l'individu, tant qu'il ne ressent pas intimement

la nécessité, le désir, la volonté de recevoir cette influence externe. L'esprit humain est réfractaire à tout ce qui ne s'harmonise pas avec sa nature profonde. En échange, il accepte l'absurde, la souffrance et même le martyre, si l'idée ou l'action suggérée concorde avec sa propre conception de vie. C'est dans l'ignorance ou le mépris de ce principe de psychologie que réside l'erreur fondamentale des organisations politiques modernes, spécialement celles qui veulent s'imposer à tout prix et se maintenir par n'importe quel moyen. A vouloir contraindre l'indépendance du choix et de l'acceptation — indépendance qui caractérise justement le stade d'évolution de la société moderne — on provoque un état permanent de méfiance et de dégoût, qui amènera un conflit fatal entre l'organisation politique incriminée et les individus qu'elle cherche à enrégimenter ou à gagner. La personne humaine est extrêmement plastique, mais elle aime choisir seule la matrice dans laquelle elle coulera son avenir !...

De ce point de vue, Corneliu Codreanu a été un psychologue de grande classe. Tout ce qu'il a écrit, tout ce qu'il a prêché, traduit son respect pour l'être humain, pour la liberté de conscience et la volonté d'adhésion de l'homme. Il n'a jamais préconisé aucune contrainte morale ; il a toujours demandé l'adhésion libre et la conscience de la responsabilité pour le nouveau légionnaire. « QUE VIENNENT CEUX QUI CROIENT... » telle a été la Légion de l'Archange Michel dès son premier moment, telle est restée et restera à jamais.

Cependant, si l'homme est l'essence indispensable de la nouvelle orientation, il ne constitue pas l'agent unique de la rénovation. L'initiateur du légionnarisme a compris qu'à côté de l'individu, sujet d'expérience et finalité existentielle, la modi-

fication proposée a elle-même besoin d'être définie. Ainsi, un mouvement rénovateur, pour se sentir vraiment différent de l'ordre établi, doit avant tout imposer, ou tout au moins soutenir, *la réalisation d'un nouvel ordre social.*

Pourquoi donc ? Parce que le Mouvement, en tant qu'organisme socio-politique accusateur et revendicateur, est né de l'existence d'une crise profonde dans le milieu et dans la communauté respective. La crise qui donne naissance à une réaction de ce genre, est une crise de structure, d'essence. Il devient donc nécessaire et urgent de définir un nouvelle conception de vie, dont l'édification ne peut avoir lieu que par une volonté de « *re-structuration* » de la société. C'est dans la manière de comprendre cette formule que réside toute la différence entre les conceptions modernes qui s'arrogent la mission de modifier le monde et de reconstruire l'histoire.

Toutes les conceptions vouées à la grande idée de la refonte de la société pour donner un nouveau sens à la vie, se sont trouvées ou se trouvent dans une impasse, parce qu'elles sont toutes parties de l'idée de la « RÉFORME DE LA SOCIÉTÉ », prise dans un sens absolu et exclusif. Elles ont toutes considéré que c'est la société qui est malade, que c'est elle — entité personnifiée et toute puissante — qui a besoin de normes exceptionnelles pour améliorer son organisation sociale et politique. Leurs efforts ont été dirigés *dans le sens des mesures extérieures,* envisageant exclusivement les relations structurelles de la société.

Même lorsque l'élément « HOMME » a été pris en considération, on ne lui a pas accordé l'importance qu'il méritait. Appelé à contribuer à la formation d'une nouvelle société, il a été dès le début, et d'une manière définitive, subordonné à des préju-

gés totalement erronés. Considéré élément secondaire, abaissé, méprisé, il ne comptait que par sa qualité de membre numérique de la société, soumis à toutes les fluctuations mécaniques de cette société. C'était un simple nombre et, dans certains cas seulement, une capacité technique. Rien de plus ! Ses tendances, ses particularités psychiques, n'avaient pas la moindre importance. Devant la monstrueuse puissance de la société, de l'ETAT, l'être humain devait s'effacer, et pour pouvoir s'affirmer en partie, très souvent il était obligé de nier ses propres aspirations.

Une réforme de la société, si elle ne tient pas compte de l'élément « HOMME » est une utopie, une incitation permanente à la fraude. à la mesquinerie. Devant les abus de la société et de ses représentants légaux, l'individu n'a plus d'autre moyen de défense que de développer ses instincts les plus bas, la ruse et l'égoïsme.

Ainsi, la société — même réorganisée — ne gagne rien, ne se transforme pas en profondeur. ne s'élève pas. Elle SUPPORTE un simple changement d'institutions, et non pas une transformation durable. *La structure d'une société* — quoiqu'en disent les naturalistes et les matérialistes de notre époque — *est d'ordre spirituel, c'est-à-dire c'est un état qui se sent, plus qu'il ne se voit.* Peu nombreux sont ceux qui ont compris que la refonte de la société commence par la transformation, par l'amélioration de cet état impalpable, dont les racines sont enfoncées dans l'âme de l'individu.

C'est pourquoi Corneliu Codreanu s'est élevé contre la formule de la « *réforme de la société* », la trouvant incomplète. La société est un corollaire, fruit d'une évolution spirituelle. Or, cette évolution s'accomplit dans l'HOMME, entité pensante et

sensible. L'effort entrepris doit donc avoir comme finalité la « *modification de l'homme* ».

Par le perfectionnement de cet élément de base, unique dans son genre et irremplaçable, on atteint l'essence même de la société. Il est parfaitement superficiel de soutenir que l'établissement d'une nouvelle conception de vie repose sur une étroite transformation de la société. Le champ d'action de cette réforme reste toujours l'individu, son âme et sa mentalité. C'est en lui que se trouvent accumulées toutes les potentialités capables d'élever ou d'abaisser un monde, et non pas dans la fiction « *société* ».

Corneliu Codreanu, en prenant comme point de départ « *l'homme* » dans sa simplicité ontologique, avec ses défauts et ses qualités, a renversé des habitudes de pensée enracinées. Les défauts et les déviations de la société n'ont pas pour base les institutions qui la représentent, mais la mentalité des hommes qui pensent ou qui représentent ces institutions. De cette façon, *il faut modifier l'homme* pour atteindre indirectement la structure de la société, dans ce qu'elle a de plus profond et d'essentiel.

Si l'homme légionnaire devient autre, par l'appel constant à la réalité transcendantale, la société légionnaire ne peut être que l'image de cet effort. Dans le légionnarisme, on a envisagé l'élaboration d'une communauté nouvelle, *non pas issue de la haine* contre un monde qui n'avait pas compris sa mission et avait méconnu ses propres fondements. « LA HAINE NE PEUT ENGENDRER QUE LA HAINE » — a soutenu le grand homme politique et penseur légionnaire. Le monde nouveau a besoin de préceptes et de méthodes diamétralement opposés, capables d'ébranler l'esprit de l'individu et d'en faire surgir l'élément de vérité et de lumière, qui

SEUL, peut ennoblir l'être humain. Cet élément est l'AMOUR, unique valeur qui humanise l'individu en l'arrachant aux tendances égoïstes ataviques, ainsi qu'au matérialisme conceptuel, de plus en plus envahissant et destructeur.

Là est le grand mérite de Corneliu Zelea Codreanu : IL A RENVERSÉ LES PRÉMISSES MATÉRIALISTES QUI DOMINENT LE MONDE, ET AFFIRMÉ CERTAINES VALEURS HUMAINES, BASÉES SUR L'INTÉGRATION VOLONTAIRE DE L'HOMME A LA TRANSCENDANCE.

D'ailleurs, cette idée d'une marche vers le haut une fois introduite dans l'âme de l'individu, ne peut plus être arrêtée. Elle avance fermement contre toutes les oppressions, s'ouvrant un chemin vers la lumière et la victoire. En dépit de toutes les affirmations contraires, LE SPIRITUEL est infiniment plus tenace et plus puissant que LE MATÉRIEL.

On ne doit pas oublier que ce qui rapproche et cimente les légionnaires dans une inébranlable foi dans la victoire, plus que les bases socio-politiques de leur doctrine, c'est l'impondérable identité de la substance spirituelle.

Dès son début, le Mouvement Légionnaire a été imprégné de ce spiritualisme, dès l'instant où Corneliu Codreanu a inscrit dans le Premier Procès-Verbal : « *Que viennent ceux qui croient sans limite.* » Cette notion de croyance rompait définitivement avec la tradition de notre politique nationale, et même de la politique tout court. C'était l'effondrement d'une mentalité, condamnée par ses propres erreurs. C'était le jaillissement d'une nouvelle conception de la vie politique : LA CONCEPTION DE LA PRIMAUTÉ DU SPIRITUEL, dans laquelle l'homme ne lutte plus par n'importe quels moyens pour conquérir une place au soleil, mais parce qu'il croit, parce qu'il lutte pour une conception qui ne lui promet rien, mais en échange, lui insuffle le

courage des grands sacrifices et satisfait ses aspirations les plus profondes par la foi dans une justice immanente. Le légionnaire sait trop bien que cette justice n'a aucun caractère personnel. Il sait que le terme n'est pas pris dans le sens étroit et strict de la satisfaction des désirs individuels. Seuls les systèmes politiques démagogiques peuvent faire de pareilles affirmations ou promesses, parce que l'homme, pour eux, n'est qu'un élément électoral. *La justice légionnaire est un état d'esprit général, une harmonisation globale d'intérêts et de devoirs.*

Lorsque les masses roumaines désespérées et désabusées ont compris la raison de la lutte des légionnaires et l'orientation de leur politique, on a vu se former une nouvelle mentalité dans le sein de la communauté nationale. Parmi ceux qui ont le mieux compris l'importance et la force rénovatrice de la jeune tendance politique, se sont recrutés les milliers de martyrs qui ont jonché la rude ascension de la Légion. C'était l'identité de la substance spirituelle qui les soutenait et qui les poussait sur la voie des grands renoncements. Or, cette identité se retrouve sans cesse dans la mentalité et dans le comportement de tout légionnaire. C'est pourquoi ils paraissent tous identiques en foi et en capacité de sacrifice, malgré leurs différences personnelles, dues au tempérament, au physique, à la fonction et à la culture.

Le changement dans la vision politique du monde, la substitution de l'élément « *amour* » à l'élément « haine », l'élan de l'individu pour dépasser son intérêt particulier, l'élévation morale de l'homme, la capacité de sacrifice, en un mot : la tentation de cette dimension supra-humaine par l'éducation et par l'application dans la vie, constitue l'apport inappréciable de la pensée roumaine

à la lutte contre la décadence de notre société, et apporte le faisceau substantiel de préceptes pour la régénération des systèmes politico-sociaux en vigueur.

Corneliu Codreanu, en dépassant l'idée d'une « *révolution matérielle en faveur des nécessités immédiates* », s'est haussé à l'idée d'une « *révolution profonde de la psychologie et de la spiritualité humaines* », convaincu que là, dans les profondeurs de l'esprit humain, réside la source de tous les dépassements et de toutes les transformations.

Pour cela, la contribution de Corneliu Codreanu est impérissable et, par la force des choses, elle deviendra tôt ou tard le point de convergence de tous les hommes de bien, base indispensable de tout organisme politique, désireux d'une réforme logique et valable des communautés humaines.

TABLE DES MATIERES

Préface 7

I. — *Factum*

La Légion de l'Archange Michel 13
L'échelle de valeurs du légionnarisme 22
Le dynamisme légionnaire 30
Le réalisme légionnaire 39
L'eudémonisme légionnaire 49
L'antisémitisme légionnaire 58

II. — *Credo*

Les trois épreuves 77
— Préliminaires 79
— Sens des épreuves légionnaires 87
— Le problème du choix 93
— 1. La Montagne de la souffrance 101
— 2. La Forêt aux bêtes sauvages 127
— 3. Le Marécage du désespoir 139
— L'importance des épreuves légionnaires ... 146
— Cheville ouvrière de la perfection légionnaire 152

III. — *Veritas*

L'univers légionnaire 163
La tentation de la dimension transcendantale 177

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
JANVIER 1973
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE SPÉCIALE
DES ÉDITIONS PROMÉTHÉE

Dépôt légal : 1er trimestre 1973

ÉDITIONS PROMÉTHÉE

Ouvrages légionnaires publiés en français :

Corneliu Zelea CODREANU : **La Garde de Fer** (traduction du livre « Pour les Légionnaires », ouvrage fondamental de l'auteur), 1938/72.

Horia SIMA : **Destinée du nationalisme,** 1951.
— **Histoire du Mouvement Légionnaire,** 1er vol., 1972.

Général Platon CHIRNOAGA : **Un chapitre d'histoire roumaine,** 1962.

Paul GUIRAUD : **Codreanu et la Garde de Fer,** 1re éd. : 1940 ; 2e éd. : 1968.

Faust BRADESCO : **Antimachiavélisme légionnaire,** 1963.

Louise DAVID et Ion MARII : **A Grenoble, sur les traces du Capitaine,** 1971.